12

A COUPS DE CANON

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

60 exemplaires numérotés sur papier pur fil des Papeteries Lafuma.

N8325a

CHARLES NORDMANN

A COUPS DE CANON

Notes d'un Combattant

AVEC UNE

LETTRE DU GÉNÉRAL NIVELLE

149979
8/5/19

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1917

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

AU GÉNÉRAL NIVELLE

Q. G. A. le 1er décembre 1916.

Mon cher Nordmann,

J'accepte bien volontiers l'honneur que vous faites à votre ancien colonel du début de la guerre en lui dédiant votre volume « A coups de canon ».

En le lisant je me suis reporté avec émotion aux premiers mois de cette guerre, au moment de l'arrêt, qui devait tant se prolonger, de notre poursuite après la bataille de la Marne.

J'ai revécu nos attrayantes promenades sous le feu des balles et des obus, sur certains plateaux dénudés des rives de l'Aisne. C'était l'heureux temps : on vivait plus près de l'action et du danger, avec moins de soucis et de préoccupations.

Cette vie active n'empêchait pas le travail, la recherche fiévreuse de tout ce qui pouvait contribuer à nous donner une supériorité sur l'ennemi.

C'est ainsi que le jour même de votre arrivée à

mon poste de commandement, je vous ai associé à nos recherches sur le repérage des batteries ennemies par le son. Le lendemain vous m'apportiez la formule qui a servi de base à la solution du problème, et que vous ne tardiez pas, grâce à l'étendue de vos ressources théoriques et pratiques, à faire passer dans le domaine de l'application.

Votre méthode a pu subir depuis lors de nombreuses variantes, mais elle reste à la base de tout ce qui a été fait dans cet ordre d'idées.

Votre livre ne manquera pas, comme d'ailleurs toutes vos publications, d'avoir auprès du grand public le succès le plus vif, dû au pittoresque de votre style, aux images étincelantes et inattendues dont vous savez l'émailler, à votre érudition universelle et limpide, qui rend faciles et agréables à lire les choses même les plus abstraites.

Est-il en effet un seul Français qui ne soit désireux de pouvoir suivre, dans toutes ses manifestations, cette longue et formidable guerre dont la complexité exige le concours sans limites et sans réserve de toutes les sciences, de tous les arts, de toutes les industries, de toutes les énergies matérielles et morales, en un mot de toutes les forces de la Patrie?

Et c'est en somme la conclusion de votre dernier chapitre quand, rappelant une phrase d'une lettre écrite au début de la guerre, vous faites entendre qu'il ne doit pas y avoir de limites à la puissance et à la production du matériel et surtout des canons et des obus.

Il ne faut pas, toutefois, et c'est là un écueil dans lequel votre esprit éminemment scientifique s'est bien gardé de tomber, rétrécir la question, conclure du particulier au général.

Chassés du cœur de la France, où ils s'étaient imprudemment aventurés, nos ennemis ont dû, pour arrêter une retraite précipitée, se résigner à cette forme de guerre inférieure qu'on appelle la guerre de retranchements : premier aveu d'impuissance.

Cette impuissance, plusieurs fois démontrée depuis, a été plus récemment et « définitivement » confirmée par l'échec complet de leur offensive, à intention décisive avouée, sur Verdun. Car ils considéraient cette place, tant qu'ils ont eu l'espoir de la conquérir, comme un autre Cœur de la France.

Mais si prolongée qu'elle soit, la lutte de tranchées que nous poursuivons depuis deux ans sur

le même terrain n'est pourtant qu'une des nombreuses formes de la guerre, forme qui ne peut pas *durer toujours, car elle ne saurait amener la décision.*

Soyez sûr que les principes essentiels de la guerre, ceux de la guerre napoléonienne, n'ont rien perdu de leur valeur. Un jour ou l'autre ils reprendront tous leurs droits, et il ne faut pas que nous puissions être pris au dépourvu. C'est pour les avoir méconnus, à l'inverse de nos ennemis, que nous avons été battus en 1870.

Chercher dans une formule qui ne serait applicable qu'au procédé de guerre actuel, qui dispenserait de réfléchir et de vouloir, la solution des problèmes variés à l'infini que pose la guerre ne serait pas digne d'elle — elle se vengerait! — ni de notre magnifique armée.

Le moment approche où le coup décisif sera porté par le plus fort et le plus résolu : la forme sous laquelle il le sera ne peut et ne doit pas être préconçue.

La supériorité nécessaire, nous la trouverons alors non seulement dans notre outillage et notre armement, qui ne seront cependant jamais trop puissants, mais aussi et surtout dans la résolution

audacieuse, raisonnée et confiante des chefs. Nous la trouverons dans le cœur de nos admirables soldats dont je pouvais dire récemment en les montrant avec orgueil au chef de l'Etat, venu pour décorer nos drapeaux : « Jamais, même dans la Vieille Garde, il n'y a eu de pareilles troupes. » Ces soldats venaient de recevoir un hommage éclatant de leurs ennemis mêmes, dans le cri échappé à cet officier supérieur prussien au moment où il était fait prisonnier : « C'est triste de finir la guerre ainsi, mais c'est une consolation pour moi de rendre mes armes à de tels soldats ; je n'ai jamais vu d'aussi belles troupes ! »

C'est qu'elles ont maintenant conscience de dominer l'adversaire de toute la force que leur donne leur bravoure éprouvée, leur confiance en l'armement, en leurs chefs et en elles-mêmes, la volonté sainte de venger nos morts d'un ennemi qui s'est mis hors l'humanité, le sentiment du droit, la certitude de la Victoire.

Croyez, mon cher Nordmann, à mes sentiments bien affectueusement dévoués.

R. NIVELLE.

AVANT-PROPOS

On a écrit maintes choses éloquentes sur la guerre, sur ses origines et ses conséquences, sur ses mêlées tragiques, toutes semées de sublime. Le flot d'héroïque souffrance dont elle inonde la terre a inspiré des thèmes lyriques. Leurs draperies éclatantes voilent peut-être un peu trop la tristesse de ces choses. Mais n'est-ce pas mieux ainsi ?

D'un point de vue différent j'ai recherché, au fil des heures vécues, non le « pourquoi » mais le « comment » de cette guerre, non sa sombre poésie, mais son mécanisme, comme on ferait d'une réaction chimique. On trouvera donc ici, à la fois mes impressions de soldat, et quelques vues d'ensemble sur le « phénomène guerre ».

Parmi toutes les machines infiniment diverses qui entrechoquent leurs projectiles, pareils, dans le vent de la bataille, au pollen d'une monstrueuse flore métallique, le regard se perd tout d'abord.

J'ai essayé d'en donner une vision simple et claire à ceux mêmes qui sont des « laïques » en matière d'artillerie. L'image qui synthétise cette guerre est d'un choc formidable d'engins, où la bravoure des guerriers n'agit plus que comme fait l'huile dans les rouages des machines. Il faut donc, et on l'a compris aujourd'hui, multiplier ces engins, et l'âme de la patrie, si on la veut sauver, doit être identifiée à celle des canons.

Mais si nous avons du matériel, celui-ci ne vaut que par *le rendement* qu'on en peut obtenir. Une accumulation d'engins et de projectiles n'est pas plus un piédestal pour la Victoire qu'un tas de pierres n'est une maison. La pointe d'une épée n'est redoutable que par l'œil qui la dirige. C'est pourquoi si cette guerre est un problème matériel, elle demeure aussi comme toutes les guerres un problème céré-

bral. Pour prendre d'assaut la Victoire il faut, suivant un mot profond du général Nivelle, « non pas *une méthode*, mais *de la méthode*. »

Ces pages, où les souvenirs personnels et les réflexions se mêlent, ne seront point inutiles si elles contribuent à l'expliquer clairement.

A COUPS DE CANON

NOTES D'UN COMBATTANT

CHAPITRE PREMIER

D'ALSACE AU FRONT DE L'AISNE

C'est en Alsace qu'eut lieu mon premier contact avec les canons ennemis, lorsque nous fûmes jusqu'à Mulhouse, et que notre 5e régiment d'artillerie de campagne démolit si bien un groupe entier de pièces de 77 allemand, qu'on le trouva ensuite abandonné entièrement sur le champ de bataille, dans la position de batterie, au milieu des servants et des chevaux morts. C'est le colonel N..., qui avait lui-même réglé ce tir merveilleux de son régiment.

Je revois encore, traînées par nos conducteurs, ces 18 pièces allemandes qui furent les premières prises par nous en cette guerre, teintes en un ton verdâtre qui contrastait avec

le gris bleu des nôtres. Leurs âmes (il n'y a qu'elles à avoir une âme dans l'armée allemande) de deux millimètres plus large que celle de notre 75, étaient noires encore de poudre. Dès l'abord elles paraissaient moins longues, moins fines que celui-ci. Cela tient surtout à ce que le frein sur lequel elles reposent arrive presque à la bouche du canon, tandis que notre frein hydropneumatique est beaucoup moins long. Le cuir de leur couvre-bouche et de leur couvre-culasse était fauve et non noir comme dans notre 75. Leurs appareils de pointage, leur culasse qui s'ouvre latéralement à la manière d'un tiroir, tout bossués et criblés de trous, nous semblaient étranges, mais surtout on remarquait, fondue sur le métal près de la bouche, sous les initiales du Kaiser et l'aigle impériale, les mots *ultima ratio regis*. Ce « suprême argument du roi » ne manque pas d'allure, mais il a je ne sais quoi d'insolent, de brutal, de très prussien en un mot.

L'objet de ces pages est précisément de démontrer que le canon doit être aussi et sera l' « argument suprême » de la République.

Mais d'abord, ma pensée malgré moi évoque

ces heures de neuve exaltation où dans notre Alsace, dans mon Alsace, nous commençâmes à comprendre avec douleur que la valeur, le courage, l'héroïque élan ne vaudraient point pour trancher le nœud gordien de cette guerre le fer brutal des machines.

Alsace ! Alsace ! Hélène charmante de cette prodigieuse Iliade ! Mon souvenir prolonge sans fin l'instant où nous franchîmes cette petite ligne fictive qu'on appelle « la frontière ! » Rien dans les champs, dans les bois qu'elle découpe ne décelait sa trace invisible. Elle avait, quand nous la passâmes, été moins sensible au robuste poitrail de nos montures que n'est le mince fil de soie que les coureurs à pied, dans le stade, heurtent et brisent en arrivant au but. Pourtant une allégresse joyeuse nous étreignait la gorge, car cette ligne, au liseré impalpable et si vite enjambé, c'était la marge de la Patrie.

Je revois les premières petites tombes de soldats, la première surtout fraîchement fermée près d'un arbre, sous les fougères aux courbes languissantes : un tout petit tumulus de terre soigneusement sarclée, une croix verte faite de

deux branches de sapin entrecroisées — il y a tant de sapins dans nos Vosges! — plusieurs gros champignons violets poussés en une nuit au pied de cette croix, et aussi l'écriteau avec son inscription au crayon : « Ici repose un cavalier allemand du 14e dragons. »

C'était tout à fait coquet et il se dégageait je ne sais quel parfum d'apaisante douceur dans ce coin bucolique où l'éternel sommeil devait être bon. Mais je pensais aussi que bientôt nous n'aurions plus le temps de préparer pour chaque mort ennemi, ou même pour chacun de nos morts, des tombes aussi joliment arrangées : ils seraient trop !

Et puis, fussent-elles même aussi jolies et plus jolies, nous les regarderions moins, les prochaines tombes, puisque tout n'est qu'accoutumance, puisqu'il y a comme une sorte de virginité de l'esprit qui fait que les sensations les plus intenses ne gardent point leur force lorsqu'elles sont répétées. Je m'étais souvent demandé en lisant les aventures de la Révolution, des Croisades, de l'Histoire romaine, comment les contemporains de ces événements avaient pu conserver néanmoins leur équilibre.

vaquer, comme si de rien n'était, aux mille nécessités contingentes de la vie quotidienne et n'être point détraqués par la tension de leurs nerfs. Force nous est bien de reconnaître, nous qui vivons un drame sans égal dans l'histoire, auprès duquel tous ceux du passé sont bagatelles, que l'on s'habitue à tout et que nous nous sommes adaptés avec une rapidité prodigieuse aux péripéties de la grande tragédie qui a succédé à nos petites comédies d'hier. Quelle cire plastique et ferme à la fois est donc le cerveau des hommes! Telles étaient en entrant dans cette Alsace, dès lors toute tachetée de flaques de sang, au milieu du frémissement des voix du canon, les réflexions que je faisais — *in petto* car elles n'eussent guère amusé mes camarades — et que le trot régulier de ma monture berçait et remuait en moi.

Malgré le navrant contact avec les premières douleurs de la guerre, avec les premiers cadavres sporadiques et les premiers blessés, une fanfare muette chantait dans nos cœurs bondissants. Il me semblait que tout le monde alors avait de l'esprit, du courage, de l'abnégation. L'égoïsme, toutes les petitesses courantes dans lesquelles

on pataugeait naguère semblaient avoir disparu. Chacun s'oubliait soi-même et se sentait l'âme fondue dans quelque chose de grand. J'en fusse arrivé presque à bénir la guerre — n'étaient les larmes qu'elle préparait aux mères, aux femmes, aux sœurs, aux fiancées — à y voir, comme fit Joseph de Maistre, je ne sais quelle étincelle divine qui fait fleurir en nous toutes les bonnes semences. Et pourtant... la paix eût été si douce si les hommes étaient un peu sages!

*
* *

Puis soudain, au sommet d'une côte, la plaine alsacienne a jailli comme d'une boîte à surprise, joyeuse sous le clair soleil, avec à gauche les Vosges bleuies par l'éloignement et couronnées de gros tumuli blancs, pareils à des tampons d'ouate hydrophile tombés de je ne sais quelle ambulance céleste. Partout ailleurs, sur les vallons où grondaient les batteries, charmants avec leurs bois, leurs seigles, leurs villages couverts de tuiles rouge vif, le ciel était d'un bleu superbe et profond, d'un beau « bleu France ». Et ce bleu, ce rouge des toits,

ce blanc des gros nuages faisait une symphonie colorée tout à fait symbolique que rehaussait comme un espoir le vert des prairies. Par là-dessus le vent d'Est caressait nos visages hâlés, et je n'avais pas encore assez oublié ma météorologie — pourtant bien négligée pour d'autres soins — pour ne point savoir que c'était un signe de beau temps continu. Et puis, comme je voyais pour lors les choses sous l'angle du symbole, il me semblait que cette bise de l'Est qui nous frôlait après s'être gorgée au passage de l'arome des plaines rhénanes, c'était un peu de l'âme d'Alsace qui venait joyeusement à notre rencontre.

Combien tout cela est loin dans le temps, mais que c'est resté près dans nos cœurs ! Un élan nous soulevait vers cette guerre, qu'on nous avait mise sur la gorge comme un couteau ; on l'imaginait éclatante et brève, tel un duel de mousquetaires. Toutes ces choses sont passées « comme l'ombre et comme le vent ».

Il nous a fallu quitter, pour un temps, ces villages mulhousiens où les habitants s'emparaient de nous pour nous offrir le quetsch et le

kirsch de derrière le fagot, — car, même en temps de guerre, il n'est point, pour la plupart des gens, de meilleure façon de se réjouir qu'une ingurgitation d'alcool. Je revois encore l'active silhouette du général Pau qui nous commandait, si aimé des soldats, avec sa moustache et son œil énergique, sa démarche élastique, sa manche vide où pendait un bras artificiel muni d'une main de fer — ce qui lui faisait deux mains de fer. Deux jours avant notre départ pour le front de l'Aisne, à des officiers allemands prisonniers qui, lui parlant des ravages causés par notre 75, ajoutaient qu'il devrait être interdit de se servir d'engins pareils, il répondit en montrant son bras absent, sans rien dire.

Dans le convoi de 800 prisonniers qui fut le premier pour nous — combien en avons-nous vu d'autres depuis ! — et qui se déroulait sur la route comme un long serpent verdâtre, je les revois encore ces officiers, fumant de gros cigares allemands, blonds, mastocs, « kolossals » et fades... comme eux-mêmes. Ils en tiraient avec mélancolie de longues volutes bleues où il me semblait voir danser les derniers Elfes, les

derniers Génies de ces choses aujourd'hui défuntes, l'idéalisme et le romantisme allemands, dont Krupp a brûlé les ailes dans ses hauts fourneaux.

Toutes ces choses suranées déroulent encore leur film trépidant sur l'écran de nos mémoires. On nous avait annoncé une guerre courte ; les Allemands eux-mêmes avaient mis dans cette brièveté leur principal espoir. Nous étions joyeux comme ces malades à qui le médecin promet leur sortie dans deux jours... et qui deux ans après gardent toujours la chambre.

Eh ! bien, puisqu'il en est ainsi, puisque la guerre n'est pas le poème romantique que certains avaient rêvé, mais une sombre prose réaliste, puisque les valeurs ont été renversées et que le métal des âmes n'est rien sans celui des creusets, regardons froidement en face la dure réalité. Assez de sublimes enfantillages. Coupons avec des larmes, mais coupons quand même les « casoars » de nos shakos. La guerre a cessé d'être un art pour être une science expérimentale comme la physique. Regardons-la d'un œil achromatique. Si nous ne voulons pas

suivre jusqu'au bout la règle de Spinoza *nil admirari*, *nil indignari*, *sed intelligere*, si nous voulons continuer à admirer et à nous indigner, concentrons du moins surtout nos pensées sur le troisième terme du problème. Tâchons de « comprendre » le mécanisme de cette guerre, car c'est le seul moyen de définir les conditions de la victoire, puis de les réaliser.

« Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu », disait César écrasant les Gaulois qui luttaient héroïquement pour la patrie, mais contre la civilisation. Puisque plus heureux qu'eux, nous devons défendre à la fois l'une et l'autre, méditons sans relâche la pensée du grand général romain. C'est parce qu'il avait d'abord *vu* qu'il a vaincu.

CHAPITRE II

LE 75 EN ACTION

On a beaucoup parlé, depuis le commencement de cette guerre, des avantages de notre artillerie de campagne, de ses effets foudroyants, des causes de sa supériorité. Notre 75, en particulier, est devenu une sorte de génie populaire et merveilleux qui a fait d'abord un peu tort, peut-être, à ses grands frères, le 105, le 155, le 120, le 210... ; à ses aînés, le 90, le 95. Je demande la permission, avant d'aller plus loin, d'expliquer, d'après ce que j'en ai moi-même observé, ce qui donne sa supériorité à notre canon de campagne, et pourquoi il fait des ravages bien plus considérables que celui des Allemands. Je le ferai en m'abstenant autant que possible de toute discussion trop technique. Il n'est rien d'ailleurs, pas plus en artillerie qu'en aucune autre science, — l'artillerie est

bien une science, — qu'on ne puisse exposer clairement aux gens les moins avertis, lorsqu'on le conçoit lucidement.

Rien n'est plus joli que le fonctionnement d'une batterie de 75, comme celle que nous actionnons ici même. Les quatre pièces sont là, parallèles, à une douzaine de mètres l'une de l'autre, la crosse et les freins de roues solidement enchâssés par le recul dans la terre grasse d'un champ de betteraves. Pauvres betteraves! Combien de millions êtes-vous, dans ce coin de l'Aisne, que nulle main de fraîche paysanne ne déterrera cette année, et qui pourrirez sur place, à peine honorées parfois du coup de dent dédaigneux d'un sous-verge ou d'un porteur, loin des cuves fumeuses où l'on cristallisa vos aînées en parallélipipèdes de sucre odorant? Pour l'instant, les rudes semelles des canonniers vous meurtrissent de leurs clous; les longues douilles de cuivre éjectées des culasses fumantes vous écorchent en bondissant.

C'est dans le coin le plus creux du champ de betteraves que sont accroupies les quatre pièces; car, aujourd'hui, ce n'est plus sur les

sommets qu'on se met pour tirer, mais dans les plis les plus profonds du terrain, où l'on ne peut pas voir le but sur lequel on tire ; car, si on le voyait, on en serait vu, on n'en serait pas *défilé*. Voilà le grand mot lâché ! Se défiler, être défilé, c'est presque tout l'alpha et l'oméga de l'artillerie moderne. Dans cet art étrange de lancer à grande distance sur l'adversaire des masses de fer ornementées de cuivre, le tout, ou presque, est que celui-ci ne sache pas où envoyer sa riposte. Et, pourtant, il faut un œil à sa batterie; cet œil, c'est le capitaine ou quelqu'autre gradé observateur qui, placé sur une éminence voisine, dans un fourré derrière un buisson, voit le but à la jumelle et règle son tir en donnant ses ordres par téléphone aux chefs de pièce. Le canonnier ne voit donc pas en général le but sur lequel il tire; il n'a point la satisfaction du sabreur ou du fantassin, qui sait les hommes qu'il tue ; masqué de l'horizon, frappant sur l'invisible, recevant des projectiles qui tombent d'on ne sait où, il lui faut plus qu'à tout autre le courage passif, il lui faut plus qu'à tout autre la confiance en son chef, qui seul voit et sait.

C'est donc par téléphone que le capitaine donne ses ordres à la batterie. A cet égard comme à beaucoup d'autres, la guerre a modifié les habitudes réglementaires, et on ne voit plus guère, si même on en voit encore, de ces canonniers « signaleurs », pareils à des télégraphes Chappe qui seraient bottés de cuir, et transmettant de 100 en 100 mètres, par des gestes énormes et un peu ridicules des bras, la pensée directrice du chef. A l'école des Boches[1], nous avons vite appris à nous servir du téléphone que certains techniciens misonéistes vouaient naguère au mépris. Il faut même avouer que, parmi les téléphones de batteries, ceux que nous avons pris à l'ennemi sont entre les meilleurs. Il n'est plus aujourd'hui une batterie qui ne soit reliée téléphoniquement à son poste d'observation, à son groupe, à son colonel, et quand tout va pour le mieux, à l'infanterie qui la couvre. Tout cela

[1] On dit que ce mot a le don d'exaspérer nos ennemis. Malgré cela .., ou pour cela, je me permettrai de l'employer ici, d'abord parce qu'il est bref et je ne sais pourquoi expressif, ensuite parce qu'il n'a rien de grossier ni d'injurieux, sa signification exacte n'étant même pas connue et les étymologistes eux-mêmes y ayant perdu leur latin.

fait un immense réseau, qui court tout le long du front, portant partout les ordres et les renseignements, synchronisant les actions, et pareil à ces longues toiles d'araignées qui, dans les maisons abandonnées, — il en est beaucoup, hélas! en ce moment, — bordent les vitres brisées.

Tout à côté de chaque pièce, le caisson est là, vêtu de fer gris comme elle, rabattu vers le sol et ouvrant largement les volets blindés de ses armoires où, comme les bouteilles de vin vieux dans un cellier, les obus reluisants s'étagent dans leurs logements circulaires et profonds. Les six servants sont à leur poste; c'est de l'exacte coordination de leurs mouvements que dépendent l'exactitude et la vitesse du tir : les deux *pourvoyeurs* agenouillés par terre, chacun derrière une des armoires du caisson, le *déboucheur* entre les deux; ils placent continuellement les obus qu'ils saisissent dans les *ogives* du *débouchoir*. — Mais il me faut faire ici une digression, car il est à craindre que ceux de mes lecteurs et lectrices qui n'ont pas été artilleurs ne comprennent rien à ce charabia. Voici donc ce qu'est le *débouchoir* et à quoi il

sert : nul n'ignore que les projectiles d'artillerie ont aujourd'hui à peu près la forme d'un cylindre terminé par une pointe *ogivale*. Jadis ils étaient de forme ronde, et on peut remarquer à ce propos qu'ils ont suivi dans leur évolution la même marche que le style architectural des églises dont les cintres, d'abord ronds dans le style roman, se sont allongés en ogive dans le gothique. Donc les projectiles sont aujourd'hui gothiques, et l'ogive qui les termine porte à son extrémité la *fusée*. Celle-ci est une petite merveille de mécanique, qui déclenchera, au moment voulu, l'explosion de l'obus. — Je suis d'ailleurs obligé d'ouvrir ici une nouvelle parenthèse pour expliquer comment fonctionne l'obus. Pendant ce temps, notre batterie aura le temps de tirer des milliers de projectiles, mais nous la retrouverons quand même, puisqu'elle est depuis des mois immobile à la même place.

L'obus à balles *fusant* ou *shrapnell*, du nom de l'officier anglais qui, dit-on, l'imagina, est destiné à éclater en l'air à une certaine hauteur au-dessus de l'objectif[1] et à projeter sur lui les

[1] Voici encore un mot qui revient comme un *leitmotiv*

balles de plomb dont il est rempli. Le shrapnell est donc lui-même une sorte de petit canon en miniature qui se promène dans l'espace à une très grande vitesse et, arrivé à une certaine hauteur au-dessus de l'ennemi, projette sur lui en une gerbe meurtrière les petits projectiles dont il est chargé et dont la vitesse propre, s'ajoutant à celle de l'obus lui-même, est suffisante pour perforer la tête la plus solide et la plus carrée qui soit.

Le mécanisme de la fusée a pour but de faire éclater le shrapnell au moment voulu et à la hauteur la plus convenable. Sans entrer dans aucun détail, il nous suffira de dire que ce mécanisme est déclanché par des ressorts qui s'arment automatiquement au moment du dé-

wagnérien dans les conversations d'artilleurs. Un régiment, un convoi, une batterie, un ouvrage ennemi, sont, à des titres divers, des *objectifs*, c'est-à-dire des objets destinés à être démolis par les canons. Cette façon de considérer des choses aussi diverses uniquement sous l'angle de celui qui tire est réellement la moins objective qui soit. Bizarreries du langage ! Rien de plus pittoresque que d'entendre le colonel N... racontant une certaine journée de septembre 1914 où ses canons en deux heures démolirent cinq mille soldats de la Garde prussienne s'avançant en rangs serrés, et dont pas un n'échappa : rien de plus amusant que de l'entendre dire avec un grand sang-froid : « Jamais je n'avais vu un aussi magnifique objectif... »

part du coup, et par un petit cordon de poudre qui brûle dès ce moment-là, met le feu quelques instants après à la chambre de poudre placée au fond de l'obus et fait éclater celui-ci. Le nombre de ces instants, c'est-à-dire le temps qui sépare le départ de l'obus de son éclatement, dépend uniquement de la longueur utile de ce petit cordon de poudre. On règle à volonté celle-ci au moyen d'un trou que l'on perce dans la fusée et qui la débouche, c'est-à-dire la met, à cet endroit, en communication directe avec l'amorce qui enflammera le cordon de poudre, sans qu'il soit besoin de la combustion du reste du petit cordon. Le *débouchage* de la fusée se faisait jadis à la main au moyen d'un emporte-pièce, et suivant les indications du capitaine; le *débouchoir* est un merveilleux appareil qui fait aujourd'hui cette opération automatiquement, avec une précision et une vitesse bien supérieures. Dans l'artillerie de campagne allemande, on continue à déboucher à la main; on n'y a pas le débouchoir, et c'est une des raisons de la supériorité de la nôtre.

*
* *

Il est doux de frapper l'ennemi avec les armes qu'il a forgées lui-même ; et c'est pourquoi nos téléphones de batteries boches nous sont si précieux. Il faut jouir de ce qu'il a pu faire de bien et le mettre hors d'état de faire autre chose. Si nous voulons écraser à jamais l'Allemagne sanguinaire et sa tyrannie belliqueuse, c'est peut-être, en un certain sens, parce que la musique allemande nous a été parfois agréable. Tout justement depuis 1870, depuis qu'elle s'est lancée dans sa mégalomanie bardée de fer, l'Allemagne n'a réellement plus produit ni un grand musicien, ni un grand penseur. En lui rognant pour toujours ses ongles tachés de sang innocent, en muselant sa mâchoire féroce, en l'empêchant de consacrer jamais dans l'avenir son activité à d'autres choses qu'aux arts de la paix, qu'aux choses utiles où elle excellait jadis : la fabrication de la musique et de la bière, nous lui voulons presque autant de bien qu'à nous-mêmes.

Mais je reviens à mes moutons, qui sont souvent des moutons enragés, — à mes canonniers, veux-je dire. Voilà donc les deux pourvoyeurs et le déboucheur derrière leur caisson,

le corps immobile et les mains seules actives : devant eux, ils n'ont pour horizon que leur caisson vidé peu à peu. Près d'eux, les obus allemands éclatent; ils ne bougent que pour tomber quand ils sont atteints, tout à leur besogne mécanique. En voyant dans des moments critiques ces pauvres soldats stoïques et comme indifférents, je m'imagine parfois que leur humble caisson est l'autel même de la patrie, et que c'est un sentiment religieux qui les a jetés là, agenouillés et silencieux, dans le parfum d'encens que fait la poudre. A côté d'eux, les trois servants de la pièce, le chargeur, le tireur, le pointeur, sont derrière celle-ci. Le premier prend rapidement des mains du déboucheur l'obus qu'il lui tend, et, solidement campé sur ses jambes écartées, d'un geste rapide et large qui sème... la mort, le projette dans la culasse que le tireur a ouverte. Vite celui-ci la referme en claquant, saisit le tire-feu et le laisse retomber, puis immédiatement rouvre la culasse d'où la douille de l'obus s'éjecte instantanément. Au début de la campagne, nous abandonnions les douilles sur les champs de bataille ; maintenant, on les recueille

précieusement, non pas que nous soyons, comme l'Allemagne, à la veille de manquer de cuivre, mais parce que ces douilles toutes prêtes serviront demain à fabriquer plus vite de nouveaux obus.

Pendant ce temps, le pointeur, qui est le regard même de la pièce, courbé à gauche de celle-ci, l'œil à son collimateur de pointage, la main à une vis ou à une manivelle, modifie, suivant les données du capitaine, la direction, ou ramène instantanément, après chaque coup, la pièce à sa position. Pour cette dernière besogne d'ailleurs, son rôle est plutôt de contrôle que d'action. Grâce au frein hydropneumatique, solidaire du canon, et qui, avec celui-ci, recule dans une glissière sur l'affût, le 75 revient à peu près rigoureusement dans sa position après chaque coup. Le pointeur se borne à vérifier qu'il en est bien ainsi, en visant un but auxiliaire, toujours le même, un arbre ou une maison lointaine par exemple, et en corrigeant, d'un léger mouvement de vis de rappel, le petit déréglage, s'il y a lieu. L'artillerie de campagne allemande, au contraire, n'a pour ramener le canon sur l'affût qu'un frein à res-

sort et, après chaque coup, il faut refaire le pointage exact. De là chez nous une bien plus grande exactitude et une bien plus grande rapidité de tir, et ceci est encore une des causes de la supériorité du 75.

Avec des servants entraînés, on arrive à tirer ainsi facilement une trentaine de coups par minute et par pièce. On conçoit que, pour faire en deux secondes toutes les opérations dont je ne viens de décrire que les plus importantes, il faille une coordination parfaite, un synchronisme complet entre les mouvements des canonniers. Pour compléter ce tableau, mettez, derrière le groupe des servants en action et, à quelques pas, le maréchal des logis, chef de pièce, qui surveille tout, rectifie au besoin un détail, remplace le servant qui tombe ; disposez sur la pièce et le caisson des branchages destinés à les dissimuler à la vue des avions, et derrière chaque canon une sorte de terrier recouvert de rotins et de gazon où les hommes se réfugieront à l'occasion ; multipliez par quatre ce premier tableau en imaginant à la gueule de chaque pièce une brève langue de flamme intermittente et un très ténu panache

de fumée, et vous aurez le tableau d'une batterie de 75 dans le feu de l'action. Voilà ce qu'on voit.

Voici maintenant ce qu'on entend : tout d'abord les commandements qui, du capitaine par le téléphoniste vont aux chefs de section, et qu'il serait trop long d'expliquer ici : « Par la droite de batterie, correcteur 18, 3500... Augmentez l'échelonnement de 5, correcteur 18, 3900... Tir progressif, correcteur 20, fauchez double !... etc. » Voilà pour les hommes. Je ne parle pas des cris des blessés, nos blessés ne crient pas, et c'est encore une des choses les plus étonnantes de cette guerre que jamais l'on n'y entend un blessé se plaindre. J'en ai vu des centaines râler, divaguer même, j'ai entendu les hoquets lamentables des pauvres poitrines trouées et où le sang qu'elles vomissent ne laisse plus passage à l'air ; mais je n'ai jamais entendu un blessé se plaindre. C'est incroyable, et cela est.

Voici maintenant la musique que font les choses : c'est d'abord le claquement périodique des culasses qui s'ouvrent et se ferment, le bruit métallique des douilles éjectées tombant

sur le sol ou la crosse du canon ; c'est surtout le coup de canon lui-même. Il est pour le 75 bref et coupant comme un coup de fouet et douloureux aux tympans non aguerris ; puis, de suite, c'est le long sifflement grave que fait l'obus dans les airs ; on dirait un hululement lugubre de la bise et, lorsque les pièces tirent ensemble, c'est un peu comme une longue rafale bruissante dans une forêt d'automne sans feuillage. Puis le grave sifflement s'atténue, et c'est soudain le roulement sourd de l'obus, qui éclate là-bas chez l'ennemi. Le son de l'éclatement est très différent de celui du départ ; avec un peu d'exercice on ne s'y trompe pas. Autant celui-ci est bref, décisif et catégorique, autant l'éclatement est prolongé, disséqué en grondements juxtaposés, comme si chacun des éclats de l'obus apportait sa note à cette symphonie.

Mais voilà que les Boches ripostent ; ils ont mal repéré la batterie, car leurs obus passent au-dessus de nos têtes et vont éclater 200 mètres en arrière de nous. Nous pouvons donc analyser à notre aise, et en amateurs, l'âpre défilé des « marmites ». — C'est par cette expression

imagée que nos hommes désignent les obus ennemis, surtout les obus de gros calibres. D'où viennent ces termes nouveaux en artillerie, je l'ignore ; il y a même toute une terminologie qui en dérive ; on raconte maintenant couramment, le soir, qu'on a été marmité. Voilà un néologisme qui n'est peut-être pas près d'entrer au Dictionnaire de l'Académie. Pourtant il a bien gagné ses lettres de grande naturalisation. D'où dérive cette appellation ? Certaines personnes en mal d'explication ont prétendu que les obus allemands de gros calibres ont la forme de soupières. C'est apparemment qu'elles n'en ont jamais vu de près, et je les en félicite sans les envier. Je croirais plutôt que le mot vient de ce que les Allemands, quand le bombardement est intermittent, ont pris l'habitude en nombre d'endroits de nous faire leur expédition journalière de fer (en grande vitesse, s'il vous plaît), de préférence à l'heure où dans les cantonnements, les tranchées, les batteries, il y a le plus de circulation, le plus d'hommes non abrités, c'est-à-dire à l'heure de la soupe. Ce sont donc des marmites pour la soupe qui arrivent à propos. Si maintenant on s'imagine

que cette régularité dans les heures de « marmitage » a jamais fait qu'une escouade ou une pièce ait retardé ou avancé d'une demi-heure les heures habituelles de la soupe, c'est qu'on connaît mal la charmante et dédaigneuse insouciance qui caractérise nos soldats.

J'en reviens donc à l'arrivée des marmites allemandes. Ces importantes personnes s'annoncent par des bruits variés qui permettent de les identifier assez facilement d'avance. C'est d'abord le petit et négligeable 77, le petit obus de campagne boche, je dis petit, parce que, plus grand que notre 75 par les dimensions, il est bien plus petit par les effets. Celui-là s'annonce par un sifflement assez aigu et continu. Au contraire, les grosses marmites allemandes, celles qui ont 15 centimètres, ou 22 ou 30 et plus, de diamètre à la base, celles qui pèsent une centaine de kilos ou davantage s'annoncent souvent par un sifflement beaucoup plus grave et qui a ceci de très particulier d'être intermittent : ch... ch... ch... ch... ; on dirait de grosses locomotives poussives qui avancent péniblement. Cela fait peine à entendre, et nous sommes tous dans des transes que les pauvres

n'arrivent jamais à destination et restent suspendues entre ciel et terre.

* * *

Je dis que les obus allemands (comme sans doute aussi les nôtres, pour les gens qui sont de l'autre côté de la barricade) s'annoncent souvent par leur sifflement dans l'air. On entend ce sifflement, pour les pièces à médiocre vitesse initiale, souvent assez longtemps (jusqu'à plusieurs dizaines de secondes) avant l'arrivée du projectile. La raison en est simple : le sifflement de l'obus est produit par son frottement contre l'air ; ce bruit nous arrive à travers l'atmosphère en ligne droite avec la vitesse du son qui est d'environ 340 mètres par seconde. Le projectile, lui, nous arrive souvent moins vite, d'abord parce qu'il ne se propage pas suivant une ligne droite, mais suivant une courbe, ensuite et surtout parce que, à la fin de leur trajectoire, les obus ont en général une vitesse moyenne bien inférieure à celle du son. Cela dépend d'ailleurs de la nature de la pièce et de la distance à laquelle on tire. Si la pièce est un

obusier, c'est-à-dire a une longueur faible par rapport à son calibre, la vitesse moyenne du projectile est inférieure à celle du son presque dès sa sortie de la pièce ; il n'en est pas de même avec les pièces à longue portée qui sont, proportionnellement à leur calibre, beaucoup plus longues[1]. Pour fixer les idées, je citerai une remarque que j'ai faite plusieurs fois : lorsque notre pièce de 90 (ancienne pièce de campagne qui rend actuellement de réels services) tire à 3 400 mètres, j'ai constaté, étant près de la pièce, qu'il s'écoule environ vingt secondes entre le départ du coup et le moment où on entend son éclatement. Le bruit de celui-ci mettant environ dix secondes à me parvenir (puisque 3 400 mètres égale dix fois la vitesse du son), il s'ensuit que le projectile met un temps égal à parcourir 3 400 mètres. Il s'ensuit donc que si une pièce analogue au canon de 90 (et il représente assez bien, comme portée utili-

[1] En somme, il y a à peu près la même différence entre l'obusier et la pièce à longue portée qu'entre le revolver et le fusil ; dans l'un et l'autre cas, le rapport de la longueur au calibre augmente de la première arme à la seconde, et partant sa portée. (J'entends ce dernier mot dans son sens ordinaire, car, en artillerie, le mot portée veut dire tout autre chose.)

sable, la moyenne des pièces employées dans cette guerre) tire sur moi, à une distance inférieure à 3 400 mètres, le projectile me viendra du canon plus vite que le son, et je recevrai l'obus ou plutôt, — et de préférence, — je l'entendrai éclater près de moi, avant d'avoir entendu le départ du coup. Si, au contraire, il tire sur moi à distance plus grande, j'entendrai d'abord le départ du coup, et, quelque temps après, l'arrivée de l'obus, ce temps étant d'ailleurs d'autant plus long que la distance est plus grande. Or en général, surtout dans la guerre telle qu'elle se poursuit maintenant, on tire à des distances beaucoup plus considérables.

Lors donc qu'une batterie allemande tire sur nous et s'est signalée par l'arrivée d'un premier obus, on a généralement le temps, dès qu'on entend partir le coup suivant et bien avant qu'il n'arrive, de se mettre dans les abris qui sont creusés un peu partout. Si même on n'entend pas le départ du coup, le sifflement de l'obus, en vertu du même phénomène, précède celui-ci assez longtemps pour qu'on puisse prendre ses précautions. Lorsque le coin où ils se trouvent est particulièrement visé, j'ai vu les

hommes prendre, suivant les cas, les attitudes les plus variées ; les uns, quand il y a des abris, s'y blottissent tranquillement; d'autres ne daignent pas même changer de place ; d'autres, qui sont à cheval, en descendent sans hâte pour être plus près du sol ; d'autres se couchent sur le ventre ou sur le dos. Il y a en effet grand intérêt à dépasser le moins possible la surface du sol, lorsqu'un obus, du moins un obus explosif, arrive.

Quant à moi, j'ai toujours trouvé que le sifflement avertisseur d'un obus boche qui s'avance est un bruit désagréable, et je préférerais n'être point averti. Rien n'est plus agaçant, surtout lorsqu'on a l'honneur de commander des soldats de France, et que l'exemple qu'on leur doit donner et le souci de ne point surmener son brosseur vous interdisent de vous vautrer dans la boue, rien n'est plus désagréable que ce bruit de tuyau d'orgue qui s'avance vers vous pas très vite. « Tombera-t-il à gauche, à droite, en avant, en arrière... ou juste sur moi? » C'est une charade acoustique qu'on ne se résoud point à ne point pouvoir résoudre.

Il y a pourtant des exceptions à la règle. qui

font que généralement on est averti de l'arrivée des obus allemands par le départ du coup : il nous a été donné souvent d'avoir affaire à des batteries très rapprochées tirant d'un tir tendu et dont on n'entendait partir le projectile qu'après l'avoir entendu éclater à son arrivée. C'est un paradoxe acoustique bizarre, mais tout n'est-il pas, peu ou prou, paradoxal en ce moment?

Mais ce qu'il y a de plus étourdissant dans la musique infernale d'un combat d'artillerie, c'est, sans concurrence possible, l'éclatement tout proche d'une lourde marmite boche. Toutes les grosses caisses, toutes les cymbales réunies du plus wagnérien des orchestres n'en pourraient donner qu'une pauvre idée. Les gros obus d'outre-Rhin font toujours bien du fracas, s'ils ne fracassent pas toujours, mais ils tuent hélas! souvent.

Lorsqu'on a la chance, comme cela nous arrivait, que le sifflement des balles se mette de la partie, alors la symphonie est complète. Le « pftt » flûté et furtif des balles est presque une douceur à côté de la grosse pétarade, et il m'a souvent incité à des remarques

curieuses sur la physique, — car si, à l'heure qu'il est, on ne peut faire en morale que des réflexions un peu attristantes, il n'en est pas de même en physique. Par exemple, tous ceux qui ont entendu siffler les balles à quelques centimètres de leur oreille ont remarqué que le sifflement commence par être très aigu, puis prend brusquement un timbre beaucoup plus grave avant de s'évanouir. La raison en est simple : pendant que la balle se rapproche de l'oreille, la longueur des ondes sonores qu'elle nous envoie est diminuée de sa vitesse ; les ondes sont donc plus courtes que si la balle était immobile, donc le son plus aigu. Au contraire, lorsque la balle nous a dépassés et s'éloigne, sa vitesse s'ajoute à la longueur des ondes sonores qu'elle nous envoie, donc ces ondes sont plus longues, et le son est plus grave. C'est le même phénomène qui fait que, lorsqu'un express traverse une gare à toute vitesse en sifflant, les voyageurs placés sur le quai remarquent que le son du sifflet devient brusquement plus grave dès que la locomotive les a dépassés.

Lors donc que le son d'une balle qui siffle

devient plus grave, c'est que cette balle nous a déjà dépassés : ce n'est pas celle-là qui nous tuera. Il y a dans cette remarque de quoi abréger d'un temps non négligeable, — quelques centièmes de secondes, — l'angoisse de ceux qui n'aiment pas beaucoup le sifflement, pourtant si musical et discret, des balles à leur oreille.

Les départs enflammés et tonitruants de nos obus, leur long hululement de bise dans les airs, leur éclatement joyeux sur l'ennemi, la riposte de ses gros obusiers, le sifflement intermittent ou continu des obus de divers calibres qui approchent, puis éclatent en tonnerre, le petit bruit de flûte des balles qui filent entre leurs grandes sœurs, les marmites, comme font les astéroïdes parmi les grosses planètes ; au milieu de tout cela, des ordres brefs et le cliquetis des culasses et des douilles, telle est la musique étrange et magnifique de la bataille : fanfare énorme et violente, hymne de folie, de douleurs et d'espérances.

CHAPITRE III

MÉCANISME ET EFFETS DE NOS OBUS

Au début de la guerre, lorsque les armées se déplaçaient rapidement, notre 75 a dû une bonne partie de sa supériorité à sa rapidité de tir provenant, comme nous venons de le voir, surtout du frein hydropneumatique d'une part, du débouchoir de l'autre. Son tir rapide est, aujourd'hui encore, ce qui rend si redoutables les tirs de barrage du 75, et en fait des rideaux de mort presque continus et impossibles à traverser. Mais son efficacité a d'autres causes encore que l'on oublie, ou que l'on ignore généralement, dont participent aussi nos autres canons de tous calibres et qui peuvent se résumer d'un mot : *nos projectiles sont, toutes choses égales d'ailleurs, bien plus efficaces que les projectiles allemands.* Nous allons expliquer pourquoi, d'après les constatations mêmes que nous

avons faites sur les champs de bataille. Il n'est du reste pas étonnant que les écrivains militaires aient l'habitude d'attribuer exclusivement la supériorité du 75 à sa maniabilité et à sa vitesse de tir, cette supériorité-là résultant immédiatement de la comparaison des matériels adverses qui, en temps de paix, pouvait seule être faite. Quant à la comparaison des effets produits, elle n'était possible qu'*in anima vili*. Elle prouve que si notre artillerie de campagne conserve sa supériorité, même sans l'emploi du tir rapide, que si d'autre part nos canons lourds, pourtant moins nombreux d'abord, ont pu « tenir le coup » devant ceux de l'ennemi, c'est dû surtout à la qualité de nos projectiles et de nos explosifs.

Considérons successivement à cet égard le shrapnell et l'obus explosif. Le premier est exclusivement employé contre les objectifs vivants (hommes, chevaux) sur lesquels il projette, à bonne hauteur, sa gerbe de balles. Or, deux choses assurent, à calibre équivalent, une supériorité nette à notre shrapnell de campagne sur celui des Allemands. D'une part, les petites balles de plomb de celui-ci (en particulier pour

l'obus de 77) sont d'un diamètre et partant d'une masse bien inférieurs à nos balles de shrapnell. Il est évident, dans ces conditions, que leur force vive est moindre, et que les blessures causées par elles sont beaucoup moins étendues et partant moins graves. D'autre part, et surtout, le corps de notre obus à balles est beaucoup mieux fait que celui de l'obus allemand : pour produire son effet maximum, le petit canon aérien qu'est le shrapnell doit naturellement projeter sa charge de balles, vers l'avant, avec la plus grande force possible. Pour cela, il doit rester intact et ne s'ouvrir qu'à son extrémité antérieure. Si la poudre qu'il contient et qui ne doit faire éclater que l'extrémité ogivale de l'obus et chasser, par l'ouverture produite, les balles ; si cette poudre fait éclater en même temps le corps de l'obus lui-même, il est évident qu'une faible partie seulement de la force explosive les projettera à l'extérieur. Au surplus, ces balles n'étant plus lancées toutes vers l'avant, c'est-à-dire dans la direction où la vitesse de l'obus s'ajoute exactement à la force explosive de la poudre, elles n'auront pas leur maximum d'effet meur-

trier. *Un shrapnell dont le corps d'obus éclate est comparable à un canon qui éclaterait au moment du tir : ses effets seront beaucoup moins grands.*

Or, un très grand nombre des shrapnells dont les Boches nous font de temps en temps l'envoi gracieux, éclatent complètement au moment de fuser. Nous en avons ramassé des quantités autour de nous, dont le corps était tout déchiqueté ; cela tient à ce que leur charge de poudre est mal calculée, à ce que les parois de l'obus sont trop minces, ou surtout à ce qu'elles sont en acier de mauvaise qualité. Camelote allemande ! Malheureusement ils se rattrapent sur la quantité. Nos shrapnells au contraire, à de rares exceptions près, n'éclatent pas, et nous avons souvent le plaisir, lorsque nous les suivons sur le terrain qu'ils nous ont conquis, de trouver leurs minces cylindres intacts, tout juste décapités de leur ogive et pleins de la bonne terre de France, dont ils ont gavé leur corps élégant en touchant le sol. Si on y jetait quelques graines, cela ferait dans quelques semaines de bien jolis pots de fleurs sur les cheminées...

*
* *

Mais c'est surtout dans notre terrible obus explosif que réside l'efficacité terrifiante de l'artillerie française.

Deux mots d'abord pour indiquer ce qu'est ce projectile :

Nous avons déjà vu que l'obus fusant est construit de façon à éclater en projetant les balles qu'il enferme, à une certaine hauteur au-dessus du sol. L'obus explosif au contraire est fait généralement, ainsi que sa fusée, de manière à n'éclater que lorsqu'il rencontre un obstacle solide (le sol, un mur, un arbre, etc.). Cet obus contient une forte charge d'explosif qui le rompt en un grand nombre de fragments ; et ce sont ces fragments projetés de tous côtés qui font tant d'affreuses blessures si difficiles à guérir, à cause de leurs formes déchiquetées comme celle de l'éclat perforant qui les a produites. Lors donc qu'un obus explosif allemand arrive sur le sol (je ne parle que du projectile allemand, car notre obus de 75 se comporte différemment, comme nous verrons), il éclate dans tous les sens, mais une grande partie de ses éclats entre dans la

terre et agrandit seulement le trou formé par le poids de l'obus en tombant ; de la sorte, les éclats qui sont projetés en l'air arrivent à ne former qu'une gerbe conique assez étroite. Si on est à quelques mètres de cette gerbe, on a des chances de n'être pas atteint et d'être seulement éclaboussé de terre, et peut-être projeté sur le sol par le déplacement d'air. Si on est plus près et dans la zone de la gerbe, il n'y a plus qu'à faire avancer les brancardiers. Mais la gerbe d'éclatement est évidemment étroite à la base et va en s'évasant vers le haut ; on a donc d'autant moins de chance d'être touché par elle qu'on est moins haut au-dessus du sol, et c'est pourquoi, dans ces conjonctures, un grand nombre de soldats se couchent. Il est arrivé ainsi que de grosses marmites boches tombent à moins d'un mètre de soldats couchés, sans les atteindre. Par exemple, si elles tombent exactement sur eux, on n'aura pas la peine de chercher leur médaille d'identité...

Donc la gerbe d'éclatement des « marmites » allemandes constitue, en général, une zone dangereuse assez réduite. Rien de plus gracieux d'ailleurs, — lorsqu'on la voit à un nombre de

mètres suffisant pour que le sentiment esthétique ne soit mélangé d'aucune autre préoccupation plus terre à terre, — rien de plus gracieux que cette gerbe élancée et s'évasant vers le haut comme un long calice de primevère. Mais malheur à ceux dont la bouche a touché ce calice ! Lorsque la marmite éclate le long d'un mur, il arrive que ses éclats y dessinent avec exactitude la forme parabolique de la gerbe qu'ils forment, et j'en ai vu parfois, de ces paraboles meurtrières, tracées comme au burin sur la blancheur d'un mur et assez pareilles à certaines queues de comètes.

Nos obus explosifs de campagne se comportent de façon très différente : leur fusée est construite de telle sorte que l'éclatement ne se produit pas à l'instant précis où l'obus touche le sol, mais seulement un peu après. Pour un tir assez tendu comme est celui du 75, l'obus arrivant à terre sous une faible inclinaison y creuse seulement un léger sillon et rebondit en l'air. La fusée est faite de manière que l'explosion ait lieu à cet instant même. Les éclats du projectile sont alors disséminés dans tous les sens et surtout vers le bas, dans un

grand rayon, en produisant le terrible *coup de hache* du 75, qui fauche et déchiquette tout ce qui est dans son cône d'action. Les obus explosifs allemands projettent en l'air leur gerbe, du fond d'un trou qui en limite la zone efficace. Les nôtres, au contraire, projettent la leur de plusieurs mètres de haut vers le sol et aucun angle mort, — je devrais dire aucun angle de vie, mais le langage a de ces bizarreries, — n'arrête son extension dans tous les sens. Et c'est pourquoi la ruse ulysséenne qui fait coucher nos hommes, s'ils ne sont pas abrités, à l'arrivée des marmites ennemies ne réussirait pas aux Boches quand tombent nos obus explosifs. Au contraire, la surface vulnérable offerte à ceux-ci n'en serait qu'augmentée.

Ce n'est pas tout. On a signalé depuis longtemps, et nous avons souvent remarqué qu'un grand nombre de cadavres allemands victimes de nos canons n'offrent aucune blessure apparente. Ils offrent seulement ce caractère d'avoir la figure presque entièrement noire, et ce masque ténébreux, qu'il impose aux faces ennemies, est comme la signature immédiatement reconnaissable de notre obus explosif. Je m'ex-

cuse de ces détails macabres ; j'en pourrais donner bien d'autres à faire frémir, mais tout le monde n'a point cette accoutumance à l'horrible qu'on acquiert si vite sur les champs de guerre, et qui est elle-même aussi quelque chose d'horrible, quand on y réfléchit... Mais mieux vaut ne pas réfléchir trop sur ces choses.

Donc un grand nombre d'hommes tombent sous nos canons sans avoir été vraiment touchés par nos projectiles. Leur mort doit être instantanée et sans douleur, car on les trouve dans les poses les plus vives, comme figés dans quelque geste familier qui ne s'est pas achevé. J'en ai vu plusieurs dont l'attitude était celle d'hommes vivants et on dirait immobilisés devant le « ne bougeons plus ! » du photographe. Généralement en outre, leur sombre visage n'offre point l'expression de la souffrance, mais plutôt celle d'un calme repos.

A quoi peuvent être dus ces effets parfois contestés et pourtant incontestables de nos canons ? On a donné déjà diverses explications de ce phénomène qui évoque le fameux « vent du boulet » des combats d'antan. Aucune ne m'a

paru scientifiquement défendable, et je crois qu'on pourrait invoquer bien plus simplement les causes qui produisent les malaises bien connus dont souffrent les scaphandriers, lorsqu'on modifie trop brusquement la pression de l'air où ils sont plongés, et les aviateurs lorsqu'ils montent ou descendent trop vite dans l'atmosphère.

Si, en effet pour une raison quelconque, l'air extérieur se raréfie brusquement, les parois des veines et des artères ne suffiront plus, n'étant plus étayées par la pression atmosphérique, à maintenir la pression sanguine. Elles courront le risque d'éclater, d'autant plus que les gaz dissous dans le sang et en particulier l'air qu'y amène la circulation pulmonaire, se dégageront brusquement, comme font les gaz d'une bouteille de champagne lorsqu'on la débouche. Des phénomènes analogues auront lieu si, au lieu de diminuer, la pression atmosphérique augmente brusquement : les vaisseaux se comporteront alors comme ces cornets de papier sur lesquels, après y avoir insufflé de l'air, les enfants appliquent un coup de poing qui les fait éclater.

Mais il faut, pour que ces phénomènes phy-

siologiques aient toute leur intensité, que la variation de pression soit brusque, soudaine. Si en effet elle n'a lieu que lentement, nos vaisseaux ont le temps, par leurs réactions naturelles, de s'équilibrer avec la nouvelle pression extérieure. Car nous sommes merveilleusement outillés par la nature pour nous adapter aux conditions les plus variées, pourvu que cette adaptation soit lente, pourvu que nous ayons le temps de nous y acclimater.

Revenons maintenant à nos obus; lorsque l'un d'eux éclate, lorsque l'explosion de la poudre qu'il contient se produit, cette explosion dégage brusquement une grande masse de gaz qui, dans le voisinage de l'obus, augmente soudain la pression atmosphérique. Cette augmentation de pression est énorme et elle s'exerce dans un assez grand rayon avec les explosifs modernes, ceux des Allemands comme les nôtres. Pour préciser tout cela par un chiffre — je m'en excuse, mais est-il rien de plus éloquent, de plus évocateur qu'un chiffre projeté à propos sur la trame diffuse des choses? — la détonation de 100 kilos de mélinite produit d'abord une pression qui, énorme au centre même de

l'explosion, est encore de dix atmosphères à 7 mètres de ce centre, de trois atmosphères à 10 mètres !

La déflagration est d'ailleurs extrêmement brusque et, semble-t-il, bien plus soudaine, bien plus instantanée pour les explosifs français que pour ceux de l'ennemi. Pour en donner une idée numérique, je rappellerai seulement que l'explosion se transmet d'un point à l'autre de la mélinite avec une vitesse de *six mille mètres par seconde*. Il faut donc *moins d'un trente millième de seconde* à un bloc de mélinite de 20 centimètres cubes pour exploser tout entier. Cette soudaineté est telle que la rupture d'équilibre produite dans les organismes voisins, soumis à ces effets, suffit à causer instantanément la mort. Effectivement, à l'autopsie des ennemis tués sans blessure apparente par nos obus de 75, on trouve généralement les poumons éclatés. C'est une sorte de congestion pulmonaire instantanée qui a fait son œuvre et qui est causée par l'extrême vitesse de déflagration de nos explosifs.

*
* *

Ainsi la supériorité de nos projectiles pro-

vient surtout d'un phénomène chimique. Mais de ce que, à calibre égal, ils sont sans conteste plus efficaces que ceux de l'ennemi, il ne faut pas déduire légèrement que leur qualité supplée à tout, et même à leur quantité. Pour les pièces légères comme pour les canons lourds, l'efficacité est le produit de la qualité par la quantité. L'une ne vaut que par l'autre. Un louis d'or vaut plus qu'une pièce de vingt sous, mais moins que mille de ces pièces. Ceci n'est peut-être qu'un truisme, mais qui devient une grave vérité souvent trop oubliée lorsqu'il s'agit des canons... et des hommes.

Ce n'est d'ailleurs pas un des moindres paradoxes de cette guerre que de voir la chimie, cette chimie dont nos ennemis étaient si fiers et qu'ils considéraient presque comme leur monopole, comme un des pavois incontestés de leur supériorité, nous donner sur eux un avantage décisif dans la qualité de nos obus. Belle matière à philosopher sur la science en général, et la science allemande en particulier, sur leur rôle dans l'art de s'entremassacrer et leur influence sur le bonheur de l'espèce humaine !

Nous qui lisons les journaux entre deux

alertes, car ils nous arrivent maintenant assez régulièrement, nous avons vu depuis quelque temps, sur ces thèmes, pas mal de dissertations éloquentes et spécieuses. Elles nous auraient amusés si elles ne se ressentaient un peu trop des préoccupations de l' « arrière » et si on n'y voyait réapparaître, à tout propos et hors de propos, cette tendance à tirer, pour et surtout contre telle ou telle conception philosophique, argument des faits que grave, sur la page frémissante de chaque jour, l'héroïque souffrance de nos soldats. En ranimant ainsi les malignes controverses qui rendaient parfois la paix si odieuse, on risque de blesser à travers leur idéal meurtri plus d'un de ceux qui se battent; et ces blessures sont de celles qui ne se guérissent point.

Quelle tristesse en particulier quelques-uns d'entre nous n'ont-ils pas ressentie en voyant proclamer à nouveau, à propos de cette guerre, la prétendue « faillite de la science! » Des plumes éloquentes, identifiant la pédante Allemagne et la science elle-même, ont pu écrire récemment que le xxe siècle, gavé pour ainsi dire de découvertes scientifiques, cesserait d'a-

dorer la fée qui a suscité tant de miracles sans éteindre la haine parmi les hommes... Mais pourquoi d'abord considérer l'Allemagne comme le tabernacle même de la science? Quand on met en regard ce que l'Allemagne a fait pour les progrès de nos connaissances avec ce qu'ont fait la France ou l'Angleterre, il est facile de voir que sa part n'est pas la plus belle, ni surtout la plus originale, comme l'a démontré naguère éloquemment M. Appell, président de l'Académie des Sciences.

La théorie même dont l'Allemagne intellectuelle se réclame pour justifier ses crimes collectifs, la théorie de l'évolution est tout entière l'œuvre d'un Français, Lamarck et d'un Anglais, Darwin ; et c'est tout justement parce qu'il l'a mal comprise et vue seulement à travers ses épaisses lunettes de myope, que le professeur Knatschke ose en tirer les corollaires monstrueux qui sont l'évangile nouveau du « bon Dieu allemand ».

Les Nietzsche, les Treitschke, les Bernhardi et tous les autres pédants d'universités germaniques, têtes carrées à lunettes rondes, qui leur emboîtent le pas... n'ont pu conclure de la théorie

évolutionniste à leurs criminelles doctrines que par une sophistication et une incompréhension puériles. La guerre découle si peu de la sélection naturelle qu'elle aboutit exactement au contraire de celle-ci. N'est-ce pas en effet la destruction des plus aptes, des jeunes, des forts, des courageux et, parallèlement, la conservation parfaite des déchets des nations qui sont le résultat immédiat des guerres? Celles-ci font non pas une sélection naturelle, mais une sélection à l'envers, une sélection contre nature. Les « savants » allemands sont donc mal venus à prétendre raisonner scientifiquement à cet égard, et rien ne permet de solidariser la science avec leurs sophismes sauvages.

Quant aux moyens de destruction perfectionnés que la science a mis entre les mains des chevaliers de la « Kultur », il ne faut pas trop les maudire car ils nous donnent, de l'autre côté de la barricade, les moyens de défendre la cause de l'idéal. Ce sont eux précisément qui nous permettront finalement de dominer, si nous savons vouloir, et puisque les ressources matérielles des Alliés dépassent de beaucoup celles de l'ennemi.

Conclure du perfectionnement des armements modernes pour ou contre la science, c'est un peu comme si on déclarait que le sabre de M. Prudhomme fut l'ennemi de la Constitution. C'était vrai quand il servait à la combattre, faux quand il la défendait.

La vérité, c'est qu'il est puéril et, en ce moment malfaisant de ranimer de vieilles polémiques d'amphithéâtre pendant que les soldats se battent. La science n'est ni morale, ni immorale ; on l'a démontré cent fois, et nul ne l'a fait mieux qu'Henri Poincaré, avec son lumineux génie ; elle ne l'est ni plus, ni moins que la musique par exemple. La morale ne repose pas sur des systèmes ; et la preuve, c'est qu'il y a en ce moment beaucoup de systèmes et qu'il n'y a que très peu de morale...

Laissons à ceux qui se battent la paix du cœur, à défaut de l'autre. Que celui qui porte dans son âme un idéal religieux, que celui qui porte l'amour ardent de la science, que celui plus heureux qu'illumine l'une et l'autre de ces torches intérieures, que chacun d'eux puisse croire, sans l'angoisse du doute, qu'en se battant pour la France, il se bat aussi pour l'étoile

idéale qui guide ses pensées. Cela sera vrai pour tous, quelles que soient nos conceptions diverses, si cette guerre fait fleurir, entre les Français, cette chose divine que l'insolente Allemagne prétend supprimer parmi les nations : l'harmonie des contrastes, la tolérance, la liberté de n'être point cristallisés tous dans les mêmes formes.

CHAPITRE IV

UN PEU DE TACTIQUE

Est-ce à cause du soleil qui, pour la première fois depuis longtemps, vient égayer d'un pâle sourire ce mélancolique pays des marches de l'Est, cette Woëvre où nous guerroyons maintenant? Je ne sais, mais ce matin, après le bon débarbouillage dans le seau de toile réglementaire qui me sert à la fois de cabinet de toilette et de citerne, je me sens plus léger, plus alerte que jamais. J'ai eu pourtant en dormant un cauchemar horrible, et heureusement très rare : j'ai rêvé qu'il y avait la guerre et qu'un fou couronné, persuadé par quelques magisters à lunettes, voulait, par le moyen de quelques millions de valets de boucherie, enchaîner la libre et douce France, la France ailée, à son char pesant et grossier. De ce rêve affreux mon somme fut tout bouleversé et aussi la paille où

nuitamment je gis. C'est étrange comme, dans le rêve, notre sensibilité s'hyperesthésie ; il semble que nous nous y retrouvions tels qu'au temps où, jeunets et la besace pleine d'illusions, la rude réalité n'avait pas encore crispé nos nerfs trop tendres et mis autour de nos cœurs cette peau épaisse que forment en se cicatrisant les plaies.

Donc, j'ai rêvé de cette chose atroce, la guerre, et le réveil me fut doux, car si par lui l'abominable vision devient la réalité, il a du même coup renoué la chaîne de cet entraînement, de cette adaptation progressive qui ont depuis quelques mois virilisé nos âmes. Tout n'est qu'accoutumance. Le sifflement du premier coup de fusil, le tonnerre du premier obus et ce bruit de galop que font, en bondissant vers vous, les éclats coupants ; le premier blessé, l'attitude alanguie du premier cadavre enjambé, tout cela a fait battre trop fort, naguère, le sang dans nos tempes, pour que nous ne soyons pas un peu blasés sur le défilé quotidien des mêmes sensations. C'est tant mieux, car toute l'énergie qui se concentre en sensations est perdue pour l'action.

La sagesse des nations, — s'il est permis de parler d'une chose aussi hypothétique, — dit que l'habitude est une seconde nature; quand je compare ma sensibilité d'antan, celle du rêve, à l'âme de « dur à cuire » que nous ont faite ces quelques mois, je croirais plutôt, renversant les termes, que la nature n'est qu'une longue habitude. C'est d'ailleurs ce que, sous une autre forme, nous enseignaient les philosophes transformistes, au temps préhistorique où il y avait encore des philosophes transformistes, car aujourd'hui il n'y a plus que des guerriers.

Telles sont les réflexions que fait ma tête en plongeant dans le seau de toile où, par un suprême raffinement de confort, l'eau claire sert aussi de miroir.

Et puis il fait si beau ce matin; le bleu du ciel est si délicat, il nous invite si joliment aux flâneries de la pensée! Il y a bien là-haut, au-dessus de notre cantonnement, un de nos avions qui froufroute, réglant le tir d'une batterie, mais il a l'air d'une libellule printanière et les petits nuages pommelés des obus fusants allemands l'enguirlandent d'une couronne d'œillets blancs, tout à fait dans le style

Louis XVI. Sont-ce bien des coups de canon qui martèlent nos oreilles, ou les éclatements joyeux de je ne sais quelles gigantesques bouteilles de champagne, sablées là-bas, dans les bois, pour saluer le neuf printemps? Déjà dans les sillons, que soulèvent par place ces légers monticules que font les pauvres soldats enterrés trop vite, les blés naissants montrent leurs petits bouts de nez verts. C'est le premier beau jour, un de ces jours de guerre et de soleil où l'on se demande si la vie est belle et chantante, ou si elle n'est rien que le cadre artistement sculpté de la plus morne désespérance. Que sortira-t-il finalement de ce sombre creuset de mort où tant de sublime jaillit de tant d'atroces choses?

Ce sont de grandes questions. Mais il n'est pas l'heure d'en disputer. Aussi bien les « intellectuels » teutons, avec leur façon de mettre le crime en théorèmes, nous ont presque dégoûtés de l'art de raisonner. Mieux vaut, pour garder sa santé morale, suivre sans réfléchir le simple sillon du devoir. Candide avait raison : travaillons sans raisonner. On reprendra plus tard les discussions sur la nature des choses..., et on continuera de n'en rien sortir.

L'avouerai-je d'ailleurs? Nous sommes quelques-uns qu'anémiait le train-train byzantin de la vie trop facile. A force de réfléchir, on ne vivait plus; à force de couper des cheveux en quatre, on finissait par n'en plus avoir; à force de se délecter dans les raffinements de l'élite mondaine, qui n'est pas l'élite morale, on oubliait tous les trésors d'abnégation simple, de dévouement naïf, de bonté, de courage que recèlent les hommes du peuple de chez nous. C'est un bonheur pour nous d'avoir frotté nos scepticismes gouailleurs à leur foi dans ces mots dont il faudra bien, un jour, faire des choses : liberté, justice; ce nous est un bonheur d'avoir mêlé nos neurasthénies à leurs belles santés candides, d'avoir lâché nos bouquins et nos petites intrigues sournoises pour le plein air et l'action qui détendent les cerveaux à mesure qu'ils tendent les muscles. Nous y avons retrouvé le bon sommeil, cette grâce divine, la digestion paisible et la bonne humeur, cette bonne digestion du cerveau.

Il y a bien le frôlement du danger; mais il nous est cher et voluptueux. Par lui la vie a repris sa valeur, puisqu'enfin nous avons

trouvé quelque chose qui soit digne qu'on en meure. D'ailleurs, mon petit détachement et moi, nous avons eu jusqu'ici la chance de nous tirer indemnes d'une besogne assez dure : Quelques balles perdues dans nos manteaux, quelques contusions, quelques fonds de culotte, d'ailleurs fort usagés, enlevés par des éclats d'obus, c'est tout ce qu'il nous en a coûté jusqu'ici, et chacun est convaincu que cela durera. La vie a bien plus d'allégresse quand on a le sentiment de sa fragilité ; c'est comme un tableau de Vinci dont la lumière ne vaut que par le fond sombre qui la rehausse, ou comme une légère mélodie qui perdrait sa tendresse sans les graves accords de l'accompagnement. *Vive ut cras moriturus.*

*
* *

Si je devais résumer d'un mot le caractère de cette guerre, je dirais qu'elle est *une partie de cache-cache*. Tout le long de l'étroite ligne de tranchées qui court de la mer du Nord à la Suisse, et qui sépare, comme un mince trait de couteau, ce que nous aimons de ce qui nous fait

horreur, les adversaires sont si rapprochés et leurs engins sont d'une telle précision qu'il n'y aurait plus depuis longtemps ni armée française, ni allemande, si les uns savaient exactement où sont les autres, où sont leurs canons, leurs cantonnements, où et à quelle heure passent leurs convois de ravitaillement. Si le combat n'a pas encore fini faute de combattants, c'est que ceux-ci ont admirablement appris l'art de jouer à cache-cache.

Les essentiels problèmes que l'on se pose de l'un et de l'autre côté de la barricade dans cette interminable guerre d'affût sont donc les suivants : Comment bien dissimuler notre infanterie, tout en sachant où est celle des autres ? Comment bien dissimuler notre artillerie, tout en repérant l'artillerie adverse ? En un mot, comment avoir pour notre tir de bons objectifs en évitant d'en fournir au tir ennemi ?

Le premier problème à résoudre a été celui du costume et des insignes. On l'avait un peu négligé avant la guerre et au début de celle-ci, lorsqu'on imaginait encore, hypnotisé par les souvenirs napoléoniens, qu'elle aurait le carac-

tère d'une lutte franche en terrain découvert, où l'on combattrait les yeux dans les yeux, le drapeau déployé, les galons et les cuivres étincelant au soleil. Il y avait bien eu, assurément, une certaine guerre anglo-boer dans laquelle nos amis anglais avaient reconnu, pour éviter de trop sanglants sacrifices, la nécessité d'une tenue couleur de terre ; il y avait eu aussi une certaine guerre russo-japonaise dont les enseignements à cet égard avaient été tels que l'armée allemande, elle aussi, avait adopté le kaki, ou plutôt un certain gris verdâtre, pour sa tenue de campagne. Chez nous malheureusement, les choses n'avaient pas été aussi vite. On sait ce qu'il nous en a coûté au début de la campagne, et comment notre corps d'officiers en particulier, dont les galons étincelants formaient une cible pour les bons tireurs ennemis, a été cruellement décimé d'abord, à cause de notre répugnance à abandonner cette chose qui jadis poétisait la guerre de je ne sais quelle flamme chevaleresque : le panache.

Mais aujourd'hui à cet égard, nous ne le cédons guère à nos ennemis ; le gris bleuté de nos fantassins a beaucoup moins de visibilité

que leurs anciennes couleurs trop franches. Pourtant on aurait pu sans doute faire mieux encore comme nous le verrons plus loin. Mais il ne faut pas être trop exigeant, d'autant que, dans l'actuelle guerre de tranchée où l'on se trouve nez à nez, l'uniforme le plus « couleur de terre » ne peut pas rester invisible et qu'en somme la seule ressource est réellement de se cacher, de s'abriter, art dans lequel nous sommes en passe d'exceller. Quant aux gradés, ils se sont vite adaptés à ne plus avoir les bras annelés de larges bracelets d'or ou d'argent ; ils ont adopté la capote des hommes, leur fusil, leurs sacs ; les petits bouts de galons que l'on avait tolérés dans une période transitoire, et qu'une petite lucarne découpée dans le couvre-képi laissait apercevoir, étaient encore des repères suffisants pour les Boches « tireurs d'officiers » ; aujourd'hui, ils ont eux-mêmes suivi la loi inexorable du défilement. L'autorité des officiers sur leurs hommes n'en a nullement été diminuée, et le contact des uns et des autres est, dans une compagnie ou un bataillon, assez continu pour que chacun sache à qui il a affaire. A-t-on jamais vu d'ail-

leurs que, dans une usine, les contremaîtres ou ingénieurs aient besoin d'insignes spéciaux sur leur veston pour être respectés ?

Je sais bien qu'il y a la question de l'appellation, qui, dans ces conditions nouvelles, cause quelques quiproquos. « Dans le civil », en appelant son interlocuteur « monsieur » comme on fait dans l'armée anglaise, on ne risque pas de se tromper. J'ai vu, au contraire, des soldats très embarrassés en présence d'officiers inconnus d'eux, et dont rien n'indiquait le grade : tantôt ils appelaient « mon colonel » un capitaine, tantôt ils appelaient « mon capitaine » un colonel. L'officier était flatté d'être rajeuni, dans le second cas, et pourvu d'un avancement exceptionnel dans le premier. De toute façon, il souriait, et le mal n'était pas grand. Rien ne fait plus de plaisir à une jeune fille que d'être appelée « madame », à une jeune femme que d'être appelée « mademoiselle ».

Pour les artilleurs, le problème est plus complexe ; il faut qu'ils dissimulent non seulement eux-mêmes, mais aussi leurs canons, leurs caissons, leurs chevaux. Pour les canons, il semble, *a priori*, qu'on pourrait se borner à les

défiler, c'est-à-dire à les placer au revers d'une pente ou à l'abri d'un rideau d'arbres, ou d'un pli de terrain qui les masque à la vue de l'ennemi. Lorsqu'un canon tire, la flamme qui fleurit de ses pétales rouges la gueule de la pièce a parfois plusieurs mètres de long (on le remarque surtout la nuit) ; il faut donc défiler non seulement le canon, mais ses « lueurs », comme on dit dans le patois propre aux artilleurs, c'est-à-dire placer la pièce suffisamment bas derrière le masque, pour que celui-ci cache également la flamme.

Tout cela empêche les pièces d'être vues directement des lignes ennemies ; mais cela ne les met pas à l'abri des divers procédés qu'emploie l'adversaire pour venir inspecter d'en haut notre terrain, et qui sont l'aéroplane, le ballon captif, le drachen-ballon. Or, qu'arrivera-t-il si la position de notre batterie est connue de l'ennemi, et s'il peut la situer exactement sur la carte ? Immédiatement ses canons ouvriront le feu sur elle, et la détruiront avec son personnel. Si elle n'est pas mise dès l'abord hors d'état de nuire, elle devra précipitamment changer sa position, ce qui est

toujours délicat et fait perdre non seulement du temps, mais le bénéfice de ses réglages de tir antérieurs et des abris qu'elle s'était construits.

*
* *

Il importe donc essentiellement que notre batterie soit invisible aux aviateurs ennemis. Pour cela, on emploie toutes sortes de stratagèmes : tout d'abord, lorsque c'est possible, on la place en plein bois en ayant soin de ne pas couper les arbres et les buissons dans son voisinage immédiat ; ou bien, comme c'est le cas général, si la batterie doit être placée dans un terrain dénudé, on recouvre les canons et les caissons de branches d'arbres et de feuillages, qui, vus à quelques centaines de mètres de haut, les font ressembler à d'inoffensifs buissons.

On recouvre aussi les roues de toile couleur de terre, pour augmenter l'illusion.

Nous avons même vu beaucoup mieux, et un grand nombre de nos gros canons sont aujourd'hui camouflés avec un art étonnant : nous avons en particulier des 155 longs[1], que

[1] Je rappelle à ceux de mes lecteurs qui seraient peu ver-

Guirand de Scevola, aujourd'hui « peintre en canons », a couverts du haut en bas, pièce et affût, de longues arabesques verdâtres et jaunâtres, si ingénieusement combinées, qu'à une très petite distance, ils sont pour ainsi dire invisibles et se fondent dans le terrain environnant. Ces 155, tachetés d'ocre et de vert, lorsqu'ils sont perchés sur leurs quatre grosses roues, d'où leur gueule émerge, immobile et béante, ressemblent à d'énormes grenouilles. Mais il ne faut pas avoir le tympan trop sensible pour savourer leur coassement.

Au début, d'ailleurs, ce camouflage des canons a, dans des cas heureusement rares, produit un résultat exactement opposé à celui qu'on recherchait. Les « bobosses », je veux dire les fantassins, du voisinage, attirés, avec leur naturelle insouciance, par ces apparitions imprévues et baroques, faisaient autour des grenouillesques 155 des attroupements prolongés, où chacun y allait de sa réflexion amusante, si bien qu'une ou deux fois, des canons camouflés

sés dans l'artillerie que les nombres par lesquels on désigne les divers canons expriment en millimètres le diamètre intérieur de la bouche à feu, c'est-à-dire celui du projectile.

signalés à l'attention boche par ces attroupements insolites furent abondamment crapouillotés. Aujourd'hui, heureusement, tout est rentré dans l'ordre, et on ne s'étonne plus des canons peinturlurés d'arabesques.

Si, malgré tout cela, les artilleurs circulaient et stationnaient autour des canons, quelque invisibles que soient ceux-ci, il est clair qu'ils seraient signalés, par la présence de leurs servants, aux avions qui périodiquement les survolent ; car ce que les avions remarquent surtout, ce sont les objets en mouvement, ou ceux près desquels il y a un mouvement. Lors donc qu'un avion ennemi est signalé à l'horizon, on prend généralement la précaution de cesser immédiatement le feu des canons (sauf lorsqu'il s'agit d'une de ces pièces spéciales contre avions et que l'on place dans des situations particulières) ; puis les canonniers se précipitent, pour s'y dissimuler, dans les abris qu'ils se sont creusés en terre près de chaque pièce, et qui leur servent aussi de refuge en cas de bombardement trop intense.

Je sais une batterie de 75 dans la Woëvre, qui est depuis cinq mois et demi au même emplace-

ment, tout près des tranchées boches, en plein champ, pièces et caissons recouverts de simples bâches grises, et qui, malgré cela, n'a jamais été découverte par les reconnaissances journalières des avions boches. Ce résultat a été obtenu grâce à la précaution suivante : dès que l'observateur de la batterie, situé en avant, signale un avion ennemi en vue, on hisse immédiatement le « sémaphore ». C'est un signal formé par deux cercles de tonneaux assemblés orthogonalement, je veux dire à angle droit, et qu'on élève par le moyen d'une corde et d'une poulie au sommet d'une perche. A ce signal, c'est un plaisir de voir avec quelle prestesse les canonniers, abandonnant leur occupation, quelle qu'elle soit, — car le capitaine ne badine pas sur ce chapitre, — se précipitent comme des lapins au fond de leurs terriers. Seuls restent à la surface du sol les observateurs d'avion, qui surveillent les mouvements de l'oiseau d'outre-Rhin et règlent sur lui, par le moyen d'un minuscule téléphone, le tir de la pièce spéciale placée à quelque distance dans le bois.

Cet observateur est vêtu d'une immense blouse « couleur du temps » et d'une cagoule

pointue rabattue sur son visage et que trouent deux toutes petites lucarnes pour les regards. A dix pas, cela ressemble beaucoup plus à un tronc d'arbre ou à une motte de gazon qu'à un brillant officier d'artillerie.

Mais si lourdauds que soient les Boches, et bien qu'ils ne voient pas communément nos batteries ainsi dissimulées et maquillées, ils soupçonnent bien que nous en avons quelques-unes, d'autant qu'à cet égard nos obus se chargent de leur ouvrir souvent la mémoire et même la tête. Pour donner une satisfaction à leur curiosité et leur fournir aussi quelque bel objectif, destiné à assurer l'écoulement à leurs munitions et quelques croix de fer à leurs hauptmanns d'artillerie, nous avons donc dissimulé... à demi, de place en place, de fausses batteries. Ce sont généralement des 75 ; à dix mètres on se méprendrait sur leurs canons de bois peints en gris bleu, d'autant qu'on s'arrange pour dissimuler... toujours à demi, dans le voisinage quelques faux artilleurs qui doivent assurément être végétariens car leur ventre est bourré de paille. De la sorte, quand nos vraies pièces deviennent trop agaçantes pour les nerfs,

pourtant bien lymphatiques, de messieurs les Allemands, ce sont les fausses batteries qui « écopent ». Je m'excuse d'employer aussi souvent ici des expressions un peu populaires; mais le langage du soldat est une des joies de ceux qui font présentement la guerre et, une des seules qu'on puisse faire partager aux aimables lecteurs qui, dans un confortable fauteuil sous la lampe familiale, et pour faire venir le sommeil, lisent ces lignes en buvant une lénitive tisane.

Donc nous avons des fausses batteries qui dans le combat d'artillerie ont le même rôle que dans l'amour le délicieux « chandelier » de Musset. Elles attirent et distraient par cela même l'attention de ceux qu'il faut occuper. Hélas! que j'en ai vu démolir de ces canons pour rire, innocentes victimes de la *furor teutonicus*, palladiums bénis des vrais canons d'acier. Mais après un bref passage à l'atelier, leurs pauvres gueules de bois, si vite démolies et si vite remises d'aplomb, étaient prêtes à resservir en d'autres lieux pour de nouveaux exploits.

*
* *

Reste le chapitre des chevaux, et de tous ces accessoires de batteries : avant-trains, caissons de ravitaillement, voitures d'approvisionnements, forge, etc., qui constituent ce qu'on appelle « l'échelon ». Généralement et dans la guerre de stationnement que nous faisons depuis huit mois, les pièces ne se déplacent que rarement ; il n'y a donc pas d'intérêt à ce que les « échelons » restent dans leur voisinage immédiat, d'autant que ceux-ci, étant trop près de l'ennemi, non seulement courraient inutilement plus de danger, mais risqueraient de faire repérer les pièces elles-mêmes. Les chevaux, avant-trains et caissons sont donc placés à quelque distance en arrière des batteries. Le plus simple serait de les installer dans les villages et hameaux, où les maisons, granges et locaux abandonnés ne manquent pas.

On n'adopte cependant que rarement cette solution : tous les villages et lieux habités sont en effet indiqués sur les cartes dont l'ennemi est abondamment pourvu, et il ne manque pas de les bombarder copieusement de temps en temps lorsqu'ils sont à portée de ses pièces. Comme les « échelons », s'ils étaient reculés hors de

cette portée, qui est d'une douzaine de kilomètres en moyenne, seraient beaucoup trop éloignés des batteries pour pouvoir assurer leur service, on a trouvé une solution qui leur donne le maximum de sécurité : on fabrique à proximité des bourgs, mais pas trop près de ceux-ci, des villages artificiels, faits de huttes champêtres au-dessus du sol et de trous ingénieux au-dessous, et c'est là qu'hommes et chevaux s'installent.

Rien de plus amusant et de plus pittoresque que ces « villages nègres » semés artistement tout le long de la ligne de bataille. Les vieux arbres de nos bois, dont la chair saignante a servi à les édifier, contribuent là à leur manière à la défense du sol nourricier. En Lorraine surtout et dans les Vosges où le sapin est abondant, les huttes de ces villes improvisées sont agréables à l'œil et propices au bon sommeil : les branches des sapins, aux sombres aiguillettes, soigneusement entrelacées le long des troncs qui forment la charpente robuste de l'édifice, y font des murs et des toits toujours verts où la lumière miroite et qui protègent très suffisamment des intempéries hommes, chevaux et ma-

tériel. Il y a comme cela, dans les landes mélancoliques de la Woëvre, des villages de verdure si primitifs et si étranges qu'on se croirait, en les voyant, transporté dans je ne sais quelle région mystérieuse de l'Afrique.

On me dira que les Allemands peuvent bombarder et détruire, pour le grand dam des occupants, aussi bien et mieux encore ces frêles abris, que les rudes bâtisses en pierre des villages.

C'est vrai, mais si les Allemands savent où sont ceux-ci et ignorent, où se trouvent ceux-là, il ne leur reste que la ressource de taper au hasard systématiquement sur toute la contrée, de faire comme on dit des « tirs sur zone ». Mais comme les projectiles les plus efficaces n'ont d'effet utile que sur un petit nombre de mètres carrés, c'est un sport qui revient très cher en munitions, si cher même qu'on ne s'y livre que rarement, car le nombre des projectiles nécessaires pour arriver à tuer ainsi un seul homme devient énorme. Et maintenant que les matières premières se font rares, nos bons Teutons n'aiment pas à jeter leur poudre aux moineaux.

C'est pour le même motif que les ravitaillements en munitions et les déplacements des batteries se font généralement, à proximité de la ligne du feu, par des chemins de fortune plutôt que par les routes indiquées sur la carte.

En somme, l'expérience de cette guerre a prouvé qu'il vaut mieux être non repéré et sans protection qu'abrité et repéré. C'est pourquoi, pour habiller le soldat, on préfère aujourd'hui aux cuirasses les plus étincelantes, un mince morceau de drap de couleur neutre : les cuirasses sont meilleures protectrices, mais plus visibles. Mais comme dans la lutte de la balle et de l'armure, de l'obus et de l'abri, du canon et de la cuirasse, c'est toujours ceux-ci qui sont finalement battus par ceux-là, étant donné la puissance et la précision des projectiles modernes, entre deux maux il a bien fallu choisir le moindre. Être exposé sans protection au feu d'un ennemi qui ne vous a pas repéré est aujourd'hui cent fois moins dangereux que de subir sous les meilleurs abris un feu qui sait où il va. Cela est une conséquence non seulement de ce que nous avons déjà exposé, mais aussi de l'énorme étendue des fronts de combat

dans cette guerre, étendue telle que la probabilité pour qu'un tir sur zone soit efficace est toujours très faible.

S'il m'est permis de considérer un instant un sujet connexe et dans lequel mon incompétence a, d'ailleurs, pour seules lumières celles que le simple bon sens, dénué d'apriorisme doctrinal, projette sur les choses, il semble que la guerre navale soit, elle aussi, devenue, et pour les mêmes raisons, une partie de cache-cache : là, comme sur terre, celui des deux adversaires qui, même moins bien armé et protégé, a sur l'autre l'avantage de connaître ses objectifs, l'emporte forcément. De là provient sans doute l'importance naguère inconcevable qu'ont prise les sous-marins ; de là provient que par eux, l'Allemagne empêche les puissants mastodontes qui lui sont opposés d'être véritablement et dans le sens complet du mot « maîtres de la mer ».

Ces considérations s'appliquent encore avec beaucoup plus de force aux places fortes et à la guerre de siège. Si quatre grandes places de guerre, Liège, Namur, Maubeuge, Anvers et un assez grand nombre de forts d'arrêt de moindre

importance ont succombé en peu de jours sous les coups de l'artillerie allemande, proclamant la faillite complète de la fortification permanente, la raison est simple : leurs pièces de canon étaient immobilisées dans des ouvrages fixes, auxquels elles étaient presque rivées, d'avance soigneusement repérés, indiqués sur toutes les cartes ; l'assiégeant savait sur quoi il devait tirer ; l'assiégé non, étant donné surtout la facilité de déplacement et de défilement, et le tir rapide des pièces lourdes de campagne allemandes.

Dans ces conditions, le résultat n'était pas douteux : dans la lutte de deux batteries dont l'une est repérée et l'autre non, c'est la première qui doit, en moyenne, fatalement être réduite au silence, même si elle est beaucoup plus puissante que l'autre, même si elle est protégée par d'épais cuirassements, et l'autre non.

On a si bien compris maintenant ces enseignements de la guerre actuelle, que la plupart des ouvrages de nos grandes places fortes sont aujourd'hui démunis de leurs canons qui ont été transportés tout autour en rase campagne. Et ce n'est pas un des moindres paradoxes de

cette guerre, de voir aujourd'hui, dans telle de nos formidables citadelles de l'Est, les forts les plus solidement bétonnés, vides de leurs grosses pièces qui, à quelques kilomètres de là, accroupies en plein champ, sous la protection si frêle et pourtant plus efficace de quelques minces branchages, attendent, en bâillant silencieusement de toute leur gueule d'acier, la venue problématique de l'ennemi.

En résumé, que l'on considère la guerre en rase campagne, la guerre navale, les places fortes, on voit que j'étais sans doute fondé à dire que la guerre actuelle est surtout *une partie de cache-cache*, ou pour employer une expression un peu plus adaptée à la balistique, un *problème de repérage*. Je dirai quelque jour les divers moyens qui sont employés d'un côté et de l'autre de la barricade pour attaquer, suivant les cas, ce problème. Le moment n'est pas encore venu d'en parler, et mes lecteurs voudront pardonner, j'espère, à l'humble canonnier que je suis, d'avoir osé toucher en passant à ces questions de haute envergure. Mais, dans l'art de la guerre, comme dans la science, il est bon de s'élever de temps en temps des petites

contingences particulières à quelques vues générales. Cela aide à classer les idées et fournit un cadre solide où les impressions de chaque jour épinglent plus facilement leurs fleurs aux mille couleurs.

Le repérage des batteries ! Il m'a valu quelques aventures singulières qui, dans ce temps où l'imprévu est banal, trouvent moyen d'être tout à fait romanesques, à propos d'une certaine invention que j'ai réalisée et qui est aujourd'hui appliquée dans les armées alliées... et ailleurs.

Le moment n'est pas encore venu de faire ce récit. Il tiendra à la fois d'un conte de Voltaire et d'un roman de Jules Verne, avec, hélas ! le talent en moins. Mais il aura l'avantage d'avoir été vécu. S'il est un peu tard alors pour en dégager des redressements utiles, il fournira du moins matière à quelques-unes de ces réflexions philosophiques dont les ironistes apprécient la saveur...

CHAPITRE V

PARMI LES BATTERIES

Le colonel N..., sous les ordres de qui j'ai eu l'honneur de servir comme agent de liaison pendant un temps trop court à mon gré, m'a donné tout à l'heure l'ordre de faire seller les chevaux. Nous devons aller faire une reconnaissance et la journée sera bien remplie.

Ce colonel[1] est le type le plus accompli du « chef » que j'aie rencontré dans cette guerre, du « chef » tout court, mais surtout du « chef français » en qui les qualités militaires et viriles se teintent harmonieusement d'huma-

[1] Je n'ai rien voulu changer à ce portrait de celui qui devait peu après être le général Nivelle, commandant l'armée de Verdun, puis Généralissime. Ces lignes ont été écrites alors qu'on ne prévoyait pas la carrière magnifique qui allait être ouverte à son talent et par son talent. C'est une de mes fiertés d'avoir senti obscurément dès lors tout ce que mon chef recélait de grand et d'utile dans son cerveau et dans son cœur.

nisme. Grand, solide, cavalier intrépide, silencieux, avec une belle tête noble et grave, d'un sang-froid et d'un calme étonnant, sous la mitraille, il s'est couvert de gloire à la bataille de la Marne. Il est adoré de tout le régiment, ne laissant à personne le soin de faire les reconnaissances, d'aller juger des effets du tir dans les tranchées de première ligne, toujours en route dans les batteries, ce qui rend pour moi particulièrement intéressantes et animées mes fonctions auprès de lui. Ses hommes savent tous qu'il n'est pas un d'eux qui, autant que lui, s'expose (il ne le permettrait pas) ; les officiers le vénèrent, car plus qu'eux tous, il « connaît son artillerie » et le prouve. Il a sur toutes choses des idées aussi justes qu'originales. Par exemple, il professe, contrairement à l'opinion courante sur le front, que jamais autant qu'en temps de guerre les marques extérieures de respect ne sont indispensables des hommes au chef, car c'est l'heure où, bien plus que dans le paisible formalisme de la vie de garnison, le chef a besoin de tout son prestige sur ceux qu'il commande. Aussi, il exige rigoureusement et partout le salut et c'est plaisir de voir avec quel

entrain chacun, sachant qu'il y tient, fait claquer, quand il passe, les talons prestement réunis, pour se mettre au garde-à-vous et renvoyer, d'un geste vif, la main de la visière au passepoil du pantalon. Il y a du vrai dans cette théorie, et il n'est pas douteux que les marques extérieures du respect entretiennent le respect lui-même, surtout lorsqu'il est mérité. C'est un peu comme dans la religion dont je ne sais plus qui disait très justement : « Pratiquez d'abord, la foi viendra toute seule. »

Nous voici partis au grand trot de la ferme qui, présentement, est notre « palace », le colonel, le trompette qui tiendra nos chevaux tout à l'heure, et moi. Nous allons d'abord au 2e groupe, qui est installé en arrière d'un plateau dont le bord, couronné d'un petit bois de sapins, tombe à pic sur l'Aisne. Nous laissons nos chevaux au bas de la côte et traversons les batteries ; il y a là des 75 au milieu, sur la droite une batterie de 90, sur la gauche des 95 Ces deux dernières batteries ont été récemment constituées avec des pièces prises dans les arsenaux.

Le 90 était notre pièce de campagne avant le

75 ; il n'a pas, comme celui-ci, un délicat appareil de pointage optique ; il n'a pas non plus de frein, et c'est la pièce tout entière qui recule sur les roues à chaque coup. Il faut chaque fois la remettre en place, repointer sur un arbre ou un objet quelconque placé à petite distance et qui sert de « point de repérage. » Les pointeurs en effet dans ce cas particulier, et en général dans cette guerre, ne voient pas le point sur lequel ils tirent, sinon la pièce serait visible par réciprocité.

C'est d'un observatoire placé très en avant de la batterie (nous irons y faire un tour dans un instant) qu'on règle par téléphone le tir de celle-ci et qu'on donne à chaque pièce la hausse et l'orientation convenables. Une fois ce réglage achevé, le pointeur s'assure que la direction du canon fait un certain angle avec celle d'un objet déterminé, placé dans le voisinage, et qu'on appelle « point de repérage ». Il n'a plus, lorsque la pièce a été déplacée par le recul, qu'à rétablir cet angle, pour être assuré qu'elle est de nouveau en bonne position. Les autres servants remettent ainsi, sur les indications du pointeur, la pièce en place au moyen de

leviers de bois qu'ils placent dans les roues du canon. Ce qui prouve qu'en artillerie, sinon ailleurs, il est quelquefois bon de mettre des bâtons dans les roues...

De plus, dans le 75 on introduit du même coup, sous forme d'une cartouche, l'obus et la charge de poudre destinée à le propulser, et qui se trouve dans une douille fixée à la base de l'obus. En un mot, dans le 75, le projectile et la charge sont réunis dans une cartouche comme dans le fusil. Au contraire, dans le 90, on introduit séparément et successivement l'obus, puis la charge de poudre qui est dans une gargousse. Pour ces divers motifs, et quelques autres encore qu'il serait trop long d'expliquer ici, la rapidité de tir du 90 est bien moindre que celle du 75 et il ne peut guère tirer qu'un coup par minute, environ vingt fois moins que le 75. Mais ce fait, qui dans une bataille ardente et brève comme celle de la Marne, pouvait avoir de l'importance, en a moins dans la forme qu'a prise ensuite la guerre : car il est rare, — sauf en cas d'attaques, — qu'actuellement les 75 eux-mêmes aient à tirer plus d'un coup par minute. Depuis des mois en effet que dure cette

guerre stagnante, il n'est pas de stock et de fabrication de munitions qui résisterait à un taux même égal à celui-là. Il y a en effet 1 440 minutes par jour ; multiplions par des milliers de pièces de canon, et nous aurons le chiffre formidable d'obus que représenterait cette consommation journalière d'un obus par pièce et par minute. En fait dans les récentes offensives, à Verdun, sur la Somme, on a jeté sur l'ennemi des centaines de mille obus par jour. Mais ces consommations colossales étaient étroitement localisées.

Étant donné donc que, par la force des choses, et dans tous les autres cas, on emploie actuellement peu le tir rapide, d'autant moins indispensable que les objectifs restent immobiles ou ne se déplacent guère, notre bon vieux canon de 90 s'est trouvé rendre en un sens presque autant de services que le 75. C'est pourquoi on s'est empressé de constituer partout des batteries avec cette pièce qu'on croyait reléguée à jamais dans ces « Invalides » des canons, les arsenaux. Le 90 est même, à un point de vue, supérieur au 75 : il envoie des projectiles plus gros, contenant une plus grande

quantité d'explosifs, et dont les ravages sont par conséquent, toutes choses égales d'ailleurs, plus considérables. Les projectiles actuels du 90 sont en effet, à la dimension près, identiques à ceux du 75.

Tout ce que nous venons de dire du 90 s'applique également au canon de 95 qui est une pièce analogue, au 120 et à son grand frère le 155.

*
* *

Ces batteries de calibres différents, alignées au bord du plateau, sont d'un curieux effet sous les branchages qui couronnent chaque canon et chaque caisson, comme pour préserver d'une voilette verte leur incognito. Derrière chaque pièce les hommes ont creusé des abris, ma foi fort confortables, où ils se blottissent en cas de pluie, de vraie pluie ou de pluie de marmites. Celles-ci tombent de temps en temps, car, depuis des mois que ces batteries sont là, les Boches n'ont pas manqué de les arroser quelquefois et inconsciemment par leurs tirs systématiques sur zones. Le plateau est donc tout criblé de trous d'obus, larges et coniques et qui

le font ressembler à une gigantesque passoire. Les hommes ont d'ailleurs une amusante façon de marquer leur mépris des obus teutons : ils se servent de ces trous, comment dirais-je ?... comme de feuillées.

Derrière chaque pièce, les « canards », pardon... les canonniers ont fait une sorte de petit jardin où poussent quelques fleurs printanières et dont les plates-bandes sont bordées, en guise de cailloux, par des éclats d'obus et de fusées. Comme naturellement chaque pièce veut avoir un jardin plus joli que les autres, il en est résulté toutes sortes de trouvailles ingénieuses et pittoresques. Il faut bien passer le temps un brin.

Entre la deuxième et la troisième pièce de la batterie de 75, exactement entre les roues, les hommes ont fait un petit cimetière, modestes tertres de terre grasse, fleurs jolies, débris de mitraille, où sont couchés les camarades tombés depuis que la batterie est là. Une seule croix de bois pour tous, avec les noms gravés au crayon à encre, et de la place blanche pour ceux qui tomberont encore.

Je ne sais rien de plus touchant que ce petit

cimetière serré entre les deux canons qui, immobiles depuis des semaines le gardent. Parfois, comme deux dogues gris, ils grondent soudain et font sentir leurs morsures lointaines à ces hommes au rauque langage qui sont encore là-bas de l'autre côté de l'Aisne, et qui voudraient voler aux morts la terre aimée de leur repos. Je m'imagine que les braves petits canonniers qui dorment là doivent frémir à chaque coup du bon monstre d'acier ; ils ne sont point morts tout à fait, puisque la vibration du canon qu'ils aimaient et servaient si bien, fait trembler à chaque coup leur pauvre corps.

Mais je n'ai point le temps de rêver aux méditatives leçons qui émanent de ce coin de terre si émouvant. Son inspection rapidement faite, le colonel m'emmène maintenant à l'observatoire du groupe. Cet observatoire est à quelques centaines de mètres en avant sur le bord d'un plateau qui surplombe la vallée de l'Aisne. Pour y accéder il nous faut traverser un petit bois, mais nous ne prenons point pour cela les chemins et les layons largement tracés dans la futaie ; si les avions qui survolent parfois ce coin voyaient en effet des hommes circulant dans

ces chemins, l'observatoire risquerait d'être repéré ; il faut que rien ne puisse enlever à l'ennemi l'illusion que ce petit bois est désert et inutilisé. Aussi est-ce par des sentiers zigzagants improvisés sous les branches qui nous fouettent, en plein fourré, que nous accédons à l'observatoire.

C'est étonnant comme le nombre des observatoires s'est multiplié depuis quelque temps sur le territoire, et surtout tout le long de cette mince ligne qu'on appelle le front, sur laquelle déferlent nos énergies et qui profile l'armure de la France ! Ce n'est point dû à un renouveau soudain des études astronomiques : ce ne sont point les étoiles qui en sont cause, mais des êtres qui n'ont, hélas ! pas grand'chose de céleste ni d'éthéré : messires les Boches ; car il y a observatoire et observatoire, comme il y a fagot et fagot, comme il y a vérité et affirmation germanique.

Donc il n'est point aujourd'hui de groupe d'artillerie, et généralement même de batterie, qui n'ait son observatoire d'où l'on règle, observe et dirige les coups La consigne y est la même que dans les temples à coupoles où naguère nous disions la messe aux étoiles : « Faire des

observations ou en recevoir. » D'autre part, les télescopes sont-ils autre chose que des canons idéalisés? Aussi la transition a-t-elle été toute naturelle et le voyage très rapide qui nous fit descendre soudain de Sirius sur ce coin de bonne terre franque, face aux Teutons. C'est que Sirius était vraiment un balcon si commode pour la contemplation du kaléidoscope terrestre que nous ne pouvions pas, sous peine de dégringoler avec lui, laisser de lourdes mains barbares saper par le bas la douce maison où s'accrochait ce balcon délicieux. Voilà pourquoi de si bon cœur nous sommes là.

Le poste d'observation lui-même est ici une minuscule clairière, qu'un rideau de broussaille, à travers lequel on voit tout l'horizon, masque à la vue de l'ennemi. Des lunettes et des télémètres juchés sur leurs trépieds de bois y allongent leurs cols métalliques. Les télémètres, rappelons le, sont d'ingénieux appareils d'optique qui permettent d'apprécier approximativement la distance d'un point donné de l'horizon. C'est avec eux qu'on sait dès l'abord quelle est à peu près la distance de l'objectif, c'est-à-dire la hausse qu'il faut donner au canon. Cela fait,

il ne reste plus qu'à régler exactement sur le point visé, ce qui, *lorsque celui ci est visible*, est réalisé facilement au moyen de la lunette, puisqu'on voit si les obus tombent trop près, trop loin, trop à droite ou trop à gauche. Les rectifications, ainsi transmises par téléphone, sont immédiatement faites à la batterie.

La cabine du téléphoniste est un simple trou creusé en plein sol, où l'on accède par des marches taillées dans la terre, recouvert de plusieurs couches de rotins entrelardés de glaise ; on y défie les éclats de tous les obus et la chute directe des marmites elles-mêmes, des petites, sinon des grosses.

Assis à la turque, par terre, le téléphoniste a l'air de s'y trouver très confortablement. A côté est creusé un autre trou pareillement abrité et qu'un écriteau de bois blanc soigneusement calligraphié de belle ronde dénomme un peu pompeusement « Villa Jolie. » C'est l'abri des officiers observateurs, où, nuit et jour, il y a toujours quelqu'un. Certes, sur le plancher de ce lieu de délices, plancher sans planches, il y a beaucoup plus de vers de terre que de tapis d'Orient ; certes, il suinte bien un peu d'eau le

long de l'humus du plafond, et l'éclairage n'y est point trop moderne : une simple bougie, fichée au sommet d'une bouteille ventrue que la stéarine fondue a veinée de minces lignes blanches et ondulées. Mais enfin, il y a une bonne couche de paille, où l'on peut, selon les heures, dormir en rêvant ou sans rêver, et rêver sans dormir ; une table, des caisses, sur lesquelles on peut s'asseoir ; des cartes, des livres... et même des livres d'artillerie ; j'ai aussi déniché dans un coin un jeu de poker, dont l'usure prouve qu'on l'a quelquefois désembusqué. Mais chut... En somme, c'est un lieu fort délectable.

Un instant dans cet observatoire de guerre dont les lunettes sont des canons et ont leur objectif à quelques kilomètres d'elles, je pense au vieil Observatoire de Paris, où j'ai passé tant de bonnes heures à travailler, à mes appareils, à mes travaux, aux secrets que j'aurais encore aimé arracher aux étoiles. Mais « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». L'univers avec ses merveilles, ses astres d'or, son immensité dans le temps et l'espace, ses transformations étonnantes, tout cela n'existe réelle-

ment que parce que cela est *pensé* par nous. « Tout ce qui n'est pas la pensée est le pur néant », a dit le grand Lorrain Henri Poincaré.

Mais c'est tout justement pour la pensée et ses droits qu'nous nous battons, pour la liberté de mieux étudier, mieux connaître, mieux utiliser la nature. Nous voulons briser le fardeau de fer qui pesait sur les épaules de l'humanité en marche, et qui soudain s'est fait encore plus lourd, et nous hâterons ainsi l'avènement du jour rêvé par Henri Poincaré, où tous les hommes, ou du moins beaucoup d'hommes, pourront se livrer aux travaux de l'esprit. Qui veut la fin veut les moyens. Commençons par eux.

*
* *

Mais voilà que la musique commence, comme pour saluer l'arrivée du colonel, la musique des marmites d'outre-Rhin, qui sont pour l'instant des marmites d'outre-Aisne ; et les obus, annoncés par le long hurlement de bise que fait leur passage dans l'air, se mettent à passer très près au-dessus de nos têtes. Qu'est-ce donc qu'ils

cherchent derrière nous? A chacun de ces passages, qui se succèdent d'ailleurs fort vite pendant un moment, les officiers et les hommes, groupés autour du colonel, baissent instinctivement et d'un seul mouvement la tête. On dirait, à l'église, l'inclinaison unanime et pensive des fidèles, au moment de l'Élévation. Seule, la tête du colonel reste droite et impassible, plus droite peut-être qu'avant. Il blague cette petite révérence collective, et si involontairement machinale que bien peu y échappent : « Qu'est-ce que peuvent bien faire dix centimètres de plus ou de moins? » Mais les branches qui, derrière nous, tombent avec un gémissant fracas, sous l'amputation brutale de l'acier, nous donnent un son de cloche moins rassurant. Si le tir ennemi se raccourcit un peu, nous n'y échapperons pas. Mais il s'allonge, il cherche évidemment les batteries que nous venons de quitter et le tumulte monstrueux des éclatements s'éloigne maintenant derrière nous.

Tout justement, la batterie qui nous arrose et qui, depuis quelques jours, était très gênante pour notre secteur, a été repérée la nuit passée par ses lueurs. L'officier observateur a vu, en

effet, nettement, en un point des taillis qui surplombent l'Aisne de l'autre côté, la flamme jaillie des pièces en action et il a pu, croit-il, situer à peu près la position; l'avenir dira s'il a vu juste. En tout état de cause, le colonel fait immédiatement ouvrir et régler le feu des batteries du plateau sur la position supposée. C'est une chance, en effet, et assez rare actuellement, de pouvoir attaquer une batterie dans le moment même qu'elle tire : car sa vulnérabilité est alors beaucoup plus grande, à cause des caissons ouverts, à cause surtout du personnel qui, forcément, l'occupe quand elle est en action, et parce que la continuation ou la cessation de son feu permet de juger immédiatement de l'efficacité obtenue.

Je profite des préparatifs du tir pour admirer un peu le paysage pendant que dans la brise légère, sous la voûte sonore que tisse au-dessus de nos têtes la musique boche, les « millièmes », les « angles de site », les « dérives »[1], toutes

[1] Le *millième* est l'unité d'angle employée dans l'artillerie française, ou du moins dans l'artillerie de campagne, car on emploie encore une autre unité, le « grade » dans l'artillerie de forteresse. Le « millième » est l'angle sous lequel on voit un objet placé à une distance égale à 1 000 fois sa

ces choses qui définissent les données du tir, s'envolent sur l'aile rapide du téléphone, de la bouche même des officiers, jusqu'à nos batteries, qui, là-bas, attendent et s'apprêtent.

Il est charmant, ce paysage, et tout à fait dans le goût de Watteau... au premier coup d'œil du moins. Devant nous, à nos pieds, entre les coteaux boisés qui lui font deux marges vert sombre, l'Aisne déroule son écharpe

longueur par exemple, un mètre à 1 kilomètre, 2 mètres à 2 kilomètres, etc. De là son nom. C'est une unité très commode et qui a l'avantage d'être décimale (comme d'ailleurs aussi le grade, centième partie du quadrant), à l'encontre de l'incommode et suranné degré que les astronomes et géomètres continuent à employer, sans aucune vergogne de s'être laissé devancer dans cette voie par les artilleurs.

L'*angle de site* est l'angle par lequel on définit la hauteur angulaire d'un objectif au-dessus de l'axe horizontal du canon. Par exemple, le sommet d'une colline dont l'altitude dépasse de 200 mètres celle de la pièce et qui en est situé à 4 kilomètres a un angle de site égal à 50 millièmes.

La *dérive* est l'angle mesuré dans le sens horizontal que fait la direction de l'objectif avec l'axe de la pièce. Dans le cas du 75, on donne à la pièce un angle de site et une dérive appropriés à un objectif donné, au moyen de manivelles et de tambours gradués qui inclinent plus ou moins la pièce sur l'horizon et par rapport à l'axe de ses roues, qui reste immobile.

En somme, si des canons nous passons aux lunettes, ces canons cosmiques, et des objectifs d'artillerie aux astres, l' « angle de site » est l'équivalent exact de ce que les astronomes appellent la « hauteur » et la dérive est l'équivalent exact de ce qu'ils appellent l' « azimuth ».

luisante dans les prairies grasses. De l'autre côté, des villages dévalent vers elle, et loin, très loin, au fond de la vallée, on voit Soissons toute dorée du soleil qui danse sur tout cela, Soissons avec ses toits enchevêtrés, et les tours carrées ou pointues de ses églises.

Je ne sais quelle immobilité, quel calme bucolique imprègne tout cela d'une douceur d'églogue. Il y a bien assurément le hululement et le tonnerre des obus qui passent, et cette musique ne rappelle que de très loin les pipeaux et les violes d'amour. Mais elle est si continue, si ininterrompue, que sa violence même finit par passer inaperçue et qu'on s'y habitue comme le meunier au bruit de son moulin.

Pourtant, en y regardant de plus près, d'autres détails ne tardent pas à solliciter l'attention, et qui déchirent étrangement l'harmonie virgilienne du tableau : il y a d'abord ces longues lignes parallèles et jaunes, réunies par des traverses jaunes aussi et qui rampent là-bas tout le long de la rivière ; ce sont nos tranchées et les tranchées boches avec leurs boyaux de communication et que quelques décamètres seulement séparent par endroits. Du point élevé où

nous sommes, on aperçoit nettement dans les nôtres des fantassins à l'habit bleu et qui lentement, la tête et le haut du buste seuls visibles pour nous, s'y déplacent. Nous voyons moins ce qui se passe dans la tranchée allemande à cause des parapets de terre qui la bordent et la masquent de notre côté ; pourtant, le long d'une haie, nous voyons distinctement et un à un, par moment, des groupes d'Allemands, à l'uniforme verdâtre, lentement se glisser : relève ou ravitaillement.

Sur cela éclate, de temps en temps, une détonation sèche et brève comme le bruit d'un insecte qu'on écrase ; ce sont les coups de fusil intermittents que, d'une tranchée à l'autre, on tire pour se prouver qu'on est toujours là, ou lorsqu'on a cru voir derrière les parapets bouger quelque chose de suspect. Sur ces parapets on voit, en regardant mieux, des petits piquets de bois qui sous-tendent la résille barbelée, terrible et légère, des fils de fer.

*
* *

Mais que fait donc entre les tranchées, dans

cette petite prairie si fraîche, ce troupeau de grands bœufs blancs? Qu'est devenu leur pasteur? Ils sont là depuis des semaines, enfermés par le hasard des combats dans une étroite zone neutre, où le ruisseau et l'herbe tendre nourrissent leur inconsciente insouciance. Mais la neutralité est une chose bien dangereuse même pour les bœufs. Si cinq ou six d'entre eux broutent, ruminent tranquillement, debout ou agenouillés, le plus grand nombre est couché sans mouvement ; ils ne dorment point, ils sont morts, comme en témoignent leurs membres raidis en l'air et leurs ventres trop gonflés. Parfois, la nuit, en effet, quand une des innocentes bêtes s'approche trop près des tranchées allemandes ou des nôtres, les veilleurs, croyant à quelque attaque isolée, lui ont lâché des coups de fusil. Aussi chaque jour le troupeau décroît et s'immobilise un peu plus en larges taches blanches posées sur la prairie, et, dans quelques jours, quand mon service me rappellera à ce poste d'observation, je ne verrai plus aucun d'eux brouter et ruminer en remuant lentement son mufle rose où la bave fait des pendeloques d'argent. Ils seront tous

immobiles à jamais, n'ayant rien compris à cette mort invisible et absurde qui les a couchés là, paciliques victimes dans le pré pacifique.

D'autres taches immobiles parsèment d'ailleurs un petit îlot vert que l'Aisne, un peu plus bas, entoure de ses bras fluides : ce sont de pauvres cadavres de soldats, soldats français, soldats allemands, victimes des dernières attaques et restés là depuis des jours parce qu'il est trop dangereux d'aller les chercher, même la nuit, pour les enterrer, placés qu'ils sont juste au milieu de la double et étroite mâchoire des fils de fer barbelés.

Dans les poses dolentes et variées où la mort les a figés de son geste définitif, beaucoup d'entre eux ont ceci de commun que leurs uniformes débraillés et ouverts laissent voir un peu de leur linge, de leur pauvre chemise dont le blanc, lavé par la pluie, éclate dans le pré et fait mal à l'œil. Est-ce parce que des Boches maraudeurs sont venus nuitamment les fouiller? Est-ce parce que, mortellement atteints, ils ont voulu, d'un geste inachevé et pour mieux respirer, dégrafer la dure capote où étouffait leur angoisse dernière? Est-ce parce que leurs pauvres

corps, gonflés par la décomposition, ont fait craquer les minces coutures de leur vêtement devenu leur linceul? Je ne sais et je m'excuse même auprès de mes lecteurs de ces détails si douloureusement macabres ; mais ne faut-il pas que ceux-là mêmes qui n'ont pas vu, sachent, et sentent d'autant plus bouillonner leur haine contre les fous criminels qui ont déchaîné tant d'horreurs.

Mais voilà que nous ouvrons le feu ; par-dessus nos têtes c'est maintenant un nouveau torrent de bruits qui circule, parallèle à la musique de la batterie allemande mais en sens contraire ; le 75, le 90, le 95, le 155, chacun donnant sa note caractéristique, et qu'une oreille un peu exercée identifie facilement, crachent chacun le tumulte et la mort.

Maintenant, et tandis que le bruit proche des éclatements allemands était pour nous beaucoup plus fort que leurs détonations de départ, c'est le contraire qui a lieu, et les départs de nos canons, juste derrière nous, sont véritablement assourdissants, tandis qu'on entend à peine les éclatements là-bas, à 4000 mètres environ devant nous. On les voit beaucoup

mieux qu'on ne les entend et une bonne douzaine de secondes avant (il faut du temps au son pour nous revenir de si loin avec sa petite vitesse de un tiers de kilomètre à la seconde). On les voit même très bien à la jumelle, les éclatements de nos bons obus explosifs; ils font en touchant terre une grande gerbe noire qui permet de régler bien vite le tir sur le point visé : le derrière d'une haie touffue qui court là-bas au sommet du coteau.

Une fois le tir bien réglé sur ce point, on y concentre deux ou trois douzaines d'obus en quelques minutes, et soudain, comme par miracle les canons allemands se sont tus : on n'entend plus dans l'air que nos bruits à nous, nos coups de départ, le long gémissement peu à peu atténué de l'obus qui s'éloigne en vrillant l'air, l'éclatement faible et tardif; plus rien d'ennemi ne se mêle à cette symphonie de chez nous. La batterie allemande est réduite au silence. Elle a dû même être mise hors d'état de nuire, car plus jamais à dater de ce jour, on ne reçut aucun obus du coin d'où, soigneusement défilée, elle nous avait si longtemps ennuyés et gênés.

En rentrant nous trouvons la batterie de 90 en émoi ; c'est elle qui a été si copieusement arrosée par l'ennemi. Des quantités de trous d'obus de 1 à 3 mètres de diamètre, tout noirs de terre calcinée l'environnent de très près, l'encadrent, comme on dit. Par miracle, il n'y a pas un blessé, mais seulement beaucoup d'hommes éclaboussés et qui rient en nous voyant, encore tout noirs de fumée. Quels mauvais projectiles que ces projectiles allemands! La théorie qui dit qu'en moyenne il faut pour tuer un homme une masse de fer égale à son poids est ici en défaut, car ils nous ont envoyé cet après-midi plusieurs tonnes de fer sans résultat. Il ne vaut pas la peine, en effet, de mettre en ligne de compte une coupure anodine à la main causée par un éclat d'obus au trompette qui, sans penser à mal, tenait nos chevaux en arrière de la batterie visée.

Mais comment diable les Boches ont-ils repéré la batterie qui leur servait d'objectif et ont-ils pu allonger et régler sur elle leur tir assez exactement pour l'encadrer comme ils l'ont fait? On signale au colonel que, sur un plateau dominant à la fois celui où est la batterie

et la position ennemie, un paysan depuis longtemps suspect a été vu pendant le tir allemand, allumant des feux dans un champ, et se promenant avec des gaules énormes.

Nous y allons de suite d'un temps de galop et nous voyons un homme qui, l'air assez embarrassé, paraît ramasser des chaumes dans ce champ. On l'a arrêté le soir, on a découvert que c'était un valet de ferme autrichien laissé là on ne sait comment, et sa culpabilité ayant été nettement établie par le Conseil de guerre, il a été passé par les armes quelques jours après.

Dès la nuit suivante, la batterie de 90 quittait ses emplacements pour aller occuper une nouvelle position que nous étions allés reconnaître tout de suite avec le colonel. C'est en effet une règle absolue et nécessaire qu'une batterie repérée change de position : car aussi maladroits que soient les artilleurs teutons, et ils ne le sont pas toujours, ils finiraient bien sans cela par lui causer quelque dommage ; il ne faut pas jouer inutilement avec le feu.

*
* *

Une remarque que nous avons faite aujour-

d'hui est que les Allemands ont tiré toute l'après-midi « par quatre », comme on dit dans la confrérie vouée à Sainte Barbe, c'est-à-dire par série de quatre coups. Il est donc probable qu'ils ont une tendance à disposer leurs canons, du moins leurs canons lourds, naguère groupés par six, en batterie de quatre à l'instar des nôtres. La maniabilité et la facilité de commandement des batteries à six pièces doit être en effet très inférieure à celle de la batterie quadruple, et ces messieurs boches ont dû s'en apercevoir.

Quand je cherche à classer les impressions de cette journée, une chose me frappe, c'est la dissociation qui, dans ces combats d'artillerie, existe entre les choses qu'on voit et celles qu'on entend, entre les sensations visuelles et les auditives.

A cause de la propagation instantanée de la lumière et de celle, relativement très lente, du son qui est toujours en retard de plusieurs secondes, aux distances où l'on opère et observe, il semble qu'il n'y ait aucun rapport entre tel éclatement que l'on voit jaillir là-bas et le son qui le suit un long instant après. Est-ce d'ail-

leurs bien ce son? N'est-ce pas plutôt le précédent qui se rapportait à cet éclatement-là? Le défilement, l'invisibilité des batteries augmente encore ce sentiment particulier qui dissocie ce qui frappe successivement l'œil et l'oreille. Et c'est pourquoi il semble, malgré le tumulte énorme de la canonnade, qu'un immense silence baigne tout ce qu'on voit; et c'est pourquoi aussi, malgré l'éclatante lumière du paysage, tout le fracas qu'on entend ne paraît correspondre à rien de visible.

Je passe une bonne nuit dans la paille, sous les frémissantes étoiles qui palpitent là-haut tout aussi doucement qu'en temps de paix et ne reconnaissent même plus leur fidèle serviteur. Peut-on être à ce point indifférent! Réveillé un instant par un cheval qui a rompu sa longe, j'entends un canonnier qui rêve à côté de moi et parle à haute voix, tandis que la basse chantante des grosses pièces gronde gravement à l'Orient : « Toutes mes tablettes de chocolat se débinent... » O préoccupations des âmes simples sous le feu des canons!

Puis, sous mes paupières clouées par le dur sommeil des fatigués, court le cortège fugace

des songes, réminiscences de quelques petites niaiseries du temps de la paix. Si bien qu'au petit jour, projeté soudain par le réveil au cœur de la grande tragédie, je me demande en me frottant les yeux, si le rêve est fini ou bien s'il commence...

CHAPITRE VI

SOUS LE FEU

Ce matin, le colonel a donné l'ordre de seller à la première heure ; nous avons à peine, le fidèle trompette et moi, le temps d'avaler notre quart de café, et nous voilà partis au grand trot derrière lui. Oh ! ce café auroral, au cantonnement, quel délice, quel bain tonifiant pour l'âme et le corps ! Au sortir de la paille nocturne, les yeux encore tout pleins de brindilles et de rêves évanescents, les côtes un peu engourdies, on aurait parfois presque tendance à être de méchante humeur ; mais le café bout là-bas dans la vieille marmite de campement, assise sur les deux pierres qui flanquent un bon feu de bois sec ; et du coup les papillons noirs s'envolent, volatilisés dans la vapeur odorante dont l'arome arabique épanouit nos narines.

Je dois confesser que je n'ai jamais, aux temps où j'installais mon indolence dans les cafés « chic » du boulevard, savouré de moka comparable à celui du soldat en campagne, au bon « jus » que l'homme de corvée passe minutieusement dans un vieux mouchoir usé, au milieu du cercle attentif que font les camarades silencieux, le quart religieusement tendu. Cela vous met de l'entrain au cœur pour tout le jour.

Je m'excuse de ces considérations un peu terre-à-terre, mais il est certain que l'excellente nourriture de nos soldats est pour une bonne part dans le splendide moral dont ils font preuve en cette guerre. Tant il est vrai que l'état de notre âme est intimement lié à celui de nos viscères et que les plus sublimes sentiments fleurissent mal dans un terrain dyspeptique. Rien tant que les mouvements péristaltiques n'agit sur ceux de l'âme, et les plus essentielles munitions sont encore pour le guerrier celles du tube digestif. A cet égard, notre intendance a mérité, dès le premier jour, qu'on lui tresse des lauriers.

Elle y emploie, comme on sait, des véhicules qu'on croyait voués au Boulevard à perpétuité.

Combien en ai-je rencontré de ces autos de livraison des « Galeries Lafayette » et autres lieux, ravitaillant dans les routes défoncées les brigades et les batteries ! Les gros quartiers de viande, les pains aux formes pesantes et prosaïques ont pris la place des fanfreluches, « occasions », mille riens aux grâces froufroutantes, qui passionnaient les Parisiennes au temps où elles n'étaient pas encore toutes des saintes. Mais ce sont surtout les autobus qui, mobilisés avec leurs chauffeurs, assurent ce service. O Madeleine-Bastille, Contrescarpe-Place Pereire, et vous aristocratique Trocadéro-Gare de l'Est, qui eût pu prévoir qu'un jour, démunis de vos banquettes, garnis de crochets de fer où pendent des demi-bœufs appétissants, vos glaces remplacées par un fin treillage de fer, vous iriez réconforter le corps et par là le courage de nos guerriers ?

*
* *

Nous partons d'abord avec le colonel pour reconnaître de l'autre côté de l'Aisne, de futures positions de batterie qui nous permettront

d'avancer notablement nos pièces et de gêner un peu plus ces messieurs d'en face. La reconnaissance d'une position de batterie, c'est-à-dire le choix de cette position, du champ de tir dont elle permet de disposer, l'examen de ses conditions de défilement, est peut-être l'opération essentielle dans les mouvements de l'artillerie. C'est d'elle que dépend, pour une large part, le mal qu'on pourra faire à l'ennemi et l'efficacité de ses ripostes. Aussi le colonel ne laisse-t-il à aucun de ses officiers le soin de ces reconnaissances ; il les fait lui-même.

Il nous faut d'abord traverser la vallée de l'Aisne dans sa largeur et à la vue des coteaux opposés où sont installées des batteries allemandes. On ne sait pas exactement l'emplacement de celles-ci, mais une chose est certaine : c'est que leurs observateurs commandent la route que nous devons prendre, car ils saluent régulièrement de quelque salve de 77 les convois ou les groupes d'hommes qui la suivent en plein jour.

Sur l'ordre du colonel, notre trio se disloque dans ce passage dangereux, et c'est à 150 mètres l'un de l'autre et au grand galop que

nous passons. Les Boches, en effet, vu leur pénurie relative en munitions, ne jugent que rarement utile de saluer d'une salve un cavalier isolé et en mouvement rapide, tandis qu'un groupe d'hommes, si petit qu'il soit, leur offre une tentation plus grande. Si la chance de toucher juste est aussi faible dans ce dernier cas, le bénéfice éventuel sera plus grand, puisqu'on mettra d'un seul coup plusieurs hommes hors de combat.

Ce sont, en somme, des considérations de probabilités qui dictent en ce cas la conduite d'une batterie et celle d'un groupe d'hommes non défilés par rapport à elle. Si même l'ennemi tirait un nombre égal de coups sur un groupe, qu'il soit dispersé ou non, la chance pour l'ensemble du groupe de s'en tirer indemne serait plus grande en ordre dispersé, de même qu'à la roulette, en répartissant plusieurs louis sur des numéros différents, on a plus de chance de gagner qu'en les mettant tous sur le même numéro. Il y aurait là un joli sujet de concours à proposer par l'Académie des Sciences : « De l'application du calcul des probabilités à l'art de la guerre » ; ou encore : « De l'influence de

la loi des moindres carrés sur la chance qu'ont les militaires de rentrer au bercail sans avoir les os cassés ». Beaux sujets de thèses à soutenir en Sorbonne !

En fait, seuls quelques obus de 77 viennent saluer notre rapide passage. Le 77 n'est d'ailleurs réellement dangereux que lorsqu'il vous tombe tout juste sur le bout du nez. A quelques pas, il est presque négligeable et c'est proprement l' « obus humanitaire », ainsi que je l'ai entendu dénommer par d'humbles guerriers pantalonnés de bleu horizon.

Nous voilà maintenant défilés par un pli de terrain et nous arrivons à l'Aisne. Le pont de pierre sur piles qui la traversait à cet endroit est démoli ; on y fait une réparation de fortune, au moyen de madriers, pour le passage des fantassins qui sans cesse doivent traverser la rivière pour leur relève et leur ravitaillement, mais la passerelle ainsi construite a été plusieurs fois démolie par les obus boches.

Cela tient évidemment à ce que la position du pont, encore qu'invisible directement des positions ennemies, peut être atteinte par leur tir indirect, étant indiquée sur la carte. Aussi,

s'est-on finalement arrêté à la solution élégante d'une passerelle sur chevalets construite en un tour de main par nos sapeurs et qui, à quelques décamètres de là, fait la nique à l'ennemi, tandis que celui-ci continue à arroser innocemment, de ses tonitruants projectiles, les ruines inutilisées du pont de pierre. Tant il est vrai, dans cette guerre, que la meilleure chance de sécurité est de n'employer pour quelque usage que ce soit aucun des ouvrages indiqués sur les cartes, d'habiter en dehors des maisons, de marcher ailleurs que sur les chaussées, de ne jamais passer les rivières sur les ponts, de ne point mettre de canons ni de défenseurs dans les forteresses.

Un Littré tombant brusquement de la lune et qui entreprendrait, d'après ses constatations, de définir le sens de certains mots couramment employés sur la ligne du feu, serait amené ainsi à des définitions qui ne laisseraient pas d'être quelque peu inattendues pour les « gens de l'arrière », pour ces braves gens de l'arrière dont on parle tant depuis quelque temps et en si mauvais termes, et qui ne méritent assurément ni cet excès d'honneur ni cette indignité,

Ainsi, on lirait dans ce nouveau Littré des choses comme celles-ci : « *Village* : groupe de parallélipipèdes de pierres doués d'un pouvoir magnétique spécial attirant les masses ferrugineuses que les Boches projettent vers le ciel, avec des sarbacanes d'acier, pour prouver qu'ils sont les élus de Dieu. Le village a ceci de particulier qu'il est le seul endroit du pays où les guerriers n'habitent pas, les bois, champs et autres lieux démunis de maisons étant exclusivement réservés à cet usage. » — « *Route* : zone étroite, pierreuse, limitée par deux lignes parallèles traversant le pays en tous sens et qui s'en distingue par son aridité. Sur les routes, on ne laisse pas pousser le moindre brin d'herbe, la moindre végétation, à l'encontre des terres circonvoisines, pour bien montrer la désolation dangereuse qui règne en ces lieux où les piétons et véhicules doivent se bien garder de circuler. Pour mieux désigner aux hommes, et de loin, l'abord des routes et les empêcher de s'en approcher, on les a bordées généralement d'arbres visibles à grande distance. » — « *Forts* : le seul endroit de la zone des armées où il n'y ait actuellement point de canons », etc., etc.

*
* *

Sur l'autre rive, des « bitous » sont là, le fusil à côté d'eux, caparaçonnés de boue desséchée et craquelée, et qui jouent au bouchon. « Bitous » est un de ces aimables sobriquets dont les artilleurs désignent familièrement leurs camarades fantassins.

Nous montons dans le coteau boisé, et comme les balles se mettent à siffler beaucoup plus que les gentils rossignolets, nous laissons les trois chevaux au trompette et continuons à pied, le colonel et le brigadier, votre serviteur. Nous sommes évidemment vus des tranchées allemandes, car les « psss... psss... psss... » des balles passent continuellement à nos oreilles comme un essaim mortel et bourdonnant. Explorant toujours le terrain en vue d'y trouver le meilleur emplacement pour les pièces qu'il veut amener là, le colonel me conduit peu à peu jusqu'à la ferme de C... qui, à quelques centaines de mètres, dresse ses hautes murailles éventrées et veuves de leur toit. Sur elles en ce moment les gros crapouillots allemands de 210 millimètres tombent avec fracas en proje-

tant des gerbes sombres qui me rappellent, je ne sais pourquoi, dans ce décor funèbre, les hauts panaches noirs des chevaux de corbillard, et où les pierres voltigent comme des fétus de paille.

C'est ou plutôt c'était une de ces grandes et belles fermes de l'Aisne, riche et monumentale comme un château, posée superbement au milieu des grasses terres à betteraves. Maintenant, il n'en reste plus que des murs décharnés, un haut pignon toujours debout et sur lequel les Boches déversent furieusement des tonnes de métal, s'imaginant à tort ou à raison que cette ruine qui domine la plaine nous sert d'observatoire d'artillerie. L'ennemi lui en veut aujourd'hui.

Le petit bois que nous traversons, en nous masquant le mieux possible derrière les buissons, — car les sifflements des balles nous font cortège, — offre le désordre inexprimable des lieux où l'on s'est battu récemment, et cette solitude sinistre des terrains non défilés aux yeux de l'un et de l'autre parti. C'est ici que naguère les Allemands, par un violent retour offensif, ont voulu nous rejeter de l'autre côté

de l'Aisne. Mais nos 75 étaient là. Le colonel N..., qui les commandait dans ce secteur, laissa l'ennemi approcher en rangs serrés jusqu'au bord du plateau dénudé, jusqu'à ce petit bois dévalant, où nous sommes en ce moment et où nos fantassins les attendaient ; et là, à bonne portée, nos pièces en firent un épouvantable massacre. Voulant se précipiter dans le bois, pour échapper aux rafales meurtrières, les deux régiments allemands qui opéraient là se jetèrent sur les fusils et les baïonnettes de nos fantassins, qui tenaient bon ; ils refluèrent alors vivement vers l'arrière ; mais, sur le plateau dénudé, nos terribles obus, dans un tir fauchant admirablement réglé, les suivaient pas à pas, avançant ou reculant avec eux. Bien peu des 6 000 hommes qui, ce jour-là, s'étaient rués sur nous, regagnèrent leurs tranchées.

Dans le bois entrecoupé de clairières où nous sommes maintenant, et où, arrêté par nos baïonnettes, l'ennemi commença sa fuite éperdue sous les rafales imprévues et soudaines de nos batteries, c'est un désordre tragique. Par-ci par-là, des ébauches de tranchées, hâtivement creusees, puis abandonnées, et partout, dans

l'herbe, sous les buissons mouillés et les grands arbres à l'écorce meurtrie, des fusils allemands avec leurs baïonnettes, déjà tout rouillés, quelques-uns cassés ; des chargeurs allemands par centaines, avec leurs cinq cartouches alignées et serrées, des bidons d'aluminium gainés de drap ; des cartouchières, des sacs à poil (j'en emporte un très beau, intact), des gamelles de campement teutonnes, des corps d'obus de 75, des bérets boches maculés de sang, des manteaux déchirés, de vieilles chaussures, un pêle-mêle hétéroclite et sinistre de trophées de toutes sortes.

On a hâtivement enterré tout ce qu'on a pu des hommes tombés là, comme en témoignent les monticules de terre fraîche qui surgissent par place comme des taupinières. Mais l'endroit est trop exposé au feu des tranchées voisines pour que la macabre besogne ait pu être faite complètement. Une odeur atroce et âcre sort de certains fourrés.

Soudain, comme nous continuons d'avancer, le colonel, toujours préoccupé de ses emplacements, moi tout au tableau désolé des déchets immobiles et muets de ce qui fut un drame

intense, nous avisons une masse grise dans une minuscule clairière. Nous approchons et nous voyons deux bottes étendues, la pointe au sol ; un pantalon, un fouillis de drap gris. C'est un soldat allemand, qui dort là son dernier sommeil, sur cette terre qui n'est pas et qui ne sera pas la sienne. Ses mains, très brunes, hâlées, sont recroquevillées dans l'herbe humide, ratatinées, ridées, momifiées déjà. Je soulève du pied la tunique, que le vent a rabattu sur la tête, et j'aperçois un tableau dont je n'oublierai jamais la symbolique horreur, et devant lequel nous restons un long moment muets : la tête aux cheveux coupés courts, a la face toute noire, comme c'est toujours le cas lorsque la mort est provoquée par nos terribles obus explosifs ; une joue est collée au sol, et sur l'autre, toute rongée, et où courent des fourmis actives, deux petits rats sont en train de grignoter. Ils lèvent à peine, en nous voyant, leur fin museau, où pétillent deux yeux brillants, comme des têtes d'épingles ; puis, rassurés par notre immobilité, ils reprennent très tranquillement, très posément, leur repas.

Dans un pli du manteau gris, un joli petit

nid d'oiseau est posé, finement tressé d'herbes séchées, où reposent de coquets petits œufs blancs. A un mètre, des lettres, des papiers, que l'homme, gisant, a eu, avant d'expirer, la force de sortir de sa poche, ou que l'explosion en a arrachés, tout mouillés dans l'herbe, maculés de terre ; le « soldbuch » du soldat : c'est un boulanger saxon; sa photographie : il n'avait pas de barbe, il en a ici, dans l'herbe : celle de sa Gretchen, jolie, ma foi, avec sa figure grasse et ses tresses bien lisses ; une de ces blondes Allemandes, dont l'âme enferme, dans un parterre de myosotis, tant de férocité. Voici des lettres de la Gretchen à son « cher Albert » ; elle lui dit de ces banales chatteries, toujours neuves à qui les reçoit, lui demande de lui envoyer des « souvenirs », — apparemment quelque pendule, — lui parle sans cesse de l'aide de Dieu, cet autre « fidèle second ».

*
* *

En nous avançant vers la ferme toujours bombardée, nous rencontrons d'autres cadavres encore, quelquefois tombés en tas. Enfin le

colonel a trouvé la position qui convient et où l'on amènera les pièces à la faveur d'une des prochaines nuits.

Nous revenons en arrière, toujours accompagnés par le bruit de petite flûte que font à nos oreilles les balles mauser, et le craquement léger qui jaillit quand elles s'enfoncent dans un arbre voisin. Le colonel ne paraît pas y prêter attention, mais à chaque sifflement il sourit et ses lèvres en imitent le bruit reptilien, et il fait, sans broncher, des réflexions sur la philosophie de ces choses : quelle est la probabilité pour qu'une balle sifflant à une oreille humaine, c'est-à-dire passant à une distance très faible et facile à déterminer, casse la tête à qui elle est destinée? C'est un calcul aisé... avec une table de logarithmes. Malheureusement nous avons oublié d'en emporter en ces lieux et il n'y en a point dans les chariots de batterie. C'est une grave lacune. Comment ne mépriserait-on pas le danger à côté d'un tel homme !

En nous défilant un peu, nous nous dirigeons maintenant vers les tranchées du xe d'infanterie, au bord du plateau où le colonel vient

plusieurs fois chaque semaine apporter le réconfort de sa présence et de ses paroles... les autres jours, c'est celui de ses actes. Après nous être un peu égarés, nous finissons par trouver l'entrée des tranchées ; un homme nous conduit. Ce sont des réservistes qui sont là : ils ont des barbes hirsutes, des kilos de glaise plaqués sur leurs vêtements, mais des mines superbes et mâles. Les officiers sont en capote, le fusil en main. A dix mètres, rien ne les identifie.

Les tranchées sont très bien faites à cet endroit, taillées nettement dans la terre grasse, luisantes, bien découpées. Cette terre à betteraves est d'ailleurs très propice au travail de la sape. Elles sont fort étroites et c'est un avantage, car les éclats d'un obus tombant à proximité ont d'autant moins de chance d'atteindre le fond d'une tranchée de profondeur donnée qu'elle est plus étroite ; et d'autre part un obus donné tombera d'autant moins facilement dans la tranchée elle-même que sa section horizontale sera moindre. Dans celle-ci un homme peut tout juste passer, et il en serait empêché s'il était obèse, — c'est peut-être pour cela,

après tout, qu'on réforme tant de robustes gaillards sous prétexte qu'ils pèsent plus de cent kilos, à moins que ce ne soit parce qu'ils offrent trop de surface apparente aux projectiles. Quoi qu'il en soit, comme il faut assurer dans la tranchée la circulation et le va-et-vient nécessaires, et comme dans celle-ci deux hommes ne peuvent pas passer de front, on y a ménagé de dix mètres en dix mètres de petits espaces plus larges et semi-circulaires, des sortes de petits garages où l'un des hommes attend que l'autre l'ait croisé. — J'ai d'ailleurs remarqué que, dans les divers secteurs du front où j'ai été amené à opérer, les tranchées sont agencées suivant des types différents, ce qui tient non seulement à la nature du terrain mais aussi aux idées particulières des officiers qui les organisent. De fait il y a cent manières excellentes d'aménager des tranchées.

Celles-ci sont un dédale extraordinaire, provenant de ce qu'elles ont été avancées progressivement vers l'ennemi par des boyaux transversaux, puis parallèles, d'où résulte un vrai labyrinthe. Comme on y est complètement enfoncé et par suite incapable de rien voir au

dehors, on s'y perdrait immanquablement à chaque carrefour, si nous n'étions conduits par une tendre Ariane, qui est un poilu très broussailleux, calleux, pileux, terreux, ne rappelant que d'assez loin la dolente sœur de Phèdre.

Il y a aussi aux carrefours de précieuses plaques indicatrices. Ce sont généralement des demi-betteraves sur la section bien blanche et très nette desquelles on a écrit au crayon à encre les indications nécessaires avec des flèches dûment orientées. En voici une qui indique le poste du colonel ; voici l' « Avenue des Boches » ; voici d'autres indications imprévues, pittoresques et gauloises.

Car la gaieté, la bonne humeur, l'esprit, ces fleurs gracieuses et charmantes de notre terre, s'épanouissent sur la ligne de bataille en une floraison continue et si touffue que la mort elle-même ne la peut point détruire, malgré ses rudes coups de faux. Notre « légèreté », que les cuistres teutons n'ont jamais comprise et qu'ils prenaient pour une marque de notre infériorité, — l'éléphant ne peut pas comprendre l'oiseau, — notre subtile gaieté ne nous a pas abandonnés dans

ces heures tragiques où la patrie bondit sous une ignoble étreinte.

Mais n'est-ce pas justement parce qu'il est gai et léger que le peuple français survole de toute la hauteur d'un splendide coup d'aile l'âme épaisse et lourde de ses ennemis? En proie à une sorte de sombre et intolérant mysticisme, ils se croient, eux, en possession de la vérité absolue et, partant, du droit de tyranniser les mécréants de la religion germanique ; lui, indépendant, ami de toutes les nuances dont la variété fera l'harmonie de l'humanité tant qu'on n'aura pas réduit celle-ci à marcher synchroniquement au pas de parade, aimablement sceptique, il puise dans son incorrigible légèreté la folie de ne jamais croire que « c'est arrivé », et de prendre si peu au sérieux la vie elle-même qu'il est prêt à la sacrifier à ce mythe inconnu des Teutons : la Liberté.

Légèreté en effet, légèreté sublime et délicieuse, et qui par cela même est vouée au triomphe. Car si vous essayez de plonger une fleur légère au fond d'une mare, croupissante et pesante, toujours elle remontera à fleur d'eau et viendra flotter au-dessus de la surface

épaisse. Il semble que le principe d'Archimède soit aussi vrai dans l'ordre moral que dans l'autre.

Après nous être longtemps et amplement enduits de terre grasse au passage, nous arrivons enfin au poste du colonel. Celui-ci, qui vient d'être tué, est remplacé provisoirement par un commandant d'infanterie coloniale, M. D..., maigre, à figure énergique qui lui-même, hélas! sera tué quelques heures plus tard, à l'endroit précis où nous le trouvons, par un obus malheureux. Il est dans son abri couvert de chaume, assis sur la paille, le téléphone en main, relié par lui à la brigade qui est un peu en arrière. Du tabac, des pipes, quelques papiers, un fusil à portée de sa main, complètent le « mobilier » de ce poste de commandement. La seule chose dont il se plaint est que les hommes ne peuvent guère manger chaud, car il faut aller chercher leur soupe au cantonnement, qui est loin en arrière, à une demi-heure de marche au moins. Mais on ne peut faire de feu dans la tranchée, sous peine de signaler à l'ennemi les endroits où elle est occupée en nombre et d'y attirer promptement une « dége-

lée d'obus », comme disent pittoresquement les hommes.

Les balles sifflent d'ailleurs continuellement au-dessus de nos têtes, mais sans danger pour nous, puisque nous sommes abrités derrière les hauts parapets de terre. Mais, aux endroits où, pour une raison quelconque (par exemple un seuil de roc que la pioche n'a pu entamer), la tranchée n'a pas la profondeur voulue, il faut bien se garder, de montrer la tête à l'extérieur si peu que ce soit : une balle bien placée aurait vite fait de vous rappeler au sentiment des réalités en vous expédiant *ad patres*. Car aucune idée ne vous entre aussi facilement dans la tête que celle qui y est portée par un morceau de métal bien pointu. Trop d'imprudents ou d'inattentifs l'ont appris à leurs dépens.

A chacun des créneaux de la tranchée allemande, comme d'ailleurs de la nôtre, des fusils sont en effet tout installés sur des supports ou des chevalets, et exactement pointés vers le bord de la tranchée adverse. Au premier objet suspect signalé par les guetteurs dans le champ des périscopes, ils partent presque tout seuls, si j'ose dire, car nul doigt n'a besoin d'en pres-

ser la gâchette, une simple ficelle en faisant l'office, que l'homme tire du fond de la tranchée loin de l'espace vide et dangereux que constitue pour lui le créneau et qui est vraiment, au sens propre du mot, une meurtrière.

CHAPITRE VII

AUTOUR DES TRANCHÉES

On a beaucoup médit de cette guerre de tranchées, si contraire à la « furia francese », et qui devait, semble-t-il, insurger tous nos nerfs, tous nos sentiments amis de la lumière, de la franchise, du visage découvert. On a eu tort, et aussi de s'étonner de la facile et tenace patience avec laquelle nos soldats se sont adaptés à cette vie... et à cette mort... de terrassiers. N'y a-t-il pas dans leur cas quelque chose de la légende d'Antée qui reprenait et fortifiait ses énergies par le simple contact avec la terre, sa mère?

Peut-être laissé-je courir trop loin mon imagination, mais il me semble que ces soldats de France, dont la plupart sont des paysans et qui savent que la terre, leur bonne terre tendre est la source même de leur pauvre bonheur, et qui

sentent inconsciemment que c'est d'elle qu'émanent non seulement les plantes nourricières, mais aussi les corps et les âmes des hommes, et l'humble église et la petite maison natale, il me semble que ces hommes ont dû sentir, plus vivement peut-être, l'âpre devoir de défendre cette terre maternelle en s'y enfouissant tout vivants comme y dorment leurs pères. A l'ennemi au contraire, elle doit paraître hostile et détestée, il s'en dégage je ne sais quel effluve moral, je ne sais quel parfum spirituel, je ne sais quelle sympathie française, qui nous fortifie et les enveloppe, eux, d'une atmosphère déprimante.

Le commandant D... nous conduit jusqu'à la tranchée de toute première ligne, à l'endroit où la tranchée allemande est si proche qu'on pourrait, semble-t-il, la toucher en étendant la main. Elle est là, pareille à une longue bouche hideuse derrière la voilette des fils de fer barbelés. Rien n'y décèle la vie toujours présente et la mort que celle-ci tient suspendue sur nous. La nuit pourtant, quand les canons ont apaisé leur voix tumultueuse et que l'ombre étend sur les choses cette mutité qui toujours l'accompagne,

on y entend les Allemands parler entre eux, et leur verbe âcre et guttural soufflette le grand silence ténébreux et si doux.

Le commandant nous dit combien il est content de voir des artilleurs ; on sent le même sentiment chez les hommes, dans leur attitude, dans leur regard. Cette visite que le colonel répète souvent a pour effet non seulement d'assurer avec l'infanterie une liaison, que le téléphone réalise d'ailleurs aussi, quoique moins intimement, et qui permet de mieux régler le tir des batteries, mais en outre d'apporter un grand réconfort moral aux fantassins.

Sur les fils de fer barbelés qui bordent près de là notre tranchée, quelques cadavres ennemis sont restés accrochés, pris comme des mouches dans un grillage. Sur le coin de route qui passe exactement entre notre tranchée et celle de l'ennemi, une auto, une belle limousine, se profile, abandonnée, depuis de longues semaines, figée là par un de nos obus lors de la dernière retraite des Allemands dans ce secteur. Derrière ses glaces brisées, affalés sur les banquettes, des officiers allemands doivent dormir leur dernier sommeil. Mais personne, ni d'un

côté ni de l'autre de la barricade, ne peut pour l'instant se risquer à aller faire l'inventaire funèbre de cette auto ; et pendant des semaines sans doute, elle profilera encore sur ce coin de ciel sa silhouette élégante et muette.

Le commandant D... nous fait admirer sa section de mitrailleuses admirablement installée dans un coin de la tranchée, la gueule du terrible outil béante et silencieuse dans un mince créneau, mais prête à cracher le métal mortel.

Nous retournons maintenant sur nos pas et soudain, près du bureau (!?) du commandant, c'est une ruée pittoresque et rapide de fantassins, le fusil d'une main, l'autre joyeusement tendue. Le vaguemestre vient d'arriver, et déjà il distribue ces petits papiers maculés de griffonnages noirs, par quoi les âmes qui se chérissent communiquent à travers les espaces. Pendant ce temps, des shrapnells allemands éclatent, ma foi très près de nous ; mais personne ne prête attention à leur nuage blanc, à leur fracas pourtant douloureux à l'oreille, au sifflement tout proche et si étrange de leurs balles de plomb : on est tout « aux lettres » et la mort même est maintenant éclipsée par

un événement qui semble la dépasser infiniment en importance.

O vaguemestre, être béni des dieux et surtout des hommes, messager qui mets une petite sueur d'angoisse aux tempes des plus farouches soldats, chose que n'a jamais pu faire la mort imminente, tes humbles galons de sous-officier, pourtant bien usés, déversent lorsqu'ils surgissent à l'horizon, plus de soleil aux âmes que le soleil levant. Tu es le vrai dieu des guerriers, car tes mains calleuses de fée barbue relient chaque minute au passé et à l'avenir, les présents aux absents ; tu es plus chéri que les fiancées, plus adoré que les épouses et les amantes, plus pieusement vénéré que les vieux parents, plus souriant que les enfants, car tu es à la fois tous ces êtres chers puisque tu nous apportes les échos bondissants des battements de leurs cœurs. Mais garde-toi pourtant, vaguemestre, de tomber dans le péché d'orgueil et de gonfler démesurément tes narines vaniteuses; n'oublie pas que la roche Tarpéienne est près du Capitole et que peut-être, hélas ! un jour tes sublimes galons de sous-officier se mueront dans l'humble ficelle de l'adjudant. Ce jour-là

tu seras quelque chose de plus, et, pourtant, tu ne seras plus rien.

Au sortir de la tranchée, dans le terrain découvert où nous divaguons un moment, toujours avec l'accompagnement musical et aigrelet des balles, le colonel me fait remarquer que, parmi les corps d'obus allemands éclatés que nous trouvons en grand nombre à nos pieds, les uns sont peints en bleu et beaucoup d'autres en jaune et bleu. Ceux-ci sont leurs obus d'exercice et, pour avoir été réduits à les employer en aussi grand nombre, il faut que nos ennemis aient été, à un moment, sérieusement dépourvus de munitions.

En passant, nous nous arrêtons un instant dans une petite carrière abandonnée où de curieuses figures sculptées, creusées dans la pierre tendre, attestent que des fantassins au repos ont eu là des loisirs coupés de velléités artistiques. Plus tard, dans plusieurs siècles, quand quelque mouvement de terrain aura enseveli la carrière et ses ornements sculpturaux, j'imagine que l'archéologue qui les découvrira enverra à l'Académie des Inscriptions quelque volumineux mémoire où il démontrera

que ce sont là des œuvres manifestes de l'âge des cavernes, de l'âge où l'humanité n'était pas encore civilisée et croupissait dans la plus stupide barbarie. Ce ne seront, au vrai, que des souvenirs de l'âge des casernes, mais, pour le second point, notre archéologue n'aura pas tout à fait tort. D'ailleurs, si Renan a pu dire que l'histoire n'est qu'une petite science conjecturale, je voudrais bien savoir, à ce taux, ce qu'il faut penser de l'art d'interroger les vieux cailloux.

*
* *

Nous revenons au grand trot, par le chemin déjà parcouru et en nous espaçant comme à l'aller. En arrivant au cantonnement, nous voyons dans le courrier du colonel le texte d'une proclamation allemande trouvée sur un officier allemand tué, que nous nous faisons un devoir de reproduire ici, et qui constitue un hommage rendu par l'ennemi à notre artillerie. Elle est signée du général allemand von Bergmann :

«... Les succès de l'artillerie française qui

nous ont causé tant de pertes sensibles sont dus en première ligne à ce qu'il est le plus souvent possible aux Français de déterminer l'emplacement de nos batteries alors que nous ne réussissons pas à déterminer avec certitude l'emplacement des batteries ennemies. Pour arriver à égaler sous ce rapport l'artillerie française, il est nécessaire que nos reconnaissances et nos observations soient poussées comme les leurs en avant des lignes, même si cela doit rendre impossible la conduite à la voix du feu de la batterie. En outre, la reconnaissance des positions de l'artillerie ennemie doit être faite à tout prix par des patrouilles de gens ayant du cœur, qui se glissent à travers les lignes de tirailleurs d'infanterie jusqu'à des points permettant des vues lointaines... »

Parmi les nombreuses remarques réconfortantes pour nous que suggère ce texte militaire allemand, il en est une qui s'impose avant tout. Le général von Bergmann fait allusion à la nécessité éventuelle de renoncer à la conduite du feu de la batterie à la voix. Cela prouve que cette manière de diriger le feu était alors la règle chez les Allemands, et

comme on ne peut régler le tir d'une batterie à la voix qu'à la condition d'en être extrêmement rapproché, il s'ensuit que les Allemands n'avaient pas encore l'habitude de placer leurs postes d'observation et de commandement d'artillerie à grande distance en avant des batteries et communiquant avec elles par téléphone. Cette dernière manière d'opérer, aujourd'hui communément employée d'un côté comme de l'autre de la barricade, ne s'est imposée aux Allemands comme à nous que peu à peu et par la force des choses. Il est donc faux de dire, comme nous le faisons souvent dans notre habituelle et désolante manie de nous dénigrer nous-mêmes, que les Allemands ont été à cet égard nos maîtres et nos initiateurs, et que nous n'avons fait que suivre les sentiers déjà battus par eux. A ce point de vue et à beaucoup d'autres, les circonstances ont été pour nous, comme pour les Allemands, les seuls guides et ce sont elles qui nous ont, comme à eux, imposé par la force même des choses la conduite du feu des batteries par téléphone et à distance.

C'est maintenant l'heure de la soupe que je

partage, de par mes humbles galons de brigadier, avec les agents de liaison, trompettes et sous-officiers de l'état-major du régiment. Que de bonnes heures j'ai passées avec ces braves gens, pour la plupart des paysans, où se trouve égaré un notable industriel raffiné et bon enfant ! A table, — si on peut appeler ainsi la planche posée sur deux pierres où s'étale magnifiquement notre pitance, — c'est une gaîté simple et de bon aloi, de joyeuses plaisanteries qui ne fatiguent pas les méninges et qui me changent agréablement des tables mondaines où la nécessité d'être averti, spirituel, « bien parisien », digne de sa réputation, vous cause une petite contraction continue du cerveau tout à fait funeste au bon accomplissement des fonctions stomacales. C'est peut-être pour cela, après tout, que tant de Parisiens sont dyspeptiques... Qu'ils essayent donc du système qui consiste à ne pas « faire le malin » à table, à y être même un peu bête, ce qui est parfois très reposant, et je suis sûr que leur digestion s'améliorera comme fait la mienne au milieu de ces braves camarades dénués de toute espèce de parisianisme, de raffinement et de rosserie.

A table, on a transposé gaîment, pour le plus grand bien du service, les diverses fonctions des servants des canons. Il y a les « pourvoyeurs » qui assurent le ravitaillement de la table en munitions carnées, légumineuses et même, — eh! oui, — fruitées. Il y a le « déboucheur », qui a débouché les mystérieux flacons pleins de rubis bourguignon ou simplement méridional, que des mains magiques trouvent toujours moyen de faire surgir dans les lieux les plus déserts. Quant à la chère, la viande surtout, malgré les noms irrévérencieux de « barbaque » ou de « tire-fiacre » dont l'argot canonnier la décore, elle est toujours exquise. Sur dix Français pris au hasard, on en trouvera toujours six qui, du jour au lendemain, sans préparation spéciale, et avec des moyens rudimentaires, s'improviseront cuisiniers raffinés, maîtres-coqs délicats, et il doit y avoir bien peu de mess de colonels allemands où l'on mange aussi finement que dans nos modestes popotes de sous-offs et de « troisièmes canards ».

Et puisque, ne déplaise hélas! aux spiritualistes intransigeants, nos pensées sont quelque

peu les fruits de nos nourritures, comment veut-on qu'il y ait jamais rien de commun entre ce peuple qui sait si bien rendre délicates les sensuelles contingences de la table, et ceux qui ne rêvent voracement que de soupe à la bière, de saucisses aux confitures et d'autres atrocités barbares et monstrueuses ? Comment veut-on aussi que l'esprit, la fantaisie, la finesse, la délicatesse, la « légèreté », la charmante et tant méprisée légèreté, comment veut-on que toutes ces aimables douceurs qui seules rendent supportable la déglutition de l'amère pilule de la vie, puissent fleurir dans les réceptacles ventrus de pareilles horreurs ?

*
* *

L'après-midi, appelé par mon service, je monte au village de M..., qui est une des choses les plus curieuses que j'aie vues. On y trouve, en effet, quelques-unes de ces carrières caractéristiques de l'Aisne, sœurs de celles où, en face, l'ennemi s'est si fortement cramponné depuis qu'il y arrêta sa retraite après la défaite de la Marne. Ce sont de gigantesques grottes

artificielles que le lent travail des carriers a creusées à travers les siècles, à flanc de coteau, le long de la route qui borde le village.

Des entrées surbaissées donnent accès sous ces voûtes énormes et sphériques, vastes comme des cathédrales et obscures comme elles, posées solidement sur de gigantesques piliers de pierre frustement taillée, communiquant par des souterrains spacieux, et profondes parfois de plus de cent mètres.

En temps de paix, ces carrières voûtées servent de hangars où les gros fermiers du pays remisent les milliards de betteraves qui poussent dans ce coin de France et en font la richesse. J'y avise même en plusieurs endroits des moteurs puissants et toutes sortes d'installations industrielles aujourd'hui abandonnées. Pour l'instant, elles servent d'abri et de cantonnement aux échelons des batteries et à plusieurs escadrons de cavalerie qui, à une température agréable et constante hiver comme été, dans un demi-jour reposant qu'étoilent quelques lanternes fumeuses aux reflets fantastiques, y défient douillettement toutes les marmites de Sa Majesté prussienne impériale et royale.

Sous ces colossales coupoles de pierre naturelle, que semble agrandir encore cette obscure clarté que l'entrée déverse parcimonieusement, les chevaux alignés par centaines le long des cordes où ils sont attachés, les hommes reposant, fumant ou jouant ont l'air tout petits et semblent de ces minuscules personnages de bergerie en bois dont Nuremberg jadis inondait nos bazars. On se croirait dans quelqu'une de ces grottes mystérieuses et enchantées où les *Mille et une Nuits* ont promené nos yeux d'enfant agrandis par le mystère, et qui servaient aux Quarante voleurs d'Ali Baba pour entasser leurs richesses. C'est une chose unique et d'une originalité pittoresque qui ne se saurait oublier.

Le soir, un convoyeur venant du dépôt nous a amené quelques chevaux et plusieurs hommes. C'est un des services les mieux organisés que ce ravitaillement continu des unités combattantes en hommes et chevaux, et qui, sur un télégramme, s'achemine sûrement et sans à-coups, à travers le dédale savamment réglé des gares régulatrices et des trains militaires, du dépôt nourricier au corps qui combat et qui s'appauvrit.

Dans la nuit, effrayé sans doute par le bruit inconnu pour lui de quelque marmite déposée bruyamment dans notre voisinage par la sollicitude toujours en éveil des séides du Kaiser, un des chevaux nouvellement arrivés, affolé par ce fracas qui ne disait rien de bon à sa pauvre cervelle équine, s'est étranglé en tirant trop fort sur la chaîne qui l'attachait à un arbre du verger. Nous le trouvons au réveil étendu sans vie. Vite et sans aucune cérémonie on le fait traîner par un de ses camarades, qui n'en paraît, le misérable, nullement ému, vers un pré voisin qui est le cimetière des chevaux. Tout justement un vaste et récent entonnoir de marmite s'offre à nous qui nous dispense d'un trop long travail de fossoyeur. La pauvre bête est vite enterrée.

*
* *

A huit heures, le colonel, toujours galopant devant son invariable trompette et son non moins invariable brigadier, nous filons rapidement de l'autre côté de l'Aisne, mais cette fois dans un nouveau secteur, en passant d'abord au village de P... Le village est complètement

démoli et c'est un des plus saisissants exemples que je connaisse des ravages produits par un bombardement. Ils ne ressemblent en rien à ceux qu'a causés l'incendie et qui sont si fréquents dans les villages lorrains systématiquement brûlés par les Bavarois. Pas une maison ici n'est intacte ; l'église est lamentable, percée comme une écumoire avec sa tour qui ne tient plus que par un pan de mur : un pan coupé, c'est le cas de le dire.

Dans ce qui fut le château du « Monsieur » de ces lieux, est installée l'ambulance. Elle a fort à faire. Puis, nous allons à l'extrémité du bourg, à la ferme de la T..., qui est dans un état indescriptible ; pas un mètre carré de ses murs qui ne soit criblé d'éclats d'obus ou de balles de shrapnells. Seule, par un miracle de Sa Sacrée Majesté le Hasard, la bascule placée au milieu de la cour est restée intacte. Des inscriptions à la craie, en caractères gothiques sur les portes, indiquent qu'un important état-major allemand était naguère installé ici. Nous trouvons là l'état-major du xe d'infanterie qui présentement a la garde de ce secteur : le lieutenant-colonel et le commandant (il n'y a plus de

colonel : tué), tous deux le bras droit en écharpe, blessés l'un d'une balle de fusil, le second d'un plomb de shrapnell, s'avancent vers nous, l'autre main tendue, souriants. Ils sont charmants, pleins de gaîté et de finesse. Ils nous conduisent à la petite tour en poivrière de la ferme, toute criblée de projectiles. Nous y accédons par une mauvaise échelle et de là par une brèche s'offre à nous une vue superbe sur l'ensemble des positions allemandes qui sont à quelques centaines de mètres à peine.

Devant nous, entre nos tranchées et les leurs, le troupeau de bœufs blancs de l'autre jour est étendu tout entier, immobile à jamais ; à droite et à gauche, quelques cadavres ennemis ou français. Tout le mur qui ceint la ferme est crénelé et garni de fantassins l'arme au bras, tous les chemins qui y mènent sont barricadés de pavés et de chariots renversés. C'est que la ferme est un point d'appui important et que l'on se dispute beaucoup. Des balles, comme toujours, sifflent près de nous. On finit par n'y plus faire attention.

De là, nous allons rapidement vers les tran-

chées de ce secteur, occupées par le xe d'infanterie.

Pour y accéder, nous suivons le creux d'un petit ravin, le long duquel il y a un mouvement continuel de fantassins; à quelques mètres à peine du fond du ravin, une douzaine de cadavres allemands sont étendus dans des poses émouvantes. Si on ne les a pas encore enterrés, bien que si proches du chemin fréquenté par nos soldats, c'est encore un effet des lois inexorables du défilement : tandis que les flancs du ravin où nous cheminons sont parfaitement défilés, il n'en est pas de même de ses bords, continuellement et durement battus par les balles ennemies. Il y a ainsi sur le front des milliers d'endroits où la zone dangereuse est séparée par une ligne étroite et nette de celle où l'on n'est pas exposé au feu direct de l'ennemi; faites un pas à droite, vous êtes en sécurité; faites un pas à gauche, vous êtes mort, car la terre, la bonne terre de France, n'est plus interposée, qui, dans un des plis de sa rude face, arrête le projectile meurtrier.

Dans ce secteur, nous sommes encore plus près des tranchées ennemies que dans le sec-

teur voisin. A la jumelle, je vois très distinctement les détails des créneaux ménagés dans le parapet ennemi. Nous ne résistons pas au plaisir d'y tirer quelques coups de fusil. C'est là, si je me souviens bien, que j'ai rencontré ce petit alsacien, presque un enfant, timide et intrépide. Comme je lui demande en son patois pourquoi il n'a pas craint de venir s'engager, au milieu des dangers qu'il courait en passant la frontière et de ceux qu'il courra encore, il me fait cette réponse dont il ne soupçonne pas la sublime tristesse : « Mutter is' g'storbe (je n'ai plus ma mère). »

Deux de nos pièces ont été installées de nuit au fond du petit bois, dans la position de batterie que le colonel a reconnue. Cette position est à quelques cents mètres seulement de la tranchée allemande, ce qui permet sur elle un tir extraordinairement précis. Aussi est-ce un plaisir de voir comme les jambes et les bras teutons volent en l'air à chaque décharge. Mais il est évident que la section ne pourra pas rester longtemps à cet endroit, car, à si courte distance et bien que sa position exacte ne puisse être repérée dans les fourrés où elle se

dissimule, elle est terriblement exposée aux tirs systématiques des fusils ennemis qui battent avec rage le coin où on la soupçonne. Plusieurs de nos servants ont été déjà blessés par eux. Mais ils ne veulent pas être remplacés, tout à leur joyeuse et terrible besogne, et ils ont pris le parti de ne tirer que de temps en temps, et par surprise, une rafale, puis de se précipiter très vite au fond de leurs abris.

Le soir, on nous a distribué un certain nombre de « paquets du soldat », envoyés par je ne sais quels bienfaiteurs anonymes. Nous les faisons tirer au sort, et cette petite loterie égaie notre salle à manger, à laquelle le ciel étoilé fait un plafond magnifique. Sur cette scène les éclatements des shrapnells mettent parfois une lueur violente et tragique d'incendie instantané, dont le frisson lumineux surprend la rétine.

Tôt couché dans la bonne paille, où, par la grâce de la guerre, je trouve la paix d'un sommeil inconnu jadis, je pense à cette journée si remplie, et comme une obsession, passe et repasse devant mes yeux fermés l'inscription qui, dans la cour de la ferme où nous étions tout à l'heure, sert de devise au vieux cadran

solaire. La voici (je respecte l'orthographe) :

1816

LA FIGURE DE CE MONDE PASSE (*sic*)
COMME L'OMBRE

Quelle mélancolie surgit de ces simples mots tracés, il y a un siècle, sur ce mur maintenant en ruine, et tout incrusté de métal teutonique, près de ces cadavres, en ce lieu, à cette heure!...

CHAPITRE VIII

CHOSES VUES

Les impressions que m'a laissées le village de T... où nous avons pendant quelque temps tâté du Boche, aux environs de la Noël, sont parmi les plus vives que nous aient procurées nos randonnées teutonicides le long du front, et elles viennent sans cesse, en nos mémoires, déchirer de leur lancette aiguë la brume vaporeuse et floue où peu à peu s'ensevelissent les choses qui ne sont plus.

Ce village formait alors la pointe extrême d'un secteur qui s'avançait audacieusement dans les lignes ennemies, si bien que l'on y était bombardé non seulement de l'avant, mais de droite et de gauche, et même, en un point, presque de l'arrière. Aussi, souvent une salve, qu'on eût crue française en entendant le départ des coups vous éclater dans le dos, se trouvait

être à son arrivée bel et bien allemande. Le bourg dont la lisière descendante était margée par les tranchées ennemies formait la proue d'un promontoire d'où l'on apercevait en contrebas, à une dizaine de kilomètres, les toits de Noyon et les tours carrées de sa cathédrale. . et parfois aussi les fumées blanches des trains de ravitaillement boches qui émergeaient d'un masque sombre de bois. Souvent nos bons canons de 105 ont été taquiner les convois ainsi révélés par leur panache, mais à de telles distances un tir efficace sur but mobile n'est pas très aisé.

La petite terrasse à l'extrémité du village, d'où on avait ce magnifique et triste coup d'œil sur le pays occupé par l'ennemi, était d'ailleurs très bien vue de ses tranchées, et on n'y pouvait guère séjourner quelques instants sans que des sifflements nombreux, qui n'étaient point ceux des petits oiseaux, vous murmurassent à l'oreille de ne point trop divaguer en ce lieu.

Il n'était de maisons dans ce bourg qui n'eussent été plus ou moins démolies par les marmites qu'y envoyait chaque jour l'ennemi,

aux heures où les ravitaillements faisaient défiler quelques détachements dans les rues. Rien là que de très naturel ; mais il me souvient d'une vieille bonne femme, à la figure toute ridée comme un vieux fruit séché, restée je ne sais comment dans le village et qui, du matin au soir, tricotait paisiblement devant sa porte : j'ai vu plusieurs fois les gros obus tomber à peu de mètres d'elle ; elle ne levait même pas le nez de dessus son tricot.

Etait-ce parce que la fin lui était chère et désirable, parce qu'elle avait déjà tant enduré que rien, même pas la mort imminente, ne pouvait plus faire réagir sa sensibilité, lassée jusqu'à l'anesthésie ? Etait-ce au contraire parce qu'ayant déjà vu tomber beaucoup d'obus, elle n'y prêtait plus guère attention, car la mort sans cesse frôlée est comme ces choses familières qu'on finit par ne plus voir à force de les avoir sans cesse dans le regard, comme le bruit du moulin auquel le meunier ne pense que lorsqu'il cesse ? Etait-ce simplement une pauvre inconsciente, un de ces cerveaux simples que par milliers l'atroce guerre a vidés de leur raison, comme le boucher, d'un geste

sec, vide le ventre des agneaux? Je ne sais, mais toujours je garderai dans ma rétine la silhouette de cette vieille accroupie sur la pierre, sourde au tonnerre mortel qui l'éclaboussait et n'entendant que le cliquetis léger de ses aiguilles annelées de laine.

Le chef d'escadron F..., qui commandait là l'artillerie, était un de ces hommes parfaitement cultivés, d'une énergie et d'une bravoure volontairement masquées de froideur, qui sont si nombreux dans l'armée française. Dans le trou creusé en plein champ qui lui servait de poste de commandement, au centre du réseau téléphonique qui liait de toutes parts son âme à l'âme vibrante de ses canons, et pareil en ce lieu à l'araignée qui, au centre de sa toile, attend et guette l'ennemi, il ne se départait pas d'une élégante et très raffinée politesse. Ses manières extrêmement « régence », en ce palais où les candélabres étaient des bouteilles..., hélas ! vides, les tapis des plaques de boue et les lambris des racines tressées de vers de terre, nous impressionnaient à tel point que, si nous en osions sourire, ce n'était que tout au fond de notre for intérieur. On ne vit jamais

qu'une fois le commandant F... déserter un instant son calme poli : c'est un jour que, d'une allumette soigneusement frottée sur sa cuisse, il s'apprêtait à allumer une cigarette ; un obus, tombant à cet instant et qui couvrit tout le monde de terre, éteignit d'un seul coup la frêle torche de la régie. « N... de D...! » cria le commandant, et, rougissant un peu de s'être emporté, il frotta aussitôt une autre allumette.

Tout près du poste de commandement, dans la batterie P... dont mille souvenirs de charmante camaraderie me font aujourd'hui sentir l'âpre nostalgie, il y avait un de nos cimetières, un de ces petits cimetières de soldats que l'image a déjà popularisés et où s'alignent, comme à la revue, les légers tumuli trapézoïdaux, avec leur croix de bois que coiffe un pauvre képi posé de travers.

C'est là que, chaque jour que Dieu fait, on couchait ceux que l'ange de la mort avait touchés de son aile libératrice. Et dans cette humble nécropole guerrière, si semblable à toutes celles où, de la mer aux Vosges, sont couchés ceux dont l'éphémère ardeur est endor-

mie à jamais, toujours les mêmes sentiments jaillissaient, comme des fleurs tristes, du fond de la terre remuée : l'envie qu'inspire au sage la mort rapide, en pleine force, dans l'ardente exaltation de l'action et de l'enthousiasme, mais aussi la douleur que traîne là-bas, dans ses voiles noirs, la longue panathénée des mères, des veuves, des orphelins.

Si je parle ici de ce petit cimetière si pareil à tous les autres, si banalement sublime, si magnifiquement pauvre, c'est qu'au milieu de ces tombes silencieuses, il en était une, poignante, que fleurissait une immatérielle couronne de mélancolie : point de képi sur sa petite croix de bois, mais une baïonnette enfoncée; et, clouée par elle sur le bois blanc pendait une lettre toute tachée de pluie et jaunie de soleil. Et dans cette lettre, d'une grosse écriture gauchement appliquée de paysanne, la mère du soldat disait : « ... Mais la Louise voudra peut-être de toi, mon petit, maintenant que tu t'es bravement conduit... » Quel poète transfiguré par la guerre en soldat, quel artiste cruellement sensible au tragique simple et profond a fiché là, d'un coup de baïon-

nette, cette lettre, en fermant la tombe du petit camarade ?

*
* *

La boue qui régnait dans le secteur de T... dépassait tout ce qu'on peut imaginer ; même en Argonne, je n'en ai point trouvé autant. Cette vase déliquescente uniformément répandue partout, où l'on s'enlizait sans cesse et dont la couleur jaune avait fini par se répandre à force d'éclaboussures jusqu'au sommet des arbres et des bicoques, fondait tout, choses, hommes, bêtes, dans une immense symphonie ocreuse où le regard n'avait plus de repères. Si Danton avait passé par là, il n'aurait jamais osé dire qu'on n'emporte pas la terre de la patrie à la semelle de ses souliers. Cette boue avait au moins l'avantage de donner aux hommes une teinte uniformément neutre qui, à quelques décamètres, les distinguait à peine du sol. Ainsi se trouvait réalisé, bon gré mal gré, le plus invisible des draps militaires.

A mon humble avis, en effet, la couleur bleu horizon, bien que très supérieure au point de

vue invisibilité aux anciennes teintes franches de nos uniformes, n'est peut-être pas la perfection à cet égard. Une couleur est d'autant plus invisible dans un décor donné qu'elle tranche moins, qu'elle fait moins contraste avec celle des objets ambiants. Il est évident que très généralement les soldats se projettent, pour un observateur situé à quelque distance, soit sur le fond du sol, sur la terre nue, soit sur de la végétation, herbe, buissons, arbres. Or, la terre a toujours des tons tirant sur le jaune ou le brun ; les végétaux sont verts ou jaunes. L'idéal aurait donc été un drap d'uniforme tirant à la fois sur le jaune et le vert, qui sont d'ailleurs des nuances voisines, et surtout sur la première de ces couleurs.

C'est précisément à quoi tendent le kaki des Belges et des Anglais, le gris des Allemands, des Italiens et des Serbes. Le bleu horizon ne se justifiait véritablement que dans deux cas : d'abord lorsque les soldats se profilent sur le fond du ciel ; mais alors, ils sont immédiatement vus de toutes façons et se profilent en noir, quelle que soit d'ailleurs leur couleur ; ensuite lorsqu'ils sont très éloignés, à une distance où

le fond du paysage, la terre, les végétaux, paraissent tous bleutés à cause de la diffusion de la lumière à travers une épaisse couche d'air. Car c'est en somme le même phénomène, la diffusion prépondérante des petites longueurs d'onde de la lumière sur les particules atmosphériques, qui produit le bleu du ciel et le bleu des « horizons » si connu de ceux qui savent peindre... et même de ceux qui savent regarder. Mais ce phénomène ne se produit qu'à une distance de plusieurs kilomètres; c'est pourquoi il est tout naturel qu'on ait peint en gris bleu les canons de 75 qui sont toujours à une distance notable de la ligne ennemie, et aussi la coque des cuirassés qui ne combattent que de très loin. En donnant la même teinte à l'uniforme des fantassins qui sont tout à proximité de l'ennemi, on a peut-être commis une extrapolation un peu hardie d'une donnée juste.

La nature, heureusement, remet toujours les choses au point : sans qu'aucun tailleur, aucun peintre, aucun intendant soit jamais intervenu, elle a donné au tigre la robe jaune rayée de noir qui se confond avec la jungle

où l'ombre des tiges zèbre le sol ensoleillé ; elle a donné au lion la couleur du sable du désert, au papillon la forme et la nuance des feuilles mortes où il s'immobilise pour échapper à l'ennemi.

Le « camouflage » n'est pas une chose nouvelle : la réaction naturelle des choses sur les êtres, sanctionnée par la survivance du plus apte, c'est-à-dire, — comme à la guerre, — du plus invisible, l'a depuis longtemps réalisé dans le règne animal. Seulement, ce que nous appelons camouflage, les naturalistes l'appellent « mimétisme ». — Le camouflage n'est qu'un mimétisme que la force des choses impose aux guerriers humains et à leurs engins, comme aux animaux, dans la terrible lutte pour la vie.

Et c'est pourquoi, rectifiant même ce qu'il y a d'imparfait dans l'œuvre humaine, le frottement continuel de notre drap « bleu horizon » contre la terre et contre l'herbe finit par donner à ce bleu une nuance à la fois verdâtre et jaunâtre, la nuance précisément qu'il fallait. Tous ceux qui ont vu la tenue de nos soldats lorsqu'ils ont séjourné un temps dans les tran-

chées et l'ont comparée à l'idyllique bleu horizon qu'on admire dans les devantures des tailleurs et aux terrasses de certains cafés élégants, me rendront témoignage qu'il en est bien ainsi, et que la fonction finit toujours par améliorer l'organe, même quand elle ne l'a pas créé.

Pour en terminer avec le chapitre du costume militaire, qui n'est point si méprisable, puisque la vulnérabilité des soldats en dépend, — et puis, dans Aristote lui-même, il y a un chapitre des chapeaux ! — une remarque m'a beaucoup frappé dans le secteur de T... Il y avait là une division algérienne, et le pittoresque déjà si naturellement varié des chéchias, des fez, des burnous, des petites vestes courtes aux parements jaunes des tirailleurs, se compliquait encore de quelques vestiges d'uniformes voyants déjà condamnés mais encore incomplètement remplacés par le bleu horizon. Si bien qu'avec les culottes de velours aux tons variés, les chandails, les cache-nez et les écharpes multicolores comme les fantaisies des marraines, il n'y avait pas une escouade où ne régnât la plus multiforme, la plus diverse polychromie, et qu'il était sans doute difficile de trouver dans la di-

vision deux hommes dont la culotte fût assortie à la coiffure de pareille manière. Aussi certains campements que je vis là semblaient d'immenses manteaux d'arlequin.

C'est ainsi que le mot uniforme est arrivé à désigner la chose la moins uniforme du monde. M'est avis d'ailleurs que ce n'est pas le seul mot dont la guerre a ainsi bouleversé le sens, et je sais plus d'une chose dont il faudrait intervertir la signification passée pour la rendre adéquate au présent... Ainsi on devrait dire souvent aujourd'hui, s'agissant de la guerre et non plus de l'amour ou des affaires : « Si jeunesse pouvait, si vieillesse savait !... »

Pour ce qui est des marraines et de leur affectueuse sollicitude si tendrement doublée de laine et rembourrée de tabac, j'ai compris un jour que leurs envois étaient même plus appréciés qu'on n'imagine d'ordinaire. C'est quand, déshabillant, pour lui prendre ses pièces d'identité, un pauvre tirailleur qu'une méchante balle venait bêtement de toucher au cœur, on trouva, sous sa veste, un, deux, trois, quatre chandails superposés sous lesquels s'étageaient sept douillettes chemises. —

ceci est authentique. En voilà un que les paquets du soldat n'avaient point laissé démuni, et qui pourtant eût cru démériter de la confiance des lointaines bienfaitrices en ne portant pas tout son trésor sur lui. Qu'Allah recueille sa pauvre âme candide en son paradis aux sources fraîches !

*
* *

Ce matin, nous attaquons, dans le secteur : c'est le moment de la « préparation » d'artillerie qui précède comme un formidable prélude symphonique... et comme un glas, l'instant décisif et tragique où l'infanterie, en avant de nos batteries, sortira de ses tranchées.

Pendant que rugit le tonnerre formidable de toutes les pièces de tous les calibres, je songe à ces camarades fantassins avec qui tout à l'heure je prenais le café, et qui se préparent à bondir vers la mort, là tout près devant nous, le fusil à la main, l'âme pleine d'une sombre résolution, le regard un instant... un seul instant voilé, parce que tout l'essaim des chers souvenirs vient d'y poser l'ombre de son vol rapide. Il y a un moment à peine, ils devisaient gaî-

ment, s'occupant de mille petites questions de détail, et pourtant ils savaient qu'un fort pourcentage d'entre eux était condamné à mort; mais ils ne laissaient point voir qu'ils le savaient, ayant cette pudeur de l'émotion qui donne tant d'élégance morale aux hommes de chez nous.

Tandis qu'ils se préparent à se hisser bientôt sur le parapet, quand l'aiguille des montres synchronisées hier soir marquera du même coup la fin de la canonnade, les pensées en mon esprit défilent en un cortège précipité et dense. Je songe que, pendant que nous sommes là dans nos batteries, presque point inquiétés par les ripostes sporadiques des pièces ennemies, — qui, à peine ce jour-là, blesseront quelques-uns d'entre nos canonniers, — nos camarades fantassins vont là-bas se heurter aux terribles fils barbelés, tandis que les mitrailleuses allemandes déploieront sur eux, en sifflant, l'éventail mortel de leurs trajectoires divergentes. Et nous avons alors un peu honte d'être artilleurs, et un muet hommage s'élève de nos cœurs vers cette infanterie, qui reste vraiment, du moins par l'héroïsme, par la néces-

saire abnégation, « la reine des batailles ».

Du poste d'observation, nous voyons quelques-unes des phases de l'affreuse mêlée : nous voyons tomber beaucoup de ceux qui ont tout donné en ce lieu à la France ; leurs silhouettes, alanguies par la mort, tachent de rouge les petites plaques blanches que la neige a posées çà et là sur le sol et qui semblent de loin des chiffons déchirés, abandonnés par quelque lavandière. Mais à quoi bon décrire ces choses ? Elles ont été racontées cent fois. A quoi bon dire le retour des survivants et des blessés, qui sont vibrants encore d'impétuosité, le morne défilé en leurs brancards des grands meurtris dont le regard, à défaut du corps, est toujours debout ; la tourbe informe des prisonniers dont l'attitude est à la fois de joie et de stupeur... Tout cela a été dépeint maintes fois, et de main de maître.

Ce que je voudrais seulement, c'est examiner maintenant le mécanisme de ces combats presque toujours pareils dans leurs grandes lignes et qui, de tranchée à tranchée, avec les mêmes vicissitudes sanglantes, avec les mêmes sacrifices saintement acceptés, font

depuis tant de mois frémir de leurs saccades intermittentes tout le front de France. Ce que je voudrais c'est faire en quelque sorte *la physiologie* de cette forme étrange de guerre qui nous a été imposée, c'est tâcher de montrer dans quel sens elle évolue, et comment, par une intervention toujours plus puissante et mieux réglée de l'artillerie, elle doit finalement, avec des sacrifices, inversement proportionnels en hommes et en machines, bouter dehors le Boche.

CHAPITRE IX

L'ARTILLERIE DANS L'ATTAQUE

On me pardonnera d'aborder ici, « moi qui ne suis roy, ne rien, » des questions de tactique. Mais le phénomène « bataille » est, comme tous les phénomènes naturels, justiciable de l'expérimentation et de la critique scientifiques. Il est, au même degré qu'une réaction chimique ou qu'une maladie, soumis aux lois de l'observation et de la logique. Peut-être, d'ailleurs, le moindre « apprentif », celui qui a, ne fût-ce que quelques semaines, pris une part active à la guerre, celui qui a « mis la main à la pâte », celui-là, pourvu qu'il ait des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et du sens commun pour déduire, connaît mieux l'art de la guerre que s'il avait seulement suivi les enseignements théoriques et systématiques de toutes les académies militaires du monde.

« L'expérience est la source unique de la vérité », a dit Henri Poincaré. Vous me rendrez témoignage que c'est vrai aussi à la guerre, mes camarades, vous qui, de la chrysalide pacifique où le commerce, l'industrie, la terre, ou le laboratoire vous tenait enfermés, avez jailli métamorphosés soudain en âpres guerriers. Nos chers camarades de l'active, — cadre incomparable d'une fresque glorieuse, dont les âmes mûries déjà dans la noble servitude militaire étaient si admirablement préparées à recevoir l'empreinte fécondante des faits, — sont d'ailleurs unanimes à confesser, eux aussi, que la véritable école de la guerre a été la guerre elle-même. Les leçons antérieures, tous les enseignements des livres et des systèmes pèsent peu auprès de la grande et glorieuse leçon qui a commencé pour tous le 1er août 1914.

Lorsque les Allemands, après la bataille de la Marne, se sentirent réduits à la défensive et que, pour garder le terrain momentanément conquis par eux, ils se terrèrent derrière une longue ligne de tranchées ; lorsque, pour éviter de la voir tourner, ils furent obligés de prolonger cette ligne, jusqu'à la mer d'une part,

de l'autre jusqu'à la frontière suisse, ils nous imposèrent la forme de guerre qui depuis n'a pas cessé sur notre front.

On a dit et écrit souvent — car on a peut-être proféré dans cette guerre encore plus de sottises qu'on n'en aura faites, ce qui n'est pas peu — que cette lutte de tranchées était une nouveauté et qu'on ne l'avait jamais vue que dans les sièges, mais non en rase campagne. Rien n'est plus faux pourtant, et il suffit pour s'en convaincre de considérer les toutes dernières guerres, et notamment la plus récente avant celle-ci, la guerre des Balkans, où l'on vit à Tchataldja une ligne de tranchées, allant d'une mer à l'autre, arrêter net l'invasion du territoire turc par les Bulgares. Déjà au Transvaal, puis plus près de nous en Mandchourie, on pouvait apercevoir une évolution de la défensive en rase campagne dans ce sens.

Mais ce rôle fondamental de la fortification de campagne qu'on avait un peu négligé chez nous, avait été en vérité, mis en évidence depuis fort longtemps par les tacticiens du passé, notamment par le beau génie militaire de notre Vauban. Celui-ci est généralement

considéré comme un maître incontesté pour tout ce qui concerne l'attaque et la défense des places : mais on ignore trop que ce grand bâtisseur de forteresses avait des vues tout aussi étonnantes sur la guerre en rase campagne. Nous avons trouvé dans quelques-unes de ses œuvres inédites, signalées par le colonel de Rochas, divers préceptes qui, à deux siècles de distance, projettent sur les choses actuelles des lumières singulièrement suggestives. C'est ainsi que Vauban enseigne qu'une armée doit se retrancher en rase campagne : « ... Pour qu'un petit nombre d'hommes puisse résister à un plus grand... Pour pouvoir occuper des postes avantageux et les garder avec des forces médiocres et de beaucoup inférieures à celles de l'ennemi sans le craindre... *Pour pouvoir fermer l'entrée de nos pays à l'ennemi.* » Quel enseignement en peu de mots !

Si malgré cela, si malgré surtout l'enseignement des plus récentes guerres, les états-majors ont un moment dédaigné un peu l'art et la nécessité du retranchement en rase campagne, c'est que, passant outre à ces précédents si proches, sans leur accorder l'attention voulue,

ils étaient hypnotisés par le souvenir prestigieux des campagnes napoléoniennes. Si j'ose employer cette image mathématique, leur erreur fut de ne pas considérer l'évolution de la guerre comme une « fonction continue ». Ils oublièrent que l'art de prévoir n'est que l'extrapolation d'une courbe, et que dans toute extrapolation bien faite, ce sont les derniers points du tracé de la courbe, et non des points quelconques pris arbitrairement sur celle-ci qui sont surtout à considérer. Quand on ajoute un nouvel étage à une maison qui en a cinq, ce serait folie que de vouloir le poser sur le rez-de-chaussée ; c'est au dernier construit qu'il doit se superposer en épousant ses formes.

C'est en se refusant à croire que la guerre prendrait des formes identiques à celles de l'épopée impériale qu'on eût été vraiment fidèle à la doctrine napoléonienne, car c'est Napoléon qui a dit : « La tactique change tous les dix ans. »

Le règlement des armées en campagne du mois de décembre 1913 disait : « L'artillerie soutient les attaques de l'infanterie, elle ne les prépare *plus*. » Ce *plus* entendait marquer un

progrès et comme la répudiation de quelque hérésie antérieure. Cette doctrine qui eût pu être vraie contre un adversaire non retranché, est venue, comme on sait, se briser à jamais contre les parapets cuirassés des sapes, et se déchirer aux crocs des fils de fer barbelés.

C'était fatal : Vauban a calculé dans son ouvrage inédit *sur la Fortification de campagne* qu' « un homme bien retranché en vaut six qui ne le sont pas. » Sans vouloir disputer sur ce chiffre par lequel Vauban n'a voulu évidemment indiquer qu'un ordre de grandeur, il faut remarquer qu'avec les engins actuels, la disproportion se trouve encore bien plus forte à l'avantage du combattant retranché. D'une part, en effet, l'abord des tranchées est aujourd'hui beaucoup plus lent, à cause surtout des ronces de fils de fer, qui sont un moyen inconnu de Vauban de retarder la marche. En outre, dans sa comparaison, celui-ci suppose tous les adversaires armés de mousquets. Aujourd'hui, au contraire, le défenseur, à l'exclusion de celui qui donne l'assaut, possède la mitrailleuse ; ce fusil multiplié augmente beaucoup le désavantage de l'assaillant, surtout si, comme

c'était toujours le cas naguère, celui-ci n'est armé que du fusil et de la baïonnette. — Jusqu'à quelques mètres de l'ennemi retranché, la baïonnette n'est rien qu'une menace terrible, mais impuissante, et le fil barbelé se rit des menaces. Quant à la balle du fusil, sa trajectoire rectiligne, son « tir tendu », comme disent les balisticiens, ne lui permet de toucher que ce qui dépasse le talus de la tranchée. Pour tout ce qui est derrière celui-ci, la balle est inoffensive.

Par ces quelques remarques on s'explique les pertes assez élevées qu'a subies, un temps, l'infanterie attaquant de vive force les retranchements ennemis. C'était la mort, la mort glorieuse, mais inutile pour beaucoup, et ceux qui mouraient ainsi n'avaient pas même l'âcre et suprême volupté d'avoir porté aussi des coups mortels. Seuls ceux qui parvenaient à la tranchée adverse avaient cette joie.

Hélas! que j'en ai vu de ces petits soldats tombés à quelques pas de la ligne ennemie sous la nappe fauchante des mitrailleuses soudain déclenchées, les uns couchés sur le sol, les autres lamentablement accrochés aux fils de

fer barbelés, comme de pauvres petits insectes happés dans une toile d'araignée. Ceux-ci surtout sont une douleur pour le regard.

Ah ! que n'ont-ils vu cela, les doctrinaires qui, développant je ne sais quelle sombre mystique de la guerre, la louent et la bénissent comme une génératrice de grandeur et de beauté ! Oui certes, il y a du vrai dans la théorie maistrienne de la guerre ; oui, quelque chose colore d'un peu d'idéal son effrayante horreur, c'est que dans la foule mêlée des sentiments et des hommes elle fait parfois émerger les plus beaux, les plus nobles, les plus puissants. Mais qu'est tout cela à côté de la souffrance et de l'amertume qui s'exhalent d'un pauvre corps de jeune homme affaissé sur des ronces de fer, presque debout d'abord, puis au bout de quelques heures s'inclinant peu à peu comme un triste pantin disloqué, et qu'on revoit chaque matin un peu plus agenouillé, à mesure que les crocs d'acier déchirent le vêtement !

Rien ne m'a jamais donné une impression aussi profonde du tragique de la guerre, ni les blessés rauques dans le sang qui bouillonne, ni les morts affreusement plaqués au sol par le

couperet des éclats d'obus, rien autant que ces corps accrochés aux fils barbelés et qui, courbés peu à peu vers la terre qui les happe, gardent encore une attitude vivante, car ils n'ont point atteint cette auguste immobilité qui couronne la mort. Non, la guerre n'est point belle, non, elle ne doit pas être aimée, mais exécrée, car sans cela il faudrait remercier les tyrans qui nous y ont jetés et nous devons les haïr.

*
* *

Heureusement, aujourd'hui l'héroïsme du fantassin n'est plus exposé autant qu'au début à sombrer impuissant sur les récifs d'acier qui bordent la défense ennemie.

C'est que, par la force douloureuse des choses, on a été amené, d'une part à donner des armes nouvelles à l'infanterie, d'autre part, à ne plus la lancer que sur des positions d'abord « préparées » par l'artillerie, — n'en déplaise au règlement, — et réduites au minimum de nocivité.

Tandis qu'au début de la campagne l'infanterie marcha contre les tranchées presque sans

liaison avec l'artillerie, tandis qu'ensuite elle n'attaqua plus sans avoir été précédée d'une « préparation d'artillerie » très intense qui durait quelques minutes, aujourd'hui c'est pendant des heures, pendant des jours qu'on bombarde avant de lancer le fantassin à l'assaut.

Telles sont les trois phases successives qui caractérisent jusqu'ici l'évolution subie par l'attaque, dans cette guerre.

Pendant la première, pour les raisons indiquées plus haut, l'infanterie fut exposée à des pertes inutilement terribles en se lançant sur des positions intactes et abritées. On ne tarda pas à reconnaître la nécessité de désorganiser d'abord ces positions, et c'est ainsi qu'on fit, au bout de quelque temps, précéder les attaques d'un bombardement déclenché à point nommé, avec toute l'intensité possible, par toute l'artillerie du secteur. Après un certain nombre de minutes, on arrêtait soudain le bombardement au moment du départ des vagues d'assaut, ou du moins on le reportait plus loin, on « allongeait le tir », comme disent les idoines.

On fit d'abord assez court ce bombardement préparatoire pour deux raisons : la première

est qu'on ne disposait nulle part de stocks de munitions permettant d'alimenter une dépense à la fois intense et très prolongée de projectiles ; la seconde est qu'une « préparation » soudaine et brève fut, un temps, considérée comme une condition de succès parce que, pensait-on, l'attaque ainsi déclenchée comportait un élément de surprise, tandis qu'une préparation prolongée eût laissé à l'ennemi le temps de se préparer à la résistance, d'amener ses réserves, de tirer sur les nôtres et de contre-battre d'ailleurs notre artillerie.

Malheureusement l'expérience, la cruelle, mais impeccable expérience, démontra bientôt qu'une préparation d'artillerie aussi courte était, surtout avec les faibles calibres presque seuls existants au début de la guerre, incapable de détruire véritablement les nombreuses résilles de fils barbelés et de démolir suffisamment les retranchements. L'ennemi renforçait d'ailleurs peu à peu ceux-ci, en y adjoignant des blindages et des abris profonds, cuirassés d'une épaisse couche de terre et de madriers.

Quant à l'effet de surprise, on constata qu'il n'avait pas l'importance escomptée, les points

essentiels des premières lignes étant de part et d'autre continuellement gardés par des hommes déterminés dont quelques-uns, munis de mitrailleuses suffisaient, avec la complicité des fils barbelés, à arrêter des bataillons entiers. Enfin, pour ce qui est des réserves ennemies, on s'avisa qu'il y avait, pour les empêcher de déboucher, un meilleur moyen que d'éviter de les prévenir (car avec le téléphone on est vite prévenu), c'est le *tir de barrage*

Qu'est-ce donc que ce tir particulier dont l'emploi est aujourd'hui mentionné presque chaque jour dans nos communiqués ? C'est, comme son nom l'indique, une sorte de barrage que l'on crée entre deux régions du terrain en envoyant sur la ligne droite idéale qui les sépare une rafale continue de projectiles. Ainsi, tandis que dans les tirs ordinaires d'artillerie on vise un objectif déterminé à détruire ou à bouleverser, dans les tirs de barrage on crée seulement, en une zone arbitraire du terrain, une sorte de nappe étroite et mortelle qu'une troupe ne peut traverser sans danger. Le tir de barrage est comme un long détroit de mort creusé soudain entre deux territoires et qui interdit de

passer de l'un à l'autre... autrement que dans la barque du nocher Caron.

Tout cela conduisait à cette conclusion inévitable : si l'on voulait attaquer sans gaspiller outre mesure les vies précieuses des fantassins, il fallait à la fois, détruire d'abord de fond en comble les réseaux protégeant la ligne ennemie et les retranchements et abris de cette ligne elle-même avec leurs occupants, et aussi la séparer de ses réserves et de ses ravitaillements par l'infranchissable rideau mortel et bruissant des tirs de barrage.

Mais pour cela il faut une débauche énorme et prolongée, un torrent continu, un ruissellement inépuisable de projectiles, et c'est ainsi qu'est née la tactique nouvelle dont le symbole émouvant et vrai est le cri aujourd'hui célèbre : « Des canons, des munitions ! » dont M. Charles Humbert s'est fait, pour le bien de la patrie, l'éloquent héraut. Aujourd'hui, la tactique n'est plus qu'une technique.

Pour occuper en un ou plusieurs points la ligne ennemie, ce qui est le seul moyen de repousser l'Allemand, il fallait naguère sacrifier beaucoup d'hommes, car, des attaquants, une

grande proportion, hélas! tombait en route.

Il en a fallu moins lorsqu'on a compris que l'on ne devait attaquer qu'une ligne désorganisée ; il n'en faudra plus guère lorsque l'artillerie aura, — cela s'est déjà vu sur la Somme et tout récemment lorsque nous avons repris Douaumont et Vaux, — assez bouleversé et dépeuplé le terrain pour que l'assaillant puisse l'occuper sans coup férir, le fusil en bandoulière et la cigarette aux lèvres.

Il faut qu'on en arrive là bientôt et partout, car le noble sang de France doit être économisé à tout prix, car on fait un obus en quelques heures à peine, un canon en quelques jours, tandis que pour faire un soldat français il faut vingt ans de tendres soins, d'affectueuses angoisses, de leçons et de peines... Que dis-je! il a fallu des siècles de fine civilisation, de délicate patine cérébrale, de mœurs douces et de légère raison concentrées lentement dans nos trop rares familles. Qui oserait balancer quand il s'agit, pour conserver à la planète cette chose unique et charmante, de puiser dans les bourses et les usines, n'importe où?

Le jour où, selon nos vœux, nous aurons

assez d'engins pour que nos poilus n'avancent plus jamais que sur un terrain d'abord conquis par l'artillerie, ce jour-là certaines théories seront battues en brèche, mais on aura épargné le plus précieux des trésors humains. Il faut qu'on en arrive à ce moment où l'infanterie sera la reine des batailles..., mais une reine qui règne et ne gouverne pas.

Et alors, les R. V. F. seront moins fréquemment nécessaires pendant la bataille... Ces initiales, peintes d'abord sur les autobus parisiens mobilisés et devenus transports de boucherie, veulent dire : « Ravitaillement en viande fraîche. » Par extension, les poilus, qui aiment à ironiser sur eux-mêmes et ne se croient point tenus à la gravité pudique de ceux qui ne risquent rien, ont pris l'habitude d'appeler R. V. F. les renforts apportés dans l'action par les camions automobiles servant au transport des réserves.

*
* *

Certains préjugés sont d'ailleurs de ces morts qu'il faut qu'on tue et les idées pourtant si

simples que nous venons d'exposer et qui découlent limpidement de la logique des faits ne sont pas encore admises sans conteste. Il y a peu de temps, un de nos meilleurs écrivains militaires, M. le colonel Rousset, ancien professeur à l'École de guerre, écrivait ceci à propos de la bataille de Verdun : « Le feu arrête une troupe quelconque et brise son essor, mais il ne fait reculer que les pusillanimes. Pour avoir raison *des autres*, pour les refouler dans l'offensive comme dans la défensive, il faut le choc ou tout au moins la menace de choc. Et seule l'infanterie est capable de produire l'un ou de dessiner l'autre. L'*ultima ratio* à la guerre n'est point le canon, malgré sa réputation usurpée, mais l'homme. »

Malgré l'autorité de leur auteur, j'ose ne point souscrire entièrement à ces opinions de l'éminent critique. En effet, si le feu de l'artillerie ne fait reculer que les pusillanimes, il peut *détruire* les autres, ce qui vaut encore mieux que de les mettre en fuite, et alors l'infanterie n'a plus qu'à prendre possession, sans aucun choc de sa part, du terrain dépeuplé de tous ses défenseurs vivants. En fait de choc, il n'en

est point de plus vigoureusement efficace que celui de l'acier lancé par le muscle puissant des explosifs. L'expérience du début de la guerre en ce qui nous concerne, la retraite russe de l'an passé, la retraite roumaine hier, toutes ces choses qui peuvent nous fournir des causes de redressements victorieux, ont démontré d'une façon incontestable que la supériorité momentanée qu'eut alors l'armée allemande, était due surtout à son artillerie qui lui permettait, comme un immense balai, de déblayer à distance le terrain devant sa marche. Le nier serait précisément faire injure à nos fantassins et à ceux de nos alliés et cela signifierait implicitement que nos hommes et les leurs ne valaient pas, poitrine contre poitrine, ceux de l'ennemi. C'est ainsi qu'à vouloir faire une trop large part au rôle de l'infanterie, on aboutirait à la diminuer.

Il ne s'agit point d'ailleurs dans tout ceci d'instituer une de ces discussions d'école qui n'ont que faire à l'heure où tous les Français mêlent leur sang héroïquement répandu. Il ne s'agit point de contester que l'infanterie est et

reste la reine des batailles ; mais le canon en est le roi.

Les Allemands le sentent si bien qu'ils espèrent par une surabondance d'artillerie, alimentée par leur formidable industrie, compenser leur infériorité numérique croissante. Il faut que cela ne soit pas, et ce ne sera pas.

Ceci même nous amène à envisager un autre aspect de la tactique actuelle : dans l'exposé schématique que nous avons esquissé ci-dessus du rôle de l'artillerie, nous avons considéré seulement ce qui se passe d'un côté de la barricade. Mais il est clair que l'adversaire tiendra à user des mêmes moyens, des mêmes tirs destructifs contre les tranchées, des mêmes tirs de barrage à l'arrière de celles-ci contre les réserves et les ravitaillements. Et alors une nouvelle besogne s'impose : empêcher l'artillerie ennemie de faire tout ce que fait la nôtre, c'est-à-dire la réduire au silence et à l'impuissance en la contrebattant énergiquement. Nouvelle et essentielle fonction de l'artillerie et qui complète et couronne les précédentes.

Le schéma succinct et fort incomplet que nous venons de tracer suffit à expliquer quelques-

unes des particularités étranges, cent fois répétées, qui caractérisent la bataille actuelle. C'est ainsi que dans les communiqués, — français et ennemis, — on lit souvent qu'une tranchée prise par l'un des adversaires a été peu après reconquise par une contre-attaque.

Ce curieux va-et-vient de l'assaut, qui se répète continuellement, nous est maintenant facile à comprendre : les grosses densités de bombardement, aujourd'hui concentrées en un point, rendent celui-ci absolument intenable pour l'occupant, qui ne peut qu'être tué ou se replier; l'adversaire vient alors le remplacer après avoir cessé son bombardement, mais il est à son tour bientôt chassé par le bombardement adverse. Mais, me dira-t-on, comment chacun des adversaires peut-il parvenir à la tranchée convoitée à travers les tirs de barrage que l'autre parti ne manque pas de déclancher devant elle quand il a dû l'abandonner? C'est qu'il est plus facile de franchir un tir de barrage que de rester immobile sous un tir contre tranchées, de même intensité : on se mouille moins en traversant seulement la rue quand il pleut, qu'en y stationnant sous l'averse.

De cette brève esquisse, il résulte que la lutte depuis deux ans sur notre front est, si j'ose employer cette image, analogue à celle de deux béliers qui, corne à corne, les deux fronts étroitement butés, poussent chacun de toute leur énergie. L'interférence de leurs deux efforts n'aboutit d'abord qu'à une épuisante immobilité, jusqu'à ce qu'une dissymétrie dans le heurt de cette double énergie fasse reculer soudain un des combattants et brise d'un seul coup l'équilibre de ses jarrets. C'est ainsi que, sans doute, s'achèvera la lutte quand nous aurons assez de canons et de projectiles pour dominer nettement ceux de l'Allemand, *et à condition que ce matériel soit mis en œuvre par une pensée qui lui donne, au point et à l'heure propices, tout son rendement*. Les chars d'assaut analogues aux « tanks » anglais joueront peut-être aussi un grand rôle dans cette dislocation du front ennemi.

Certes, il a des lignes de défenses successives sur lesquelles l'Allemand arc-boutera au fur et à mesure son effort de résistance. Ces lignes, il faudra les conquérir « par approximations successives », comme disent les mathé-

maticiens, mais après, le moment viendra où la bête croulera soudain. D'ici là, il faut patienter et surtout travailler..., car l'Allemand travaille, lui.

En somme, nous devons tendre vers le point idéal, — s'il peut être question d'idéal en des matières aussi temporelles ! — où notre infanterie n'aura plus de pertes que par l'artillerie. Ce jour-là, il me semble, — bien qu'il soit toujours hasardeux de vaticiner, — que la lutte se réduira à un combat entre deux artilleries, c'est-à-dire que la victoire sera à celle qui dominera en portée, calibre et repérage : en portée, car celui qui tirera 100 mètres plus loin que l'autre pourra l'atteindre sans être atteint lui-même ; en calibre, car les plus gros canons feront taire les plus petits ; en repérage, car avant tout il faut savoir où est l'artillerie sur laquelle on tire, et toutes les autres supériorités ne sont rien sans celle-ci et sont balancées par elle.

Mais encore un coup, le matériel le plus puissant ne dominera, d'une manière décisive, que s'il reçoit l'impulsion de la volonté la plus claire et la plus résolue. *Mens agitat molem...*

CHAPITRE X

A LA CLARTÉ DES ÉTOILES

Maintenant que quelques vues synthétiques guident notre incertitude à travers les sinuosités de cette immense ruée de guerre, nous pouvons d'un regard plus clair examiner les rôles et les raisons d'être des divers engins, canons légers et canons lourds, obusiers et mortiers, de gros et petits calibres, canons de tranchées, dont la gamme étrangement variée fait qu'aujourd'hui un canonnier complet doit être une sorte de Pic de la Mirandole, ou plutôt, — soyons modeste ! — une façon de Maître Jacques.

La plus continuelle des besognes de l'artillerie est, comme nous avons vu, d'inquiéter et d'empêcher si possible le ravitaillement de la ligne ennemie en munitions de toutes sortes, — les aliments sont aussi des manières de

munitions — : en matériel et aussi en « matériel humain », comme disent les stratèges de Berlin. Pour cela, il est indispensable que les batteries soient renseignées exactement sur les temps et lieux de ces ravitaillements. Comme d'ailleurs elles doivent elles-mêmes n'être pas trop près de la première ligne, par suite des nécessités du défilement, pour éviter d'être trop facilement repérées et trop vulnérables, et aussi pour faciliter les accès de leurs propres convois, il est indispensable qu'elles aient des observateurs avancés qui les renseignent sur leurs objectifs et règlent leur tir.

Ces observateurs se tiennent soit dans les tranchées de première ligne, soit dans les points élevés convenablement choisis. Ils sont l'œil de la batterie, œil situé très en avant, et la batterie est à cet égard un peu comme ces crustacés pédonculés ou podophtalmiques qui portent leur organe visuel au bout d'une longue antenne. Étant donnée la rareté du personnel nécessaire, les meilleurs observateurs de première ligne pour l'artillerie sont encore les fantassins de la tranchée avancée, et c'est ainsi que s'est éta-

blie, peu à peu, une « liaison » intime et utile entre les deux armes.

Cette liaison du canon avec ses observateurs, on la réalise généralement par téléphone, à moins que l'intensité du bombardement, déchiquetant sans cesse les fils sans cesse réparés, n'oblige comme à Verdun à recourir aux signaux acoustiques ou optiques, aux fusées ou simplement aux coureurs, à ces agents de liaison dont l'héroïsme solitaire est plus beau que celui du coureur de Marathon ; car ils n'annoncent pas la victoire, ils la préparent, ils ne courent pas loin d'une mêlée terminée, mais ils se précipitent tête baissée dans l'homicide rideau des tirs de barrage.

Dans la plupart des cas d'ailleurs le téléphone suffit à cette besogne indispensable, et il la réalise mieux que les autres procédés, car lui seul permet la transmission immédiate et explicite des données.

Les Parisiens se souviennent encore de ce petit drame : *Au téléphone*, qu'Antoine jouait avec tant de sobre émotion et où un mari entendait, au bout du fil, assassiner sa femme. Des

drames de ce genre-là, tragiques ou joyeusement macabres, — car la mort des ennemis n'est point une chose pénible, — nous en avons vécu cent fois, et plus tragiques encore que celui du théâtre Antoine.

C'est une des sensations les plus étrangement modernes de cette guerre, une de celles que le canonnier savoure avec le plus de raffinement, que de participer aux effets mortels du canon, par la voix, grâce à quoi l'on est présent là où on n'est point. Dans l'obscurité amplificatrice de la « cagna » téléphonique, il semble qu'on « voie » mieux les choses entendues au bout du fil que si on les voyait vraiment ; car l'imagination ailée les pare de ses irisations rayonnantes, comme fait une puissante lunette, qui montre les étoiles plus brillantes qu'à l'œil nu et esthétiquement déformées par son achromatisme imparfait.

Grâce à cette télépathie suspendue « au fil mystérieux où nos cœurs sont liés », nous sommes présents en tous les points de la trajectoire de nos obus, et surtout au point de chute, là où leur invisible et harmonieuse parabole fait jaillir soudain, au contact du sol bru-

tal, un geyser de terre noire... C'est ainsi que l'idéal, heurtant la dure réalité, s'achève souvent en un sombre éclaboussement qui aveugle et qui blesse.

*
* *

Entre ces mille souvenirs de téléphonie balistique dont vibre encore le microphone mental de nos mémoires, en voici un pris au hasard, mais qui synthétise bien ce je ne sais quoi d'inédit, de mystérieux et de fantastique à la manière d'Hoffmann ou de Wells, que la guerre présente doit à la technique scientifique.

C'était devant Saint Mihiel, quelque part vers le sommet de cette gibbosité du front bordée par la Meuse et qu'on a appelée « la hernie de Saint-Mihiel » Nous étions là quelques officiers subalternes et jeunes... subalternes parce que jeunes... réunis par une heure de répit à quelques cents mètres de la ligne boche, dans une de ces vieilles fermes si fréquentes parmi les sapins du pays meusien.

Malgré la proximité des lignes et grâce à nos précautions pour ne faire aucune fumée et aucune lumière visibles, l'ennemi avait renonce

à bombarder cette masure après y avoir lancé quelques obus dont l'un avait fait, dans le plafond de la pièce principale, un gros trou béant sur le ciel. On se battait ce soir-là dans le secteur.

Défilés derrière un pli de terre, nous étions restés un long moment en contemplation devant le paysage étonnant qui étalait ses formes gorgées de bruits et de lueurs, et où passait, en nous frôlant, l'aile invisible de la mort. Devant nous le Camp des Romains barrait l'horizon de sa pyramide géante, encerclée à la base, comme d'un délicat filigrane, par le triple réseau des tranchées allemandes. On voyait nettement, découpé sur le clair de lune, le fort orgueilleux qui, comme un diadème de pierre, couronnait le mont altier. Mais ce fort était désert maintenant; les Boches ne pouvaient s'y maintenir à la vue de nos canons, et le Camp des Romains obéissant à la loi étrange de cette guerre qui veut que généralement les ouvrages fortifiés soient les seuls endroits inoccupés par l'artillerie, ne servait plus qu'à masquer celle que l'ennemi avait entassée derrière lui. Ainsi cette forteresse

n'était plus rien qu'un mur derrière lequel il se passait quelque chose.

L'action se déroulait à droite, au Bois d'Ailly, et nos âmes vibraient de tous ses échos grondants et surtout de tous ses reflets. Car c'est une chose bien curieuse, et non un des moindres paradoxes de cette guerre, que la nuit on *voit* beaucoup mieux la bataille que le jour. Le jour, le départ des coups de canon est généralement invisible avec les poudres sans fumée, pourvu que la pièce soit le moins du monde défilée ; quant aux éclatements, surtout les percutants, leur gerbe de fumée n'est guère perceptible très loin au soleil. La nuit, au contraire, les lueurs de départ des pièces, lorsqu'elles ne sont pas très profondément défilées, trouent le noir comme des coups de poignard lumineux ; on dirait au bord des crêtes les langues de feu soudain jaillies de mille démons infernaux. Quant à l'explosion des obus à l'arrivée, elle s'accompagne d'un brusque éclatement de lumière qui baigne tout l'horizon d'une cascade de rayons instantanée, et blesse la rétine comme un spasme lumineux. Si on ajoute à ces saccades de lueurs celles, lentes et

calmes, des fusées qui au-dessus du sol suspendent leur vol silencieux de comètes ralenties : si on y ajoute encore les longs panaches divergents des projecteurs qui balaient soudain le noir, se croisent comme des lames de ciseaux et s'éteignent bien vite, — car il ne faut pas laisser à l'ennemi le temps de repérer l'appareil qui les lance, — on comprendra pourquoi la vision est sans doute plus richement impressionnée la nuit par la bataille.

Dans tout cela, ce soir-là, il y avait encore quelques étoiles pâlies par le clair de lune et qu'éclipsait à chaque coup — poignant symbole ! — la fulgurance des explosions mortelles. Nous qui étions, cette fois, étrangers à la lutte pourtant si proche, nous rêvions à ces choses, et je pensais quant à moi que si autour de ces étoiles lointaines il y avait, dans quelque planète, des astronomes capables de voir à la lunette, ces singuliers signaux nocturnes, multipliés sur des centaines de kilomètres vers le 50e degré de latitude de la planète Terre, ils devaient faire à leur sujet des conjectures bien extravagantes.

Mais les plaques de neige scintillante, qui tachetaient le Camp des Romains, comme du

sucre saupoudre une pièce de pâtisserie, nous eussent avertis qu'il faisait très froid, si l'onglée ne s'en était chargée ; comme il n'est pas de rêverie qui s'accommode longtemps de l'inconfort, et que l'ossianisme ne nous était pas commandé par notre service, d'ailleurs achevé ce soir-là, nous rentrâmes dans la ferme.

Nous y faisions depuis un moment en sourdine un peu de musique grâce au concours d'un vieux piano, égaré en ces lieux je ne sais comme... et je crois même que nous avions joué aussi un peu de Beethoven et de Schumann, car la belle musique n'a pas cessé d'être douce aux cerveaux sensibles et équilibrés, quand soudain la sonnerie du téléphone frémit au mur.

L'un de nous se précipite : c'est le chef de bataillon X... qui occupe la tranchée de première ligne devant Bislée, à quelque distance devant nous et qui nous annonce que les Boches sont en train d'opérer leur relève en face dans les tranchées au pied du Camp des Romains. On voit, sous la lune complice, la longue théorie des fantassins qui monte dans l'étroit chemin et glisse tout le long de la

troupe descendante. La voix du chef de bataillon est calme mais un peu tremblante : pensez donc, quel magnifique objectif ! Vite, trois coups de téléphone successifs de l'un de nous à trois batteries voisines : « Vous avez fait vos réglages sur tel chemin ? — Oui. — Vous êtes en surveillance sur lui ? — Oui. — Vite quelques salves sur la relève des Boches que l'infanterie y signale ». Le récepteur raccroché, trois minutes encore s'écoulent, puis soudain douze coups de tonnerre sur nos têtes, douze longs sifflements, comme d'une bise satanique, et quelques instants après douze bruits plus sourds.

C'est la première salve triple qui fait son œuvre ; après un intervalle où les secondes sont des siècles, le même jeu sonore recommence. Puis, une fois encore. C'est fini maintenant. Un coup de téléphone du commandant X..., tout joyeux, nous annonce que tout a bien marché : il voit les fantassins allemands couchés par tas et par douzaines dans le chemin creux où ils ont été surpris... La bonne mélinite a fait sa besogne et plus d'un ne connaîtra plus jamais les grâces blondes de sa Gretchen, ni les grâces brunes de la lourde bière germa-

nique. Mais aussi, qu'avaient-ils à chercher aventure si loin de chez eux ? Puis, le récepteur raccroché avec amour, comme on raccroche au râtelier un bon fusil après la chasse, nous reprenons notre musique.... et je crois même que nous jouâmes encore un peu de Beethoven et de Schumann...

Et voilà une de ces petites choses vécues cent fois tous les jours sur la ligne de feu, et qui sont riches de sensations neuves et toutes fleuries de suggestives pensées. En ce pays meusien, tout cela est imprégné en outre de je ne sais quelle poésie pastorale qu'on ne sent point dans les plaines boueuses et ternes du Nord. Ici, il y a les sapins, sombres et droits comme la vertu, mais sous lesquels la mousse est si douce aux citadins devenus guerriers et déshabitués du velours ; il y a le givre diamanté, il y a jusqu'au nom même des villages... Kœur-la-Grande, Kœur-la-Petite, étranges et tendres, avec quelque chose de gaélique ou de scandinave, et qui contribuent à donner à ces marches de la patrie leur charme mélancolique et prenant.

CHAPITRE XI

ENGINS DE TRANCHÉES

On aperçoit maintenant combien était nécessaire, combien est précieuse, aujourd'hui qu'elle est complètement réalisée, la *liaison* intime de l'artillerie et de l'infanterie. Le synchronisme que cette liaison établit entre les diverses armes a doublé l'efficacité de chacune, car, à la guerre surtout, l'union fait la force. Si aujourd'hui le canonnier et le fantassin s'aiment et s'estiment ; si au cantonnement l'un est toujours sûr de trouver chez l'autre l'eau et la paille, qui sont en cette guerre ce que le pain et le sel étaient dans le monde antique, c'est parce qu'ils comprennent l'utilité de coordonner leurs rôles disparates. Contrairement à ce que certains pensaient naguère, « chacun pour soi et Dieu pour tous » n'est pas la devise des victorieux,

et il n'y a pas entre les armes de « liaisons dangereuses ».

L'artillerie met d'ailleurs aujourd'hui elle-même des observateurs dans les tranchées avancées ; mais comme son personnel est limité, elle continue à utiliser aussi ceux de la « ligne ». La fusion des âmes du canonnier et du fantassin, en un amalgame inoxydable, s'est achevée le jour où l'artillerie elle-même s'est transportée dans les tranchées, le jour où l'infanterie a eu ses canons à elle, près d'elle. L'artillerie de tranchée, dont je voudrais expliquer maintenant le rôle et l'importance, est servie par des canonniers, mais « liée » à l'infanterie.

On a d'abord donné aux fantassins une arme nouvelle, la grenade, qui fait en quelque sorte de chacun d'eux un artilleur, car la grenade n'est qu'un petit obus à main (en italien d'ailleurs, l'obus s'appelle *granata* et en allemand *granat*). La grenade est une bombe en miniature qui éclate en mille fragments meurtriers dans un assez grand rayon. Il est évident que, dans la lutte à courte distance, elle est bien plus dangereuse que la balle du fusil qui ne

traverse qu'un étroit pinceau de l'espace et dont la portée énorme est parfaitement inutile dans la guerre de tranchées. D'autre part et surtout, la balle avec sa trajectoire tendue ne peut atteindre les hommes abrités : derrière chaque levée de terre il y a pour la balle un *angle mort* (c'est ainsi que, par une singulière ironie linguistique on appelle le seul angle où on soit sûr de n'être pas tué par un projectile). Au contraire, plus d'angle mort avec la grenade : jetée adroitement, elle retombe presque verticalement dans les trous les mieux abrités et les éclats bondissants reviennent et fauchent tout derrière l'abri fallacieux.

Grâce à la grenade, le fantassin qui attaque est dangereux longtemps avant d'aborder la tranchée ; grâce à elle, il peut d'un seul coup mettre hors de combat plusieurs adversaires ; grâce à elle, dans les combats de boyaux, lorsque l'ennemi se défend dans une tranchée dont une partie est déjà conquise, il ne lui suffit plus d'un coude du boyau, d'un épaulement quelconque pour être à l'abri. Partout la grenade le poursuit, comme le furet fait au lapin, dans ses galeries sinueuses. La grenade en un mot a

contribué à rétablir les chances du fantassin qui attaque : elle ne le livre plus désarmé à la gerbe mortelle des mitrailleuses abritées.

Elle a un autre avantage qui plaira aux amants du panache, à ceux qui voudraient justement que le guerrier le plus beau et le plus valeureux fût toujours le vainqueur. Dans cette guerre où la valeur des machines balance toujours et prime souvent celle des hommes, la grenade met superbement en relief les qualités de cœur et de muscles qui jadis empanachaient la bataille. Pour lancer la grenade avec une adroite précision, il faut des jarrets, et de ce jarret moral : la décision. Le grenadier d'aujourd'hui a dans l'action toute la vigueur élégante, tout le galbe harmonieux qui poétisaient le discobole antique.

Ainsi est ressuscité le prestige d'une arme qu'on croyait morte et dont l'histoire est curieuse. C'est Sa Majesté Louis Quatorzième qui institua les grenadiers : Elle avait au moins le talent de choisir et d'écouter les « compétences » et dans l'art militaire elle eut aussi son Molière qui fut Vauban.

Les grenadiers étaient d'abord chargés de

lancer les grenades, et ceci était une conséquence du rôle important qu'avait pris le retranchement avec Vauban. Mais bientôt après, elles furent abandonnées. Les grenadiers ne furent plus que des soldats d'élite d'infanterie, et ils n'eurent plus d'autres grenades que celles, anodines et dorées, qui ornaient leurs buffleteries. Grenadiers sans grenades aussi, ceux de l'épopée impériale. Ce mot avait tout à fait perdu son sens et cette fonction son organe.

Il a fallu un de ces retours fréquents de l'histoire, — car la marche du progrès est sinusoïdale comme les méandres d'un fleuve, — pour rendre, dans la grande guerre des peuples, les grenades aux grenadiers.

A l'heure présente, celles qui sont employées de part et d'autre de la barricade peuvent se ramener à quelques types très simples, pesant quelques centaines de grammes, contenant quelques décigrammes d'explosif, — généralement de cheddite chez nous, — et qu'un grenadier exercé peut jeter jusqu'à une quarantaine de mètres avec beaucoup de justesse. De même qu'on a des obus percutants et fusants, on a des grenades percutantes et des grenades fusantes.

Les premières sont faites de manière à éclater au moment où elles touchent le but, les fusantes de façon à n'éclater qu'un certain nombre de secondes après qu'on a mis le feu à une mèche lente, ce qu'on fait en déclenchant un percuteur au moment du lancement. Les unes et les autres ont leurs avantages comme les obus percutants et les fusants ; mais on a, avec raison, une tendance à préférer les grenades fusantes parce que celles-ci, même si elles ne tombent pas dans la tranchée, peuvent souvent y rouler ensuite et éclater en temps voulu, tandis que les percutantes n'éclatent qu'au point de chute.

Chose curieuse : la plupart des grenades employées par nos ennemis et par nous-mêmes n'ont plus du tout la forme sphérique du fruit qui, à l'origine, leur a donné son nom. Par leur forme généralement ovoïde, par leur surface noire et striée de rainures, qui assureront une fragmentation systématique, elles ne ressemblent plus guère au doux fruit africain dont on tire le sirop cher aux petits enfants. Nos poilus appellent avec assez de pittoresque exactitude « grenades-citrons » ces engins ovoïdes :

étranges fruits bâtards que n'avaient point catalogués les botanistes!

Quant aux grenades à fusil que les Boches lancent comme nous avec le fusil de guerre chargé à blanc et qui portent à plusieurs centaines de mètres, elles étaient employées déjà au XVIIIe siècle. On les lançait même alors parfois à la pelle. Aujourd'hui on se contente, si j'ose dire, de les fabriquer « à la pelle ». C'est en effet par centaines de mille chaque jour qu'on les produit en France, en Angleterre... et aussi en Allemagne.

Qu'on me pardonne de m'être étendu quelque peu sur le rôle de la grenade, mais cela ne m'écarte point de mon sujet qui est l'artillerie, bien au contraire. En devenant grenadiers, les fantassins sont devenus en quelque sorte artilleurs, puisque chacun d'eux lance maintenant de petits obus explosifs.

Et puis il y a quelque chose d'attachant, il y a je ne sais quel parfum vieille France dans le nom même et dans le geste semeur de nos grenadiers. Ceux qui, du matin au soir... ou plutôt du matin au matin, émoustillent d'un bras rapide le Boche dans ses repaires sont

un peu les frères, par la hardiesse, de ce grenadier dont le doux Racine, alors qu'il était correspondant de guerre, nous a dit les exploits et qui s'appelait « Sans-Raison », ce qui est un bien joli nom pour un grenadier.

*
* *

Un naturaliste, tombé soudain de la lune et qui étudierait la faune qui voltige dans l'air du côté de nos marches de l'Est, ferait des remarques bien imprévues. A côté des légères libellules, des moustiques musicaux, des oiseaux, que le canon n'a point chassés, ni le Lebel, car il les terrorise moins que le fusil de chasse, il y verrait passer dans la brise d'étranges et gigantesques scarabées métalliques qui planent un instant silencieusement sur leurs ailes d'acier, puis s'écrasent au sol avec un grand fracas. Ce sont les « torpilles aériennes » que notre artillerie de tranchées déverse copieusement sur l'Allemand, ou plutôt sur le Boche. Ce dernier mot, qui chiffonnait certaines oreilles délicates et apparemment encore mal adaptées au son du canon, peut être en effet employé sans ver-

gogne depuis que le *Journal officiel*, publiant la citation de Jacquet, assassiné comme on sait, à Lille, l'a intronisé officiellement, depuis peu, dans la langue.

La torpille aérienne est, comme sa sœur marine dont la forme oblongue et fuselée est analogue, chargée d'une grande quantité d'explosif et, comme elle, munie d'ailettes qui assurent sa direction, l'empêchent de culbuter et la font tomber sur la pointe. Elle est lancée suivant ses dimensions, par divers légers canons de tranchées, dont le calibre varie de 58 millimètres à 340 millimètres. On a d'ailleurs utilisé beaucoup, lors des improvisations du début, pour le lancement des bombes, de tranchée à tranchée, les vieux crapouillots qui, depuis Louis-Philippe, se morfondaient dans les arsenaux, attendant, comme la Belle au Bois Dormant, un réveil qui devait être tonitruant. Le grand Carnot semble avoir prévu cela lorsqu'il écrivait en 1812 « qu'il est possible d'employer efficacement des armes en usage chez les anciens, et dont on ne se sert pas depuis longtemps ».

Ce qui a rendu possible et nécessaire la résurrection de ces vieux et modestes engins à

feu et la naissance de leurs jeunes rivales, les nouvelles pièces de tranchée, c'est la proximité des tranchées adverses. Si, pour tirer sur l'artillerie qui est toujours assez éloignée ou sur les cantonnements et ravitaillements ennemis, il faut des canons à longue portée, en revanche, on pourra, de tranchée à tranchée, envoyer des tonnes d'explosifs avec des moyens bien plus faibles. En effet, les canons sont lourds parce qu'ils sont longs et parce qu'ils sont épais ; il faut qu'ils le soient, comme nous le verrons, pour envoyer leurs projectiles loin, et pour résister à la forte pression de la poudre nécessaire pour obtenir leur portée. Au contraire, pour envoyer un projectile, toutes choses égales d'ailleurs, à quelques dizaines et même quelques centaines de mètres, il suffit de charges de poudre beaucoup plus faibles.

Pour prendre un exemple classique, notre vieux canon de 155 C, modèle 1881, tire son projectile dans les mêmes conditions à 5 600 mètres, avec une charge de 1 100 grammes de poudre, et à 1 900 mètres seulement, lorsque la charge n'est que de 400 grammes. La vitesse initiale, qui était de 280 mètres à la seconde dans

le premier cas, n'est plus que de 149 mètres dans le deuxième. Il s'ensuit que, si on n'a besoin que de faibles portées, on peut employer un canon beaucoup moins long et à parois bien moins épaisses, par conséquent bien plus léger. Le recul beaucoup moindre ne nécessite plus alors de mécanismes délicats, pesants et encombrants. Vu la faible distance des objectifs, les appareils de pointage peuvent être allégés et simplifiés. Pour toutes ces raisons, les canons de tranchées sont, pour un projectile contenant un poids donné d'explosif, infiniment moins lourds que les canons proprement dits.

C'est ainsi que la bombe à ailettes que lance notre petit canon de tranchée de 58 millimètres contient 4 kilos d'explosif, c'est-à-dire à peu près autant que l'obus en fonte aciérée de notre bon vieux canon de 155. Or le canon de 58 pèse à peine 180 kilos, tandis que le 155 pèse sur son affût 5 700 kilos ! Il est vrai que le premier ne porte son projectile qu'à environ 400 mètres, tandis que le 155 envoie aisément le sien à 11 kilomètres. On ne peut pas tout réunir, et il n'est pas, même à la guerre, de panacée universelle.

Si d'ailleurs les canons de tranchée peuvent envoyer des charges d'explosif aussi fortes que les canons lourds et longs, ce n'est pas seulement à cause de leur portée plus faible. Il y a une autre raison : non seulement la faible vitesse initiale de leur projectile permet d'alléger les parois du canon, mais elle permet d'amincir aussi celles du projectile. Pour résister à la violente percussion des canons longs et à la rotation rapide dans l'air, qui produit une force centrifuge violente tendant à le rompre, l'obus ordinaire doit avoir des parois épaisses et résistantes. Cette nécessité n'existe pas avec les projectiles de tranchée ; ainsi le projectile du 58 qui contient 4 kilos d'explosif ne pèse que 16 kilos, tandis que l'obus de 155, qui contient à peu près la même charge, pèse, à cause de ses parois bien plus épaisses, près de 44 kilos, près de trois fois plus !

On peut se demander enfin comment un canon de petit calibre comme le 58 millimètres (où l'on ne pourrait pas introduire la main) peut lancer des projectiles aussi gros que celui dont nous venons de parler, — et il en lance de bien plus gros encore. La raison en est simple :

avec ces petits canons on lance des torpilles dont le diamètre dépasse de beaucoup celui de la pièce parce qu'ils n'entrent pas dans l'âme de celle-ci et n'y pénètrent que par un mince appendice fixé à leur partie arrière. Si on veut me permettre cette comparaison, les petits canons de tranchée propulsent les grosses torpilles à ailettes par le même dispositif qui est réalisé dans le fusil « Eureka », bien connu des enfants, où l'on voit une tige de bois, enfoncée dans le fusil, servir de queue à la balle en caoutchouc beaucoup plus grosse, qui émerge de l'arme. C'est un des motifs pour lesquels les canons de tranchée sont chargés par la bouche, et non par la culasse, comme leurs grands frères. A cet égard tous les mortiers de tranchée ne sont d'ailleurs pas identiques, et il en est, — surtout les plus gros, — où le projectile s'enfonce tout entier dans l'âme.

*
* *

Le poids relativement minime des canons de tranchée leur donne sur les gros cet avantage qu'ils peuvent être bien plus facilement déplacés

et abrités, c'est-à-dire qu'ils échappent mieux au repérage. Enfin les projectiles de cette artillerie nouvelle peuvent être chargés avec des explosifs très sensibles, — nous allons voir pourquoi, — ce qui multiplie notre productivité en explosifs, et permet de réserver exclusivement aux obus la fabrication des plus stables ; avantage précieux, étant donnée la rareté des matières premières nécessaires.

Cette différence est due à la force d'inertie qui bride et freine les mouvements de la matière et aussi, hélas ! ceux de l'humaine espèce, et qui est, en vérité, la plus grande force du monde. Pourtant le bon Jules Verne l'avait oublié lorsque, voulant envoyer ses héros dans la lune, il ne trouva rien de mieux que de les confier à l'obus du « Columbia » : il n'avait, hélas ! négligé qu'une chose, c'est que le départ du coup eût aplati comme galettes les voyageurs au fond du projectile interastral, en vertu de la même force d'inertie qui, lorsqu'un wagon démarre brusquement, vous rejette soudain en arrière.

Cette force, l'explosif enfermé dans le ventre des obus la subit aussi. Quand on tire un

obus de 75, l'explosif inclus est pressé par l'inertie sur le fond de l'obus avec une force de 600 kilos par centimètre carré qui tend à l'écraser. C'est pour cela que, pendant si longtemps, on n'avait rien trouvé de mieux que la vieille poudre noire, peu brisante, mais stable, pour charger les obus. Les explosifs plus puissants, la dynamite, le coton-poudre, subissaient, à cause de l'inertie, un choc au départ du coup qui produisait des éclatements prématurés. On croyait alors que les explosifs étaient d'autant plus puissants qu'ils étaient plus sensibles. La découverte de Turpin a été précisément de montrer qu'il n'en est rien et de trouver dans l'acide picrique fondu un explosif à la fois très puissant et peu sensible. Il est même si peu sensible qu'on peut en écraser sans danger un bloc sous un marteau pilon, et qu'il a fallu, pour faire éclater les obus à mélinite, imaginer des amorçages, des détonateurs spéciaux, qui, au point de chute, réveillent de son profond sommeil leur terrible puissance. Aujourd'hui tous les explosifs employés dans les obus des belligérants, — car, naturellement, la mélinite a été copiée partout, — sont fondés sur ces

principes qui rendent inoffensif le choc au départ des explosifs nitrés. Ceux-ci, la mélinite notamment, ont parmi leurs constituants des matières premières relativement rares — étant donnée la consommation fantastique du front — comme les nitrates et divers produits de la distillation de la houille.

Les explosifs chlorates diffèrent des nitrés en ce que l'agent comburant, celui qui brûle l'explosif comme l'air brûle le gaz d'éclairage, est un chlorate et non un nitrate. Berthollet avait fait sous la Révolution la première étude sérieuse des explosifs chlorates. Mais il y fallut bientôt renoncer pour les usages de guerre à cause de leur foudroyante instabilité, de leur sensibilité toute féminine au moindre choc, à la caresse même d'une barbe de plume, qui causèrent des catastrophes effroyables.

Un chimiste anglais, M. Street, quelque temps avant la guerre, réussit à domestiquer les chlorates si redoutés en les mélangeant à des corps gras, notamment à l'huile de ricin, et c'est ainsi que sont nées les cheddites qui tirent leur nom du village de *Cheddes*, dans les Alpes. On les y fabriquait en grand, dès avant la guerre.

pour l'industrie, à cause des facilités que les chutes d'eau fournissaient pour l'électrolyse et la fabrication des chlorates. Je dis *les* cheddites, car il en est de différentes compositions.

Eh bien ! ces explosifs et d'autres analogues que la prudence interdit d'employer dans les obus à grandes vitesses initiales, ont trouvé un débouché inépuisable dans les projectiles de tranchée.

J'ai cru devoir m'étendre un peu sur leur compte, car il ne faut point perdre de vue que c'est en dernière analyse l'explosif scellé dans le projectile qui est l'arme efficace et vraie, l'*ultima ratio* de l'artilleur. Certes les flancs du vase d'acier qui porte à son but le précieux philtre de mort, ne sont point négligeables, mais après tout ils ne sont que les humbles supports de l'explosif-roi. C'est lui qui est leur cœur et leur âme; leurs formes, nous l'avons vu déjà, peuvent varier beaucoup sans que ses effets à lui soient moindres :

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse...

Pour achever ce tableau, il nous faudrait donner quelques précisions sur la construction

de ces engins de tranchée. On comprendra le sentiment qui nous interdit d'en rien faire. Il suffira qu'on sache que la vitesse initiale de leurs bombes est faible, d'une centaine de mètres en moyenne, ce qui permet de suivre aisément dans l'air leur vol menaçant.

Quant aux effets produits, ils sont formidables, et cela n'est point pour étonner, puisque certaines de ces bombes renferment près d'un quintal d'explosif, à peu près autant que notre obus de 400 que les visiteurs peuvent admirer au vestibule du Ministère des munitions... et que l'ennemi a pu voir d'encore plus près sur la Somme et à Verdun. Qu'il me suffise de dire que la torpille de 40 kilos fait dans le sol un entonnoir de plus de 4 mètres de diamètre et de 1 mètre de profondeur, qu'elle est capable de boucher sur une longueur de 4 mètres la tranchée où elle tombe et que ses éclats, au nombre de plusieurs milliers, sont dangereux jusqu'à près de 500 mètres. D'où la nécessité d'être soi-même bien abrité quand on la tire.

Ce ne sont pas seulement des canons où l'agent propulseur est la poudre, qui sont utilisés aux tranchées ; il en est d'autres aussi où la pro-

pulsion est différente, pneumatique notamment. Il convient d'ailleurs de ne pas oublier que les Boches emploient, eux aussi, des engins de tranchée très analogues aux nôtres. Tout ce que nous puissions faire, c'est d'en avoir un plus grand nombre qu'eux et mieux approvisionnés.

Un célèbre philosophe a écrit récemment que la guerre actuelle était une lutte de la qualité contre la quantité. Il avait peut-être raison au point de vue des théories ; mais ce ne sont point seulement des systèmes qui s'affrontent aujourd'hui sur la lisière sanglante du front : ce sont des armées, ou plus exactement des armes. Et comme leur qualité de part et d'autre est, il faut l'avouer, à peu près équivalente, c'est une guerre de la quantité contre la quantité que nous faisons. Nous serons vainqueurs parce que nous dominerons quantitativement, parce que nous aurons un plus grand nombre d'engins. Quant aux subtilités qualitatives, elles ne pourront, croyons-nous, refleurir que dans les fraîches plates-bandes de la paix retrouvée.

CHAPITRE XII

LA MAITRISE DU CANON LOURD

Puisque les engins de tranchée permettent à bien moins de frais, et avec des machines beaucoup plus simples et moins lourdes que les canons, de lancer des projectiles équivalents, pourquoi emploie-t-on et fabrique-t-on encore des canons ? Quelle est, à côté de l'artillerie de tranchée, la nécessité de l'autre ? Et dans celle-ci, pourquoi l'artillerie lourde a-t-elle pris un rôle qui échappe aux limites d'action de l'artillerie de campagne même multipliée ? C'est ce qu'il me reste à examiner.

Sans parler de la lenteur relative et de la médiocre précision de son tir, sans parler de la faible vitesse initiale de ses projectiles qui fait que le coefficient « vitesse », pourtant si important, n'intervient guère dans leurs effets, il est une faiblesse qui limite étroitement l'action

de l'artillerie de tranchée, c'est la petitesse de sa portée utile. Avec elle on ne peut agir qu'à très petite distance. On laisse ainsi invulnérable tout ce qui est derrière une bande étroite que j'appellerai l' « épiderme » du front ennemi, et on ne peut pas atteindre les voies de ravitaillement qui sont les artères et les veines irriguant ce front, ni les centres nerveux qui commandent ses réactions, postes de commandement, nœuds de chemin de fer, abris des munitions et des réserves.

Seule l'artillerie proprement dite peut porter assez loin, et jusqu'en pleine chair dans la masse ennemie, le désordre et la mort.

Enfin, dans l'artillerie elle-même, les pièces lourdes se sont montrées d'une efficacité écrasante et bien supérieure à celle des pièces légères de campagne. Lorsque, dernièrement, « Herr Professor » Rausenberger, qui est l'un des directeurs des usines Krupp, déclarait que les principaux avantages obtenus par ses compatriotes étaient dus à leur supériorité en artillerie lourde, il énonçait un fait incontestable, encore que pas assez prévu. Un professeur allemand est capable de beaucoup de choses, même

de dire parfois la vérité. C'est ce qui est arrivé ce jour-là.

Pourquoi un adversaire démuni d'artillerie lourde est-il, comme on dit dans l'élégant jargon des sports, « handicapé » par rapport à celui qui en est mieux pourvu? C'est surtout, — à côté d'autres raisons que nous verrons, — parce que les gros canons tirent beaucoup plus loin, toutes choses égales d'ailleurs, que les petits. C'est-à-dire que, si l'on prend deux canons dont l'un soit la réduction exacte de l'autre, — et qu'on donne à leurs projectiles la même vitesse initiale, — le plus petit portera beaucoup moins loin, et, chose à première vue paradoxale, le projectile lourd du gros canon tombera moins vite sur le sol que le projectile léger du petit.

Pourquoi ? Pour l'expliquer congrûment, il faudrait que j'appelle à mon secours les théories de la balistique, toutes hérissées d'un réseau barbelé de formules transcendantes. Mais pour les heureux mortels qui n'ont point sucé le lait rance de la déesse Mathématique :

> La plupart des cas balistiques
> Sont des cas très cabalistiques,

comme écrivait naguère un canonnier-poète de

mes amis, qui avait lâché la lyre pour la lunette de pointage.

Donc, et bien que les x n'effraient plus personne depuis que la littérature de guerre a répandu un peu partout et jusque dans les documents officiels, cette lettre fatidique qui cache tant de lieux et de gens, je vais tâcher d'expliquer dans le simple langage de tout le monde pourquoi les canons lourds ont une portée plus grande que les autres :

C'est uniquement à cause de la résistance de l'air. Notre fin 75 lance, à la vitesse initiale d'environ 630 mètres à la seconde, un obus de 6 kilos et demi à la portée maximum normale d'environ 7 kilomètres. S'il n'y avait pas d'air, il porterait à 28 kilomètres, environ quatre fois plus loin. Comment diminuer cette influence retardatrice de l'air? En augmentant le poids du projectile.

Il est évident, en effet, que si on laisse tomber du haut de la tour Eiffel une boulette de papier et une boulette de plomb de mêmes dimensions, celle-ci arrivera beaucoup plus vite sur le sol, car elle sera moins retardée par l'air. C'est pourquoi la substitution des bou-

lets de fer aux boulets de pierre moins lourds a augmenté beaucoup, autrefois, la portée des « quanons ». De même, si on lance à la main à une vitesse donnée un petit grain de sable et une pierre, celle-ci portera beaucoup plus loin, parce qu'elle subit moins la résistance de l'air. Celle-ci est, en effet, proportionnelle à la surface de l'objet, et la valeur de cette surface par unité de poids diminue quand le poids augmente. Ainsi la superficie d'une balle de plomb sphérique de 8 grammes n'est pas huit fois plus grande que celle d'une balle de 1 gramme, mais seulement quatre fois. C'est pour cela que, malgré sa vitesse initiale très supérieure, la balle du fusil porte beaucoup moins loin que l'obus du 75, et celui-ci moins loin que les obus des canons lourds. Pour prendre un exemple numérique, supposons un gros obus de 305 millimètres, un obus de 75 millimètres et une balle de shrapnell de 10 grammes, tirés tous trois sous un angle de 5 degrés et avec la même vitesse initiale de 800 mètres à la seconde : le premier portera à 8 500 mètres, le second à 5 000 mètres, la troisième à 550 mètres seulement.

En résumé, le principal avantage des canons lourds tirant des gros obus provient de la résistance de l'air. — S'il n'y avait pas d'air autour de cette petite balle de je ne sais quel shrapnell céleste qu'on appelle la Terre, tous les canons semblables, quelle que soit leur taille, tireraient aussi loin, et l'artillerie lourde aurait beaucoup moins d'importance. Il est vrai qu'alors il n'y aurait pas non plus d'artilleurs, ce qui serait dommage, car dans une tête, même casquée, il y a toujours un peu de cette chose divine : la pensée.

*
* *

Ces phénomènes balistiques, on les connaissait — en théorie, — avant la guerre. Si, néanmoins, on n'avait pas développé dans tous les pays l'artillerie lourde, c'est d'abord qu'on la considérait comme trop peu mobile pour la guerre à grande vitesse qu'imaginaient certains, doucement endormis dans le bercement fallacieux des précédents napoléoniens. C'est aussi qu'on supposait n'avoir jamais à tirer à des distances très grandes. En effet, pensait-on avec raison, tirer sur des objets tellement éloignés

qu'on ne les voit pas est complètement inutile, car un tir doit pouvoir être réglé, donc son objectif vu, car un tir non réglé n'est qu'un gaspillage de poudre aux moineaux. Comme on ne peut guère observer du sol, à l'œil nu, les effets d'un tir à plus de quatre ou cinq kilomètres, on jugeait inutile d'obtenir des portées plus grandes.

Ce raisonnement si bien déduit s'est trouvé faux, d'abord parce que la guerre qui devait être rapide dans le temps et dans l'espace s'est cristallisée, sans respect des théoriciens, dans une longue immobilité. Ensuite et surtout si l'officier qui tire ne peut pas voir lui-même, à une dizaine de kilomètres et plus, où tombent ses projectiles, il a des yeux qui le peuvent voir pour lui. Il a un œil fixe : le ballon observateur — connu depuis Fleurus — et d'où la vue amplifiée par de bonnes lunettes porte à des distances très grandes. Il a surtout un œil mobile, qui peut l'aller voir à sa place : l'avion qui, par signaux optiques ou T. S. F. reste lié à la batterie et permet de régler le tir à des distances insoupçonnées autrefois. L'aéroplane était le complément nécessaire, et si j'ose dire le périscope du canon lourd.

Mais, se récrient ceux qui ne veulent pas s'être trompés, nous savions déjà que l'artillerie lourde était essentielle dans la guerre de positions, et si elle s'impose aujourd'hui c'est uniquement parce que la présente lutte s'est, contre toute attente, figée précisément en immobile guerre de tranchées. Malheureusement rien n'est plus faux : si les Franco-Anglais à Charleroi, si les Russes en 1915, si les Serbes, si plus récemment les Roumains durent reculer malgré des prodiges de vaillance, c'est surtout parce que les Allemands étaient munis de pièces lourdes qui leur permettaient de déblayer le terrain devant eux à grande distance, sans que l'artillerie légère adverse pût les atteindre. C'était la lutte en terrain découvert et à distance d'un guerrier muni d'un fusil contre un autre qui n'aurait qu'un revolver.

Dans toutes ces affaires, la portée supérieure des projectiles allemands permettait aux troupes du Kaiser de n'avancer que derrière un mouvant rideau de fer mortel, comme derrière un lointain bouclier. Pour ne m'arrêter qu'à l'offensive de Mackensen, ce sont évidemment ses gros canons surtout qui détruisant, à plusieurs kilo-

mètres en arrière du front des Roumains, la voie de chemin de fer qui les ravitaillait, disloquant, par-dessus leur artillerie de campagne impuissante, leurs communications, a obligé nos alliés à cette retraite. Dans tout cela il s'agit de guerre, non pas de position, mais au contraire de mouvement, et c'est ainsi que le canon lourd rendu mobile grâce à la traction mécanique, s'est montré l'arme la plus efficace de la guerre de mouvement. Ses projectiles précèdent comme des fourriers de mort la marche des troupes, et du même coup, derrière les arceaux bruissants des gigantesques trajectoires, il se rit de la riposte.

L'emploi offensif du canon lourd, comme l'emploi défensif du fil barbelé tendent au même but, tenacement recherché par nos ennemis : détruire mécaniquement à distance l'ennemi sans lui permettre le contact, l'abord direct. Ils ont voulu faire de la guerre, si j'ose employer ce néologisme, une « télédestruction ». Certes cette forme de guerre, où la valeur et la force des soldats ne sont que des fétus emportés dans une tempête métallique, a quelque chose d'attristant. Mais puisque nous ne pouvons nous

y soustraire, elle aura du moins cet avantage qu'en la poussant, à notre profit, jusqu'à ses dernières limites où nous n'aurons plus de contact avec le Boche que par les terribles rallonges de l'acier, qu'en y conquérant à notre tour la maîtrise, nous pourrons enfin, grâce à elle, épargner le précieux sang de France.

Pour citer quelques exemples des portées obtenues avec les canons lourds, il me suffira d'indiquer que notre vieux 155 installé sur des affûts modernes et notre bon 105 à tir rapide tirent couramment jusqu'à 13 kilomètres, notre ancien canon de 14 centimètres peut dépasser 16 kilomètres, notre canon de 32 centimètres atteint une vingtaine de kilomètres ; quant à nos grands canons de bord devenus terriens grâce à d'ingénieux affûts, le 305 atteint facilement 20 kilomètres, le 340 peut porter jusqu'à plus de 32 kilomètres, c'est-à-dire presque aussi loin que les canons allemands de 380 qui ont bombardé Dunkerque. Nous avons d'autres types excellents de canons lourds dont on me saura gré de ne pas parler ici. Ce ne sont pas les modèles excellents qui nous manquent ; l'important est d'en multiplier les exemplaires.

Tous ces canons lourds, dont beaucoup sont munis de reculs sur l'affût sont devenus relativement très mobiles grâce à d'ingénieux dispositifs, soit qu'on les déplace par tracteurs (A L T, ce qui veut dire : artillerie lourde à tracteurs), ou sur voie ferrée (A L V F), ou seulement attelés (A L A) de chevaux qui sont encore, chaque fois qu'il est possible, le plus souple des tracteurs. Qu'on la classe en artillerie lourde de campagne (A L C), en artillerie lourde de position (A L P), en artillerie lourde à grande puissance (A L G P), il nous suffira de savoir que par un vigoureux coup de rein nous sommes en passe de dominer bientôt l'ennemi dans la qualité, sinon encore la quantité totale de nos canons lourds. Les caractéristiques de chaque type importent peu, notre but étant ici non d'une nomenclature technique sans intérêt, mais d'une vue d'ensemble de la question : il n'est pas nécessaire, pour bien comprendre les grandes théories transformistes, de connaître en détail toutes les espèces de phanérogames, de même que réciproquement, hélas ! les minutieuses notions de détail ne suppléent pas toujours à une claire vision panoramique des phénomènes.

Si j'ai indiqué ci-dessus quelques-unes des abréviations conventionnelles qui, dans les états-majors, servent à désigner les catégories de canons, c'est que ces désignations énigmatiques qui se multiplient chaque jour, jusque dans les conversations, finiront par faire du langage militaire une série de cryptogrammes pleins d'embûches pour les Champollions de l'avenir. Souhaitons que ce soient là les seules énigmes que cette guerre laisse en suspens.

*
* *

Il est clair que les avantages de la grande portée des canons lourds ne sont, dans la guerre de position qui se poursuit sur notre front, pas moindres que dans la guerre de mouvement, dont nous avons vu, depuis deux ans et demi, maint exemple. A Verdun, sur la Somme, partout où l'on attaque et où l'on se défend, les canons lourds peuvent seuls inquiéter les ravitaillements éloignés de l'ennemi, le couper de ses bases par des barrages puissants, démolir ses gares et ses voies ferrées, enfin et surtout contre-battre ses propres batteries à grande

portée. Sans eux, celles-ci seraient les maîtresses de la situation, protégées par leur éloignement de la riposte des pièces légères, et de ce fait dispensées même de la précaution de se masquer, comme il arriva lors de la première offensive allemande de Verdun où l'on vit un moment les pièces lourdes ennemies audacieusement installées à ciel ouvert, en des points de l'horizon où nos regards seuls pouvaient les atteindre. On ne reverra plus cela, maintenant que Pétain puis Nivelle ont passé par là.

Mais il est encore dans la guerre de tranchées, à côté de la grande portée des canons lourds, un autre élément qui leur assure une supériorité : la puissance de leurs projectiles.

Un obus de 53 kilos est-il dans la bataille plus ou moins efficace que dix projectiles de 5 kg. 300 (c'est le poids de notre obus explosif de 75) ? C'est une question qui a été très agitée avant la guerre et lorsqu'on discutait académiquement la question de l'artillerie. Les uns répondaient par une affirmative absolue, les autres non moins âprement par la négative. La vérité, à mon humble avis, est entre les deux extrêmes, autant que le démontre l'expérience

actuelle, et l'expérience, ne l'oublions jamais, prime tout syllogisme pour déceler la vérité. Contre une troupe non abritée, il est évident qu'en moyenne les dix petits projectiles seront plus efficaces que les gros ; cela provient de ce que, même tirés par une seule pièce sur une hausse unique, ils subissent, n'étant jamais parfaitement identiques, une certaine *dispersion* qui leur fait battre une zone bien plus étendue que le gros obus, malgré le rayon d'action assez grand de celui-ci. *A fortiori* cela est, si les dix projectiles sont tirés sur des hausses différentes. C'est pour le même motif qu'une mitrailleuse est plus efficace qu'un canon contre une troupe à découvert.

Mais quand donc, dans cette guerre, a-t-on l'occasion de tirer sur une troupe non abritée ? C'est quand cette troupe attaque, puisque pour avancer elle doit sortir de ses abris. Pour un même poids de projectiles, le canon de campagne, *le léger 75, est donc supérieur au canon lourd comme arme défensive.*

Mais il n'en est plus de même lorsque l'ennemi est abrité dans des tranchées couvertes ou dans des réduits protégés sous une épaisse

couche de terre à plusieurs mètres de profondeur, comme c'est le cas actuellement : un gros obus pourra démolir ces abris et leurs défenseurs, alors que plusieurs petits obus du même poids total les trouveront invulnérables. Cela provient de deux causes : 1° un poids d'un kilo nous tombant sur le crâne d'un premier étage brisera immanquablement la cassette ivoirine où fleurissent nos pensées ; ce que ne feront pas mille poids d'un gramme tombant successivement de la même hauteur ; 2° le gros projectile tombe en un seul point où agit toute sa puissance ; celle des petits projectiles est diffusée par la dispersion du tir, quelque précis qu'il soit. Autrement dit, le gros projectile agit comme un clou qu'on enfonce par sa pointe dans une table, les petits comme si on voulait enfoncer ce clou en posant sa tête plate sur la table. Il est évident que dans ce cas il pénétrera beaucoup moins, même si les deux coups de marteau sont de même force.

En résumé, et pour tout dire d'une formule synthétique, la supériorité, contre les obstacles matériels, d'un obus lourd sur un poids total équivalent d'obus plus petits, provient de ce

que la puissance du premier est concentrée en un point unique du temps et de l'espace.

Parmi les choses paradoxales et imprévues mises en évidence par cette guerre, il n'en est guère de plus contraires aux théories d'école, de plus hétérodoxes que celles que nous venons d'exposer : le souple 75, considéré naguère à cause de sa légère mobilité et de son tir rapide comme l'arme d'attaque par excellence, se trouve être, à la lumière crue des faits, un outil offensif médiocre et l'instrument le plus merveilleux de la défensive. C'est lui qui, sur la Marne, sur l'Yser, et lors de la ruée allemande sur Verdun, a sauvé la situation par son efficacité d'engin d'arrêt. Les mastodontes de l'artillerie lourde, qu'on croyait devoir être confinés dans les forteresses, se trouvent au contraire être les outils indispensables du mouvement en avant et de l'attaque, ceux sans lesquels celle-ci ne peut être efficacement « préparée ».

Étrange renversement des rôles, étrange culbute des théories aprioristes, et qui doit nous inspirer plus que jamais l'horreur du dogmatisme volatil des systèmes, le respect de l'expérience et du fait!

Et pourtant... en cherchant bien, on trouverait peut-être dans ce paradoxe si nouveau l'odeur surannée qu'ont les fleurs desséchées oubliées dans les pages d'un vieux livre jauni. N'est-ce pas en effet Vauban qui, dans son inédit *Traité de la fortification de campagne*, a écrit ceci : « Toutes canonnades qui ne peuvent pas nettoyer le derrière des parapets et des épaulements sont inutiles, attendu qu'elles ne peuvent déplacer les troupes ni par conséquent favoriser l'attaque. »

N'est-ce pas là, saisie en un raccourci prophétique, toute la claire vision des causes qui devaient rendre indispensable l'artillerie lourde pour déplacer les troupes et par conséquent attaquer?

*
* *

Cette phrase du grand Vauban nous amène enfin à considérer un dernier aspect du problème de l'artillerie lourde. « Nettoyer le derrière des parapets et des épaulements » s'obtient non seulement en les détruisant par les « canonnades », mais aussi en tirant des coups de

canon qui, plongeant derrière eux, rend leur protection fallacieuse, et illusoire l'abri qu'ils procuraient à la troupe.

Autrement dit, il faut, dans certains cas, pouvoir tirer sur des objectifs défilés, troupes ou batteries. Et comme, dans cette guerre on défile le plus possible les hommes, les canons et les dépôts divers de matériel, derrière des crêtes ou des plis du terrain, ces cas sont très nombreux. C'est ce qui a amené à créer, à côté des canons lourds à grande portée, à grande vitesse initiale et par conséquent à trajectoire tendue, toute une artillerie lourde à trajectoire courbe, dont les obus retombant aussi près que possible de la verticale sont capables d'atteindre des points très défilés. Cette artillerie lourde spéciale comprend les obusiers et les mortiers qui sont en somme des canons beaucoup plus courts.

Anciennement, du temps de la poudre noire, on était convenu d'appeler obusiers les canons dont la longueur ne dépassait pas dix à douze fois leur calibre, et mortiers ceux dont la longueur n'atteignait pas dix calibres. Mais l'emploi des poudres progressives dites sans fumée,

à combustion plus lente, a conduit à augmenter quelque peu les longueurs d'âme des pièces pour obtenir un effet équivalent sur les projectiles. La classification précédente n'est donc plus tout à fait exacte et, pour ne pas risquer de faire éclater son élasticité, nous dirons seulement que les obusiers sont des canons courts et les mortiers des obusiers courts.

Ce qui, par une conséquence naturelle, distingue surtout les canons des obusiers, c'est que les premiers emploient des fortes charges de poudre, ceux-ci des charges faibles. C'est parce que la charge y est faible qu'elle a le temps de brûler avant que le projectile ne sorte de la pièce, même si celle-ci est courte. Cette faible charge a pour effet une faible vitesse initiale de l'obus et partant une moindre portée. Pour atteindre un objectif donné, l'obusier devra lancer son projectile beaucoup plus haut que le canon, de même que, d'un bout à l'autre d'une large rivière, le bras vigoureux d'un athlète pourra jeter une pierre presque horizontalement, tandis qu'une main faible d'enfant devra la lancer très haut pour qu'elle retombe assez loin.

Le projectile de l'obusier arrive donc non plus de plein fouet et presque horizontalement, mais de haut en bas sous un grand angle. De plus, l'obusier tirant très obliquement — car l'angle sous lequel on tire est voisin de celui sous lequel la trajectoire s'achève — peut non seulement atteindre des objectifs très défilés mais se défiler lui-même, derrière un pli de terrain, mieux et plus bas que le canon. Par exemple, tandis que pour atteindre un but placé à 6 kilomètres l'obus du 75 ne monte qu'à environ 400 mètres en l'air, celui de certains obusiers montera jusqu'à près de 1 500 mètres, de sorte qu'ils pourraient tirer par-dessus un obstacle de cette hauteur.

Il y a en somme entre l'effet de l'obusier et celui du canon la même différence qu'entre ceux de la grenade et de la balle du fusil.

On voit, d'après cela, que le tir plongeant des obusiers et des mortiers sera particulièrement efficace contre les abris terminés par une surface horizontale, les batteries ou les organisations défensives très défilées et pas trop éloignées, les tranchées elles-mêmes au besoin, dont les parapets sont inefficaces contre le tir courbe.

*
* *

A ce propos un souvenir me revient en mémoire. L'artilleur a rarement le plaisir de voir *in anima vili* l'effet immédiat de ses projectiles. J'eus pourtant ce plaisir certain jour où j'observais quelque part en Woëvre, dans une tranchée de première ligne, un tir de 220. Le 220 est un vieux mortier trapu, tassé sur son affût plat, et qui a un peu l'air d'un seau à charbon, avec son trou noir et peu profond. On y voit presque affleurer le museau de l'obus ogival qu'il lance de haut en bas, et dont il dépose comme à la cuillère les 118 kilos de poids, dont 36 kilos d'explosif, dans l'hiatus entr'ouvert des tranchées.

Ce jour-là nous tirions sur un bout de tranchée que nous avions de bonnes raisons de supposer occupée. La batterie à 2000 mètres derrière nous : l'écouteur à l'oreille, le ventre au sol, le regard tendu comme un arc, nous attendons. Et soudain la batterie nous téléphone : « coup parti ! » Nous savons que l'obus a jailli de la pièce avant d'entendre son rugissement,

car le son va dans le téléphone neuf cent mille fois plus vite que dans l'air, et nous n'entendrons que dans quelques instants la détonation qui est déjà dans le passé. Instants longs comme des heures et qui tendent plus encore nos mains et nos regards sur l'œil double de la jumelle.

Et nous pensons à tout ce qu'évoque le « coup parti », aux servants dont les gestes là-bas s'entrelacent harmonieusement, au tireur, le tire-feu en main, un instant braqué sur les jarrets guêtrés et un peu boueux ; à l'obus volant, à cette masse de fer ceinturée de cuivre, qui véhicule tant de mort potentielle et qui pourtant tout à l'heure éclatera pour nous comme un gros rire sonore et percutant du pays gaulois. Nous pensons à son invisible trajectoire sifflante, courbée en forme de parabole comme celle des comètes.

Puis soudain c'est le « boum » formidable qui nous gifle en passant, puis un gros nuage jaune devant la tranchée boche, suivi du croassement énorme de l'éclatement. Deux mots au téléphone pour faire allonger le tir qui était un peu court, et on recommence. Cette fois c'est bien tapé. Une gerbe confuse

vole en l'air, avec les débris du parapet, des piquets de fil de fer et, au milieu de ce brouillard jaune, deux Boches aux contours diffus, on dirait peints par Carrière, bras et jambes largement étendus et courbés comme des plongeurs. Mais voilà qu'ils retombent, ou plutôt leurs corps, car pour leur âme, elle a, je présume, continué l'ascension, et doit trôner présentement à la dextre du *Deutscher Gott*. Je m'imagine, je ne sais pourquoi, que ce sont deux très honorés collègues de quelque observatoire allemand, et je les plaindrais peut-être si j'en avais le loisir. Et puis vraiment, les avons-nous invités à venir là? Jadis nous échangions des mémoires : nous leur envoyions des idées, il nous renvoyaient des Katalogues. Chacun fait ce qu'il peut. Aujourd'hui ce sont des obus. Qui l'a voulu?

Ce même jour, j'ai entendu en rentrant au cantonnement un des plus jolis mots qui soient jamais tombés de la rude barbe d'un guerrier français. Comme nous nous abritions un instant derrière les murs pantelants du petit village de X... (à moins que ce ne soit W... ou Z..., on s'y perd dans cette géographie majus-

cule), que les Boches « marmitaient » violemment depuis une heure, nous avisâmes un marsouin qui, inexprimablement hirsute, roulait des yeux furibonds derrière le demi-mur où il montait la garde, tout maculé de débris par un obus qui venait d'éclater à deux pas : « Il faut se méfier avec ces s...-là, nous cria-t-il ; *ils ne font pas attention où ils tapent ;* ils finiraient par nous crever un œil ».

*
* *

Les effets plongeants des obus de 220 que nous observâmes ce jour-là sont actuellement encore dépassés de beaucoup avec les gros obusiers récents dont le 400, malgré son projectile de près d'une tonne, n'est pas le plus puissant.

Les effets d'écrasement et de destruction de ces projectiles d'artillerie lourde sont dus pour une large part, comme dans les engins de tranchée, à une grande capacité d'explosif, mais aussi à leur poids et à leur forte vitesse restante qui les fait pénétrer très avant dans la terre. Ils sont d'ailleurs munis de fusées plus ou moins retardées qui ne les font éclater

qu'une fois cette pénétration achevée. C'est ainsi que, sur la Somme, on est venu à bout des abris boches les mieux protégés.

Quant à la puissance mise en jeu, elle est formidable : pour n'en prendre qu'un exemple, l'obus de 540 kilos de notre 340 de marine tombant en un point où sa vitesse est réduite à la moitié de sa vitesse initiale, c'est-à-dire à 400 mètres par seconde, possède encore une force vive capable de lancer un poids de 4500 kilos à 1 kilomètre de haut ! Comment s'étonner après cela de voir des gros obus lancer à des centaines de mètres des objets d'un poids énorme, projeter, comme nous l'avons vu, des chevaux entiers jusqu'au sommet des plus grands arbres où leur lamentable carcasse semble celle de quelque hippogriffe tombé là du haut des nues, niveler enfin comme à Vaux, à Douaumont, dans la Somme, des constructions aux murs puissants, si bien que le terrain n'est plus qu'une sorte d'épiderme rasé que les « entonnoirs » criblent comme des pores.

En réalité, dans les chiffres précédents, je n'ai tenu compte que de la force vive *mécanique* mise en jeu, c'est-à-dire celle qui provient

de la masse du projectile et de sa vitesse. Si notre obus de 340 était en métal plein comme les anciens boulets, il aurait à l'arrivée la force vive indiquée ci-dessus ; mais cet obus n'est pas tout en métal ; il contient une charge énorme d'explosif, et la puissance dégagée, à l'instant de la chute, par celui-ci s'ajoute à la précédente et fait beaucoup plus que la doubler.

C'est pourquoi les obus en acier auxquels on peut donner une épaisseur de parois plus petite à cause de la résistance supérieure de l'acier à la percussion, sont, de par leur plus grande capacité d'explosif, plus efficaces que les obus en fonte. On arrive ainsi à faire tenir jusqu'à 30 p. 100 de leur poids dans certains obus allongés en acier. Mais l'acier est plus cher et plus difficile à préparer, et si on utilise beaucoup d'obus en fonte, c'est qu'il faut faire flèche de tout bois... de tout fer, veux-je dire.

De tout cela, résulte enfin que si un gros obus est plus efficace que plusieurs petits de même poids total, c'est qu'il peut contenir un volume plus grand d'explosif, l'épaisseur de ses parois n'étant guère supérieure à celle des petits qui doivent comme lui résister à la percussion. Il

s'ensuit qu'une fraction beaucoup plus grande de son volume reste disponible pour l'explosif. Et c'est pourquoi 500 kilos de gros obus contiennent plus d'explosif que 500 kilos d'obus de petit calibre.

Telles sont brièvement esquissées, autant qu'on peut le faire sans s'enlizer dans des développements techniques ardus, les principales raisons qui font du canon lourd le maître véritable, le roi de la bataille moderne.

Il n'est pas jusqu'aux inventions les plus imprévues et les plus récentes dont l'importance ne soit « fonction » surtout de leur apport à l'artillerie. L'aviation de guerre n'est réellement essentielle que par le secours qu'elle apporte aux canons. Les gaz toxiques eux-mêmes, suprême artifice de Faust dégénéré, sont aujourd'hui beaucoup plus employés dans les obus qui les déposent à distance que directement.

En vérité, lorsqu'on jette sur le passé un de ces coups d'œil qui nous montrent les ondulations monotones et toujours pareilles de l'horizon humain, on voit que dans ces monstrueux engins qui portent la mort libératrice à des distances énormes, il n'y a rien que l'appli-

cation perfectionnée d'idées déjà anciennes.

Nos lointains ancêtres, du temps où la guerre n'était qu'une bagatelle et où quelques pauvres centaines d'hommes hors de combat suffisaient à décider du sort des empires, avaient déjà des canons lourds. Dès le xve siècle, il y avait des bombardes lançant des boulets de plusieurs centaines de livres : le gros canon de Gand, fondu vers 1450, lançait un boulet de 360 kilos, et une des bombardes du duc de Bourgogne expédiait à bonne distance des boulets de pierre du poids de 900 livres. On a diminué ensuite le volume et le poids des pièces parce que les progrès de la balistique ont permis d'obtenir les portées utiles, grâce à une vitesse initiale plus grande, et sans être obligé de recourir aux lourds projectiles qui se jouent mieux de la résistance de l'air.

Si on est revenu aux grosses pièces, c'est en somme surtout parce que les portées utiles ont augmenté, grâce à l'observation aérienne. On a alors combiné la plus grande vitesse initiale avec le plus gros projectile. De là est né le canon lourd présent.

Mais il s'en faut qu'on soit encore arrivé à la

limite des distances où, avec les moyens actuels, l'artillerie pourrait tirer. Lorsqu'on appliquera aux grosses pièces la vitesse initiale de 1 200 mètres à la seconde, déjà réalisée avec certains canons de marine, on tirera bien plus loin. Même en gardant la vitesse de 900 mètres, lorsqu'on fera des canons longs plus gros que le 340 et le 380, on ira encore plus loin qu'eux, puisque, avec un projectile plus lourd, on se rapprochera de plus en plus de la portée théorique dans le vide qui, avec cette vitesse initiale, est de *plus de* 80 *kilomètres*. Nous verrons cela dans la prochaine guerre...

*
* *

Il n'y a qu'un moyen de venir à bout d'un ennemi qui vous lance de loin mille tonnes d'obus, c'est de lui en rétorquer dix mille de plus loin encore. Comme l'écrivait il y a bien longtemps un des chefs dont la clairvoyante valeur s'est imposée au premier rang : « Cette guerre est une question de tonnes de métal à déverser sur l'ennemi. » Ce mot du général Nivelle doit être enchâssé au centre de toutes

nos pensées, jusqu'au jour où l'enclume ennemie se brisera sous le dur marteau de notre acier.

Mais pour cela il ne faut pas jeter cet acier n'importe où, n'importe quand, n'importe comment; et c'est ici que surgissent les ressorts éternels et suprêmes : le cerveau calculateur du chef et le cœur des soldats. Par là, tout en devenant une question de matériel, la guerre demeure comme tout ce qui est de l'homme, un problème cérébral.

La mort s'est trouvée plus joyeuse aux Français que la seule perspective d'une génuflexion devant l'étranger. « Être Boche ou ne pas être », a-t-on osé nous dire. Nous ne nous laisserons pas broyer entre les deux ignobles mâchoires de ce dilemme teuton. Mais, pour cela, il faut préférer le vouloir au rêve, l'action au vouloir. La Victoire n'est pas de ces petites mijaurées que quelques bouquets de fleurs rhétoriciennes rendent à merci. C'est une rude fille du peuple, musclée et fière : la poudre aux yeux ne l'impressionne que si elle est pyroxylée. Travaillons.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Lettre du général Nivelle I

Avant-propos VII

Chapitre I. — D'Alsace au front de l'Aisne

Premier contact avec les canons ennemis. — *Ultima ratio regis... et reipublicæ.* — Impressions d'Alsace. — Les premiers prisonniers. — Krupp et l'idéalisme allemand. — La formule de César 1

Chapitre II. — Le 75 en action

En batterie. — Le tir indirect. — Les servants. — La fusée, le shrapnell et le débouchoir. — Le pointage. — Pendant le tir. — La musique de la bataille. — Le sifflement avertisseur des projectiles. — Vitesse initiale et vitesse du son. 11

Chapitre III. — Mécanisme et effets de nos obus

L'excellence de nos shrapnells. — La gerbe et le coup de hache des obus explosifs. — La mort sans blessure apparente. — La terrible déflagration de la mélinite. — Science, Kultur et idéal 34

Chapitre IV. — Un peu de tactique

Bucolique belliqueuse. — La guerre tonifiante. — Caractère de cette lutte : l'invisibilité supérieure à la protection. — Défilement et camouflage. — Sous l'œil des avions. — Le sémaphore. — Les fausses batteries. — Le problème du repérage 52

CHAPITRE V. — PARMI LES BATTERIES

Un « chef ». — En reconnaissance. — Le 90, le 95, le 75. — Quelques chiffres. — Tir rapide et tir lent. — Le cimetière entre les canons. — L'observatoire des batteries. — Loin de Sirius. — La « cagna ». — Sous la voûte bruissante des trajectoires. — Le tableau du champ de bataille. — Un tir efficace. — Symphonie héroïque. — Le tir par quatre. — Dissociation des sons et des visions. — Rêve et réalité 77

CHAPITRE VI. — SOUS LE FEU

Les autobus dévoyés. — A travers l'Aisne. — Etranges définitions de guerre. — Les funèbres déchets de la bataille. — Tableaux mélancoliques. — Réflexions sous les balles. — Dans le dédale des tranchées. — Eloge de la légèreté. — La chanson des balles 105

CHAPITRE VII. — AUTOUR DES TRANCHÉES

Dans les plis de la terre natale. — Devant les fils barbelés. — Le vaguemestre sous les shrapnells. — Un hommage de l'artillerie allemande. — Spiritualisme et bonne chère. — Au fond des carrières de l'Aisne. — Un autre secteur. — Les lois inexorables du défilement. — Une section exposée. — Une devise. 127

CHAPITRE VIII. — CHOSES VUES

Un bourg pittoresque. — En vue de Noyon. — Une tombe poignante. — La boue, le bleu horizon et le kaki. — Camouflage et mimétisme. — Uniformes peu uniformes — Pour une marraine. — L'attaque. — Sous le feu des mitrailleuses. — Héroïsme et tristesse 148

CHAPITRE IX. — L'ARTILLERIE DANS L'ATTAQUE

Physiologie de la bataille moderne. — Théorie et expérience. — En relisant Vauban — L'évolution de la guerre. — Baïonnettes et fils de fer. — La mystique de la guerre. — Les phases successives de la « préparation d'artillerie ».

— Les tirs de barrage. — « Des canons, des munitions ! » — L'*ultima ratio* à la guerre. — Les va-et-vient de la bataille. — Le but à atteindre. — Calibre, repérage et portée 164

CHAPITRE X. — À LA CLARTÉ DES ÉTOILES

L'œil des batteries. — Liaison de l'artillerie et de l'infanterie. — Les coureurs. — Drame au téléphone. — Devant Saint-Miniel. — La bataille la nuit. — Musique au milieu des salves. — Une relève massacrée. — Le charme meusien. . 185

CHAPITRE XI. — ENGINS DE TRANCHÉES

Grenadiers et grenades. — Les torpilles aériennes. — Les canons du fantassin. — Portée, charges, vitesses initiales. — Projectiles à grande capacité d'explosif. — Les torpilles et le fusil « Eureka ». — L'emploi des explosifs sensibles. — Jules Verne et la force d'inertie. — Les cheddites et les projectiles de tranchées. — Les effets des bombes à ailettes. — Qualité et quantité 196

CHAPITRE XII. — LA MAITRISE DU CANON LOURD

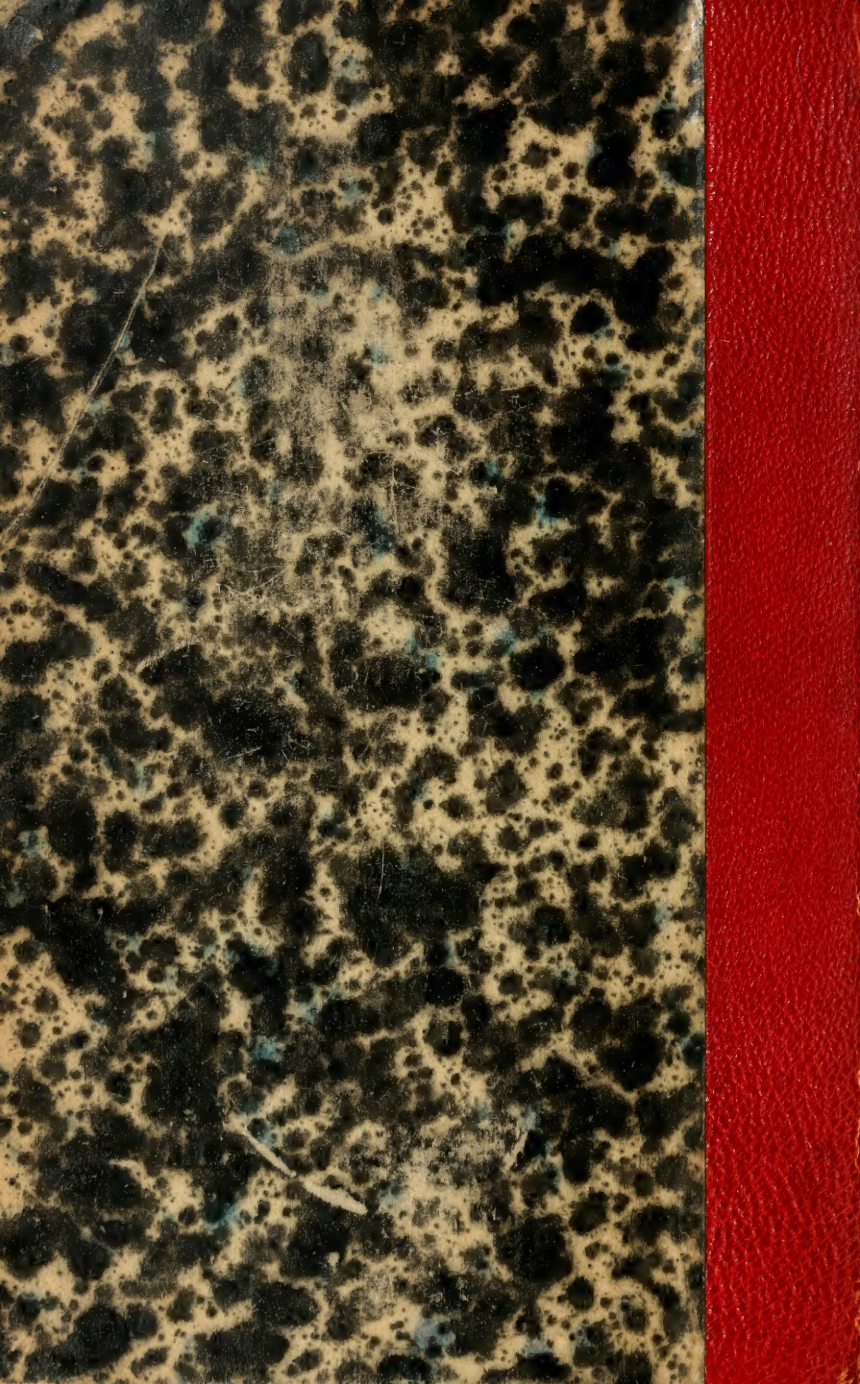
Derrière l'« épiderme » du front. — Pourquoi les canons lourds ont une grande portée. — Les effets de la résistance de l'air. — Le tir à longue distance et les avions. — La leçon des faits. — Quelques chiffres. — Les longues portées des canons lourds sont nécessaires dans la guerre de mouvement comme dans la *guerre de position*.
La puissance des gros projectiles. — Dix fois un ne font pas dix. — Renversement des rôles : le 75 arme défensive, le canon lourd arme offensive.
Nécessité du tir courbe. — Obusiers et mortiers. — Trajectoires tendues ou plongeantes. — « In anima vili ». — Souvenirs d'un tir efficace. — Effets formidables des canons lourds. — Réminiscence et anticipations. — Conclusion. 215

EVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

149979
HMod.
N8325a

Author Nordmann, Charles
Title A coups de Canon.